CHATEAUBRIAND

ET SES

MÉMOIRES.

Quelques mois avant la révolution de février, un petit groupe de six personnes, toujours les mêmes, se réunissait chaque matin chez M. de Chateaubriand. Quand le groupe était au complet, la porte se fermait, et, silencieux, recueillis, nous écoutions la lecture de ces *Mémoires* dont la publication devait être un deuil pour la France, car le jour où paraîtra le monument posthume, la France aura perdu le noble et fier génie, l'*altissimo poeta* qui depuis près d'un demi-siècle fait sa gloire et son orgueil, le monde aura vu disparaître la dernière, la plus belle peut-être de ces quatre grandes figures qui ont donné leur nom et leur empreinte à la littérature des âges nouveaux, Byron, Goethe, Walter Scott, Chateaubriand.

Cette sévère image de la mort qui apparaît au frontispice d'un livre dont la première page est une *préface testamentaire* avec l'épigraphe suivante tirée de Job : *Sicut nubes... quasi naves... velut umbra;* cette voix harmonieuse et grave qui semble sortir du tombeau; ces chants délicieux de jeunesse et d'amour entrecoupés parfois d'accens lugubres, comme ceux-ci par exemple : « Ceux qui seraient troublés par ces peintures se doivent souvenir qu'ils n'entendent que la voix d'un mort;

lecteur, que je ne connaîtrai jamais, songe que de l'énergie de ma jeunesse rien n'est demeuré; il ne reste de moi que ce que je suis entre les mains du Dieu vivant qui m'a jugé; » cette longue histoire d'un grand homme et d'un grand siècle se déroulant, se précipitant rapide et fugitive comme la parole du lecteur; et enfin l'impression produite par cette pensée : Voici une glorieuse existence qui finit, et qui, comparaissant en quelque sorte devant elle-même, se passe en revue une dernière fois à la veille de l'immortalité; tout cela donnait à ces réunions intimes je ne sais quel caractère de solennité triste, émouvante, imposante.

Ce n'était plus l'aspect de ces brillantes lectures de l'Abbaye-aux-Bois que peignait ici même, dans ce recueil, il y a quatorze ans, le pinceau délicat et gracieux de M. Sainte-Beuve. C'était un autre genre de poésie que notre cœur sentait vivement, mais que notre plume ne saurait rendre. Le temps, le lieu, l'auditoire, l'homme même, tout était plus ou moins changé. Quatorze ans, à la vérité, n'avaient fait qu'ajouter à la majesté olympique de cette tête de penseur et de poète si admirablement sculptée par David, de cette tête que nul n'a vue une fois sans se dire à l'instant comme Dante à Virgile : *Chi è quel grande?* quel est ce grand? Mais, sous la pression des années, la nature du vieux aigle s'était de plus en plus dessinée avec ses attributs caractéristiques : la passion de la solitude sur les hauteurs, l'indifférence pour tous les bruits de la terre, la taciturnité croissante, et, pour dernier amour, le soleil, dont les rayons attiraient et charmaient ce regard si ferme encore. C'est ainsi qu'un autre oiseau de Jupiter, Goethe, en mourant, disait : *Mehr Licht!* plus de lumière! laissez entrer plus de lumière!

Après une carrière de quatre-vingts ans, agitée par tant d'orages, la robuste organisation de l'auteur de *René* résistait vaillamment aux étreintes du temps, ce grand destructeur. Refoulée des extrémités, la vie chez lui semblait se concentrer, se condenser en quelque sorte dans la tête et dans le cœur. Pour remuer ce noble cœur et le faire palpiter comme un cœur de vingt ans, il suffisait d'un de ces mots qui portent, d'une parole émue par une pensée fière ou touchante, de quelques beaux vers de Corneille ou de Racine récités avec ame, ou mieux encore d'un retour vers les souvenirs d'autrefois, d'une lecture des *Mémoires*. Alors rien de plus saisissant que le spectacle de cette vibration de jeunesse, de ces tressaillemens, de ces palpitations de sensitive chez un vieillard; rien qui prouvât mieux à quel degré ces natures choisies de poètes ont été douées par Dieu de délicatesse et de sensibilité (1).

(1) Parfois l'illustre vieillard récitait lui-même des vers. Presque toujours muet comme Harpocrate devant des étrangers, quand il était seul avec ses amis, avec Mme Réca-

Désirant voir encore une fois, avant la séparation, défiler devant lui sa vie tout entière, M. de Chateaubriand avait convoqué à ces adieux de Fontainebleau quelques intimes, parmi lesquels l'auteur de ces lignes n'ose se compter, n'ayant, à une bienveillance qui est l'honneur de sa vie, d'autre titre que des sentimens d'admiration et de vénération qui en vérité ne sont point un titre; car est-il en France un seul être pensant qui ne les partage pas, qui ne professe le culte de ce grand nom, qui n'aime ce fils des preux chanté par Béranger, ce patricien démocrate qu'un jour le peuple

Porta comme un trophée entre ses bras meurtris?

Dans un temps où le respect des talens et des supériorités de tout genre est assez rare, parce qu'il n'est pas rare de rencontrer des talens et des supériorités qui ne se respectent point, dans un temps où le public accorde souvent sa faveur ou son adhésion en refusant son estime, qui n'a vu, lorsque par hasard cette renommée en cheveux blancs, sortant de sa solitude, se trouvait face à face avec la foule, qui n'a vu la foule se presser, avide et frémissante d'un enthousiasme contenu par le respect? Le sentiment de la véritable gloire fait la force et la grandeur des peuples, et, Dieu merci, de tout temps en France, on a pensé qu'il n'y avait rien au monde de plus auguste qu'un vieillard couronné par trois générations de la plus belle des couronnes, celle du génie et de l'honneur. Sous le poids de ce sentiment, nous éprouvions une émotion que ne nous inspira jamais l'appareil de la puissance, en nous dirigeant chaque jour vers ce solitaire appartement de la rue du Bac, où l'illustre écrivain, attristé par un deuil récent (la mort de Mme de Chateaubriand), conviait ses amis à une lecture des *Mémoires d'outre-tombe.*

A la suite d'un grand salon au rez-de-chaussée, figurez-vous une chambre à coucher simple et modeste comme une cellule; au fond de la chambre, à gauche en entrant, un petit lit en fer drapé de rideaux blancs; entre les rideaux, un crucifix appendu au mur; en face du lit, deux fenêtres donnant sur un petit jardin ombragé et silencieux qui

mier par exemple, avec celle dont il a dit dans le langage des dieux, qu'il parlait aussi quand il voulait :

Jusqu'à mon dernier jour, douce et charmante étoile,
Je suivrai ton rayon toujours pur et nouveau,
Et, quand tu cesseras de luire pour ma voile,
Tu brilleras sur mon tombeau;

il sortait de son silence et tous deux échangeaient leurs souvenirs poétiques. M. de Chateaubriand choisissait un passage de l'un de nos poètes, et il le récitait jusqu'à ce que sa mémoire s'arrêtât; Mme Récamier le continuait. Ainsi s'entretenaient par l'organe des muses ces deux esprits qui dans l'avenir inspireront à leur tour les muses.

domine le vaste et beau jardin des Missions étrangères; vis-à-vis la cheminée, un des plus beaux tableaux de Raphaël, *la Sainte Famille de François Ier*, copié par Mignard : c'est le principal, ou mieux, l'unique ornement de cette chambre; sur la cheminée, deux statuettes représentant, l'une M. de Fitz-James, et l'autre Velléda; des livres épars sur quelques meubles, et enfin, entre le pied du lit et le mur, une caisse en bois blanc avec une serrure détraquée qui ne fermait pas.

Cette caisse contenait l'unique trésor de l'homme qui fut ministre et ambassadeur, qui, de sa plume, fit et défit des ministères, releva et ébranla des trônes, de l'homme qui, après avoir ouvert à la littérature un champ nouveau, a voulu lui laisser le noble exemple d'un génie propre à tous les genres de spéculations, hormis celles qui ont la richesse pour objet. « Ma vie, dit l'auteur des *Mémoires*, rangée parmi celles qu'on appelle heureuses, eût été privée de ce qui en a fait le caractère et l'honneur : le combat, la pauvreté, l'indépendance. » Cette caisse à serrure détraquée contenait donc non pas de l'or, mais des papiers qui, à la vérité, valent de l'or, car ces papiers, renfermés dans des cartons verts, sont tout simplement les *Mémoires*, c'est-à-dire un ouvrage en dix ou douze volumes, dans lequel l'auteur de *René* semble avoir voulu concentrer tout ce que son génie avait de charme, de variété et de puissance.

Nous aimons à nous rappeler cette scène d'intérieur, qui sera toujours présente à notre mémoire. En attendant l'auditoire convié à cette fête intellectuelle, l'illustre vieillard est assis dans son fauteuil, à la gauche de la cheminée; sa large tête est légèrement penchée sur son épaule droite, et il rêve, la face tournée vers la fenêtre, à je ne sais quel voyage aux astres sur l'hippogriffe, ce fringant coursier de l'Arioste qu'il préféra toujours au vieux Pégase. La porte s'ouvre. Voici d'abord la Béatrix du moderne Alighieri; elle s'avance, toujours belle de cette beauté immortelle et suave de la grace; mais elle s'avance d'un pas timide, les bras un peu étendus en avant, car sur ses yeux, dont le regard était si doux, pèse un nuage que la main de l'art n'a pu dissiper encore. Voici venir ensuite une autre amie de M. de Chateaubriand, une personne aussi distinguée par l'esprit que par le cœur, portant un des beaux noms de l'empire, Mme la comtesse Caffarelli. Voici maintenant M. de Noailles, M. Ampère, et enfin voici le meilleur des hommes, un de ces êtres rares desquels on dit familièrement : « Il est fait de la rognure des anges, » un grand penseur orné de la simplesse et de la candeur d'un enfant. C'est le bon, le digne Ballanche, cet ami de quarante ans que l'auteur de *René* nommait son vieux compagnon de route. Celui-là aussi, on peut le louer sans gêne, car il n'est plus de ce monde; il a devancé son ami dans les régions éternelles. Nous n'avions pas encore fini nos lectures, auxquelles il assistait heureux, souriant, ému, que déjà

l'harmonieux théosophe, l'auteur d'*Antigone* et d'*Orphée*, n'était plus; il s'était éteint doucement, entouré de tout ce qui lui était cher, sa main dans la main de celle qui fut aussi pour lui une Béatrix tutélaire, de celle qui fut l'étoile, la providence de sa pure et paisible vie.

Ces lectures, commencées à la suite d'un deuil, interrompues par un autre deuil et reprises par nous seul avec l'agrément de M. de Chateaubriand, nous ont laissé de profonds souvenirs. Les prodigieux événemens qui se sont accomplis depuis n'ont pas peu contribué à raviver ces souvenirs.

Quand nous assistions aux lectures de la rue du Bac, la monarchie de juillet était debout, appuyée sur une force matérielle qui semblait défier les tempêtes. Ses ennemis, même les plus déterminés, jugeant la victoire impossible, ajournaient tout combat à un changement de règne. Presque seul, M. de Chateaubriand, assis à son foyer solitaire, s'obstinait à prononcer la déchéance de Louis-Philippe, et le condamnait à tomber du trône, « après avoir achevé de discréditer la royauté aux yeux des peuples. » En lisant ce *Mane, Thekel, Pharès*, inscrit sur toutes les pages de la dernière partie des *Mémoires*, en écoutant l'illustre écrivain parler du gouvernement de juillet comme d'un « hors-d'œuvre insignifiant dans l'histoire, » dénier toute chance de vitalité à ce qui avait coûté tant de calculs, et prophétiser incessamment la ruine d'un pouvoir dont toute l'habileté semblait employée à se conserver, nous nous surprenions parfois à nous demander s'il n'y avait pas quelque témérité dans ces vaticinations opiniâtres, nous redoutions pour les *Mémoires* un démenti de l'avenir qui aurait amoindri la valeur intrinsèque de ce beau livre.

Le 24 février au soir, stupéfait d'avoir vu en quelques heures ce pouvoir armé de pied en cap disparaître comme un vaisseau sombrant sous voiles, nous vînmes annoncer à M. de Chateaubriand que la France entrait en république. Il nous reçut avec un sourire qui voulait dire : Je le savais; je ne devais pas mourir avant d'avoir vu cela.

Ainsi il a été donné à M. de Chateaubriand de toucher aux deux points extrêmes de l'histoire contemporaine. Né à la fin de l'ancien monde, il meurt à l'entrée du monde nouveau, après avoir traversé, en les reflétant dans sa vie et dans ses œuvres, toutes les crises d'une société en travail d'enfantement. C'est pourquoi il a pu dire avec raison, dans la préface de ses *Mémoires* : « Si j'étais destiné à vivre, je représenterais dans ma personne, représentée dans mes *Mémoires*, les principes, les idées, les événemens, les catastrophes, l'épopée de mon temps, d'autant plus que j'ai vu finir et commencer un monde, et que les caractères opposés de cette fin et de ce commencement de monde se trouvent mêlés dans mes opinions; je me suis rencontré entre les deux siècles comme un confluent de deux fleuves; j'ai plongé dans leurs eaux trou-

blées, m'éloignant à regret du vieux rivage où j'étais né, et nageant avec espérance vers la rive inconnue où vont aborder les générations nouvelles. »

Mais quel sera l'effet d'un tel livre, s'il est publié dans le moment où nous sommes? Au milieu d'une crise qui ébranle toutes les existences, quand chacun vit dans l'anxiété du lendemain, y aura-t-il un public pour goûter dignement un chef-d'œuvre d'art composé avec amour, et qui, au lieu d'être présenté dans son ensemble, sera peut-être morcelé en feuilletons? Cette pensée que son œuvre de prédilection pourrait paraître sous un mauvais jour, à une mauvaise heure, est une de celles qui ont le plus assombri les dernières années du grand artiste.

Commencés en 1811, continués, revus et corrigés sans cesse jusqu'à ces derniers temps, les *Mémoires* de M. de Chateaubriand ont été écrits en divers lieux et dans les situations les plus différentes, ce qui fournit à l'auteur, chaque fois qu'il se remet à l'œuvre, l'occasion de prologues charmans, d'un tour imprévu et d'une variété piquante. L'ouvrage peut se partager en cinq grandes divisions : une première partie, qui va depuis la naissance de l'auteur jusqu'au retour d'Angleterre, c'est-à-dire depuis 1768 jusqu'en 1800; c'est cette première partie dont le public a ouï parler à la suite des lectures de l'Abbaye-aux-Bois en 1834; cette partie était la seule qui fût alors rédigée, sauf quelques fragmens de la dernière, et, depuis cette époque, tout ce qui était fait a subi d'assez notables changemens. La seconde partie comprend la vie de l'auteur sous le consulat et sous l'empire; c'est, je crois, une de celles dont la rédaction est la plus récente, et c'est certainement une des plus animées. Les dernières lignes donneront une idée de cette jeunesse éternelle du génie : « Maintenant le récit que j'achève rejoint les premiers livres de ma vie politique, précédemment écrits à des dates diverses. Je me sens un peu plus de courage en rentrant dans les parties faites de mon édifice. Quand je me suis remis au travail, je tremblais que le fils de Cœlus ne vît se changer en truelle de plomb la truelle d'or du bâtisseur de Troie. Pourtant il me semble que ma mémoire, chargée de me verser mes souvenirs, ne m'a pas trop failli. Avez-vous beaucoup senti la glace de l'hiver dans ma narration? Trouvez-vous une énorme différence entre les poussières éteintes que j'ai essayé de ranimer et les personnages vivans que je vous ai fait voir en vous racontant ma première jeunesse? Mes années sont mes secrétaires; quand l'une d'entre elles vient à mourir, elle passe la plume à sa puînée, et je continue de dicter : comme elles sont sœurs, elles ont à peu près la même main. »

La troisième partie des *Mémoires* n'est rien moins qu'une vie de Napoléon, dessinée à grands traits à la manière de Bossuet et peinte à la manière de Chateaubriand; le poète prend son héros au berceau et le

conduit jusqu'en 1814. Il y a là un magnifique tableau de la campagne de Russie, que l'on aimera à comparer aux pages fort belles aussi de M. de Ségur. A partir de 1814, l'auteur rentre dans l'histoire de sa propre vie, associée à l'histoire de son temps. Ce récit, depuis 1814 jusqu'en 1830, forme la quatrième partie des *Mémoires;* ici se trouvent, entre autres beaux morceaux, un véritable chant sur Sainte-Hélène, et un jugement définitif de Napoléon, empreint de toute l'attraction que l'infortune exerce sur ce grand cœur rebelle au culte du bonheur et de la gloire foulant aux pieds la liberté. Enfin, la cinquième partie est l'histoire de la dernière époque de la vie de M. de Chateaubriand depuis 1830, couronnée par une conclusion générale sur les *Mémoires* et un beau travail sur *l'Avenir du monde* dont cette *Revue* a publié autrefois un fragment (1).

Si l'on demandait maintenant à quelle catégorie, à quelle famille de productions littéraires appartiennent les *Mémoires* de M. de Chateaubriand, nous serions fort embarrassé pour répondre à la question. Nous avons beau chercher dans le passé, nous ne trouvons aucun monument à l'aide duquel nous puissions donner une idée même approximative d'un ouvrage tout-à-fait à part, sans précédens, et dans lequel se mélangent, se fondent harmonieusement toutes les formes de composition imaginables, tous les genres, tous les styles. C'est de l'histoire dans toute sa majesté, y compris même ce qu'on appelle aujourd'hui la *philosophie de l'histoire;* c'est de la biographie, c'est de la polémique, c'est de la poésie en prose dans toutes ses variétés, depuis le dithyrambe jusqu'à l'élégie ou l'idylle; c'est de la fantaisie, c'est de la rêverie, c'est une galerie de tableaux de genre, de portraits et de marines; c'est aussi une suite de magnifiques paysages, c'est de la satire la plus mordante; enfin, il y a même un peu de caricature, et de la meilleure. Callot a fourni son contingent tout aussi bien que Michel-Ange, Claude Lorrain ou Raphaël. Essayez de vous représenter par la pensée un panorama qui vous offrirait successivement et sans discordance l'aspect d'un temple grec avec ses fonds lumineux, d'une basilique chrétienne, d'un palais de Venise, d'une villa des bords de l'Arno, d'un castel féodal juché sur le Taunus, d'une ferme des bords de la Meuse, d'une mosquée, d'une pagode indienne et d'un kiosque chinois; que chaque portion du tableau soit animée par une scène et des accessoires appropriés; donnez pour cadre à tout cela la mer, l'immense mer, la grande passion de M. de Chateaubriand, qui la nomme quelque part « ma vieille maîtresse, la mer, » et vous n'aurez encore qu'une idée très imparfaite de l'effet produit par une œuvre dont la séduction est celle de la grandeur et de la beauté unies à l'infinie variété.

(1) Voyez la livraison du 15 avril 1834.

En un autre endroit de ce livre, M. de Chateaubriand dit, en parlant de sa nature contenue et réservée : « Je n'ai laissé passer ma vie complète que dans ces *Mémoires*. » On peut ajouter que c'est aussi dans les *Mémoires* seulement qu'il a laissé passer son génie complet. C'est là, qu'on nous permette cette expression, c'est là qu'il donne toute sa gamme; c'est là qu'on pourra juger, non-seulement de l'éclat, qualité depuis long-temps connue, mais de l'étendue, de la flexibilité, de la délicatesse de cette voix.

Personne n'ignore que M. de Chateaubriand a été un révolutionnaire en littérature, que la couleur de ses écrits a déteint sur presque tous les écrits de son temps; que tout ce qui s'est fait ou essayé de nouveau en France depuis quarante ans relève plus ou moins directement de lui, et qu'enfin il lui est arrivé ce qui arrive à tous les grands novateurs : imité d'abord précisément dans ce qu'il pouvait avoir d'excessif, dépassé ensuite, exagéré, défiguré, il n'est déjà plus à la hauteur des *pindariques* du jour, tandis que les esprits délicats, qui ne peuvent s'accommoder du genre actuel, le rendraient volontiers responsable du pathos universel qui nous déborde. Quant à lui, il en prend assez gaiement son parti. « Épouvanté, dit-il, j'ai beau crier à mes enfans : N'oubliez pas le français! ils me répondent, comme le Limosin à Pantagruel, qu'ils viennent de l'alme, inclyte et célèbre académie que l'on vocite Lutèce. » Que répondrait, en effet, aujourd'hui à Pantagruel l'*escholier limosin qui cuydoit pindariser?* Il répondrait : « Je viens de la grande cité qui, dans ses larges flancs, élabore l'avenir, de la cité où l'on monte sur la montagne de l'idée et où l'on voit passer le souffle de l'esprit. » N'est-ce point à peu près ainsi que nous *pindarisons* actuellement? La maladie de l'enflure, de l'hyperbole, cette maladie des peuples enfans et des vieux peuples, des Iroquois et des Chinois, a-t-elle jamais été en France plus dominante qu'aujourd'hui? Notre langue n'est-elle pas menacée d'hydropisie? Qu'avons-nous fait de cette justesse délicate de l'esprit, de ce sentiment de la mesure que l'on nommait autrefois le goût, et qui correspond à la justesse de l'oreille en musique? D'où nous vient cette rage de discordance et de fracas qui tend de plus en plus à dénaturer la langue? Plusieurs pensent que c'est là un des attributs essentiels de la littérature des âges démocratiques; qu'une littérature à l'usage des masses ne peut plus avoir les caractères d'une littérature à l'usage des esprits cultivés et qui ont des loisirs. L'observation est juste quant au présent; mais pourquoi faudrait-il désespérer de l'avenir? Pourquoi la démocratie française ne brillerait-elle pas un jour par la finesse de goût qui distinguait la démocratie d'Athènes? Mais les anciens, dira-t-on, avaient des esclaves dont le travail procurait aux hommes libres les loisirs nécessaires à la culture de l'esprit. Eh bien! nous aurons des machines qui, dans les sociétés futures,

rempliront le rôle de l'esclave antique. En attendant, il est certain que nous sommes tous plus ou moins, auteurs ou lecteurs, dans la situation de ce commis des bureaux de Versailles dont parle Voltaire, qui, né avec beaucoup d'esprit, disait : « Je suis bien malheureux, je n'ai pas le temps d'avoir du goût. »

Nous n'avons pas le temps d'avoir du goût; nous écrivons très vite pour gagner le plus d'argent possible, et nous sommes lus très vite par des gens très occupés. Dans cette presse, c'est à qui frappera le plus fort pour appeler et retenir un instant l'attention distraite du lecteur, et, comme il en coûte d'ailleurs beaucoup moins de temps et de peine pour frapper fort que pour frapper juste, l'abus du style à effet offre ce double avantage des tissus brillans et peu serrés, d'être d'une fabrication plus prompte et d'un débouché plus facile. Il est tel livre contenant de bonnes parties, qui ne doit son succès qu'à tout ce qu'il y a en lui de détestable. Qui n'a entendu dire vingt fois d'un ouvrage, même de ceux qui ont des prétentions au sérieux : C'est absurde, c'est faux, c'est de mauvais goût, c'est ridicule, c'est incohérent, mais c'est amusant! Et cette dernière qualité assurait le débit du livre. Or, il est déplorable qu'il en soit ainsi; il est déplorable que l'art d'écrire, destiné autrefois à charmer, à élever, à diriger les esprits, devienne un accessoire de l'art de danser, par exemple, et n'ait plus d'autre but que de distraire, pendant une heure ou deux, par des pirouettes étourdissantes, des gens affairés qui pensent à autre chose. Cela est d'autant plus déplorable, que la nécessité d'écrire vite et de compenser par du clinquant l'absence de toute qualité solide n'exerce pas seulement son influence sur la littérature courante; elle a fini par peser de tout son poids sur un ordre de productions où elle entraîne des inconvéniens bien plus graves encore que la dépravation du goût.

Quand Paul-Louis Courier disait : « Dieu nous garde du malin et de la métaphore! » il exprimait en riant une pensée profonde. C'est la même pensée qui faisait dire à Napoléon : « Il y a des gens qui mettraient le feu à leur pays plutôt que de se refuser le plaisir d'une antithèse. » Si l'on voulait, en effet, énumérer tout ce que peut produire de mal la fièvre de la phrase, le *pindarisme* appliqué à cette littérature philosophique, historique ou politique, qui exige impérieusement précision, exactitude, justesse, maturité d'esprit; si l'on voulait montrer comment l'amour désordonné des effets de style peut répandre dans le public les notions les plus fausses, dénaturer les faits, transposer les temps, décomposer les caractères, transformer les hommes en idées, les idées en hommes ou en choses, altérer le sentiment du vrai, du juste et de l'injuste, obscurcir cette lumière intérieure de la conscience qui illumine chaque homme venant en ce monde, introniser la fausse grandeur au détriment de la vraie; si l'on voulait enfin détailler toutes

les abominations qui ont commencé par n'être que de mauvaises figures de rhétorique, on pourrait, sous ce titre : « Des abus de la métaphore en France et de ses funestes effets depuis soixante ans, » composer un livre qui ne manquerait ni d'utilité ni d'à-propos.

Lorsque l'abbé Raynal, le modèle et le type le plus complet de ce genre déclamatoire qui a pris naissance à la fin du dernier siècle et qui règne encore aujourd'hui; lorsque l'abbé Raynal, effrayé des premiers résultats de l'anarchie, écrivit à l'Assemblée nationale sa fameuse lettre du 31 mai 1791, dans laquelle, en protestant contre des excès, il protestait contre lui-même, dont la plume n'avait été qu'un excès continuel, l'abbé Raynal oubliait que ses métaphores n'avaient pas peu contribué à pervertir la cause de la justice et de la liberté; il oubliait que c'était lui, bonhomme du reste, qui, par pur amour de l'effet, dans un livre dont on ne parle plus, mais qui fit fureur comme tant d'autres livres, avait écrit, entre mille phrases de même calibre, celle-ci, par exemple : « Quand donc viendra cet ange exterminateur qui abattra tout ce qui s'élève et qui mettra tout au niveau? » Pour le digne abbé philosophe, ce n'était là qu'une figure de rhétorique accommodée au goût du jour. En la voyant se transformer en réalité, il en eut horreur. « Serait-il donc vrai, écrivait-il naïvement à des hommes sur qui pesait le poids de ses déclamations, serait-il donc vrai qu'il fallût me rappeler avec effroi que je suis un de ceux qui, en éprouvant une indignation généreuse contre le pouvoir arbitraire, ont peut-être donné des armes à la licence? » Cela était parfaitement vrai; les bonnes causes se gâtent et se perdent par l'exagération et l'enflure des mauvais avocats, et la révolution n'eut pas d'avocat plus enflé, plus exagéré et d'abord plus goûté, plus admiré que Thomas Raynal. Égarée par lui-même, elle lui emprunta sa mauvaise phraséologie; elle fit plus, elle la mit en action, elle méprisa ses conseils, se moqua de son repentir, l'obligea plus tard de cacher sa tête, et la postérité a fini par lui infliger la peine qu'elle réserve à l'emphase dénuée de talent ou au talent dénué de bon sens, de raison et de goût : elle lui a infligé l'oubli. Combien parmi les écrivains du jour devraient méditer l'exemple de Raynal!

Un esprit délicat et raffiné, difficile pour lui-même et pour les autres, et que la haine de la déclamation poussait jusqu'au fanatisme de la subtilité, un ami de M. de Chateaubriand duquel on a publié des pensées qui rappellent et continuent La Rochefoucauld et La Bruyère; un Limosin enfin, bien différent de celui de Rabelais, M. Joubert, disait : « Il n'y a point de beau et bon style qui ne soit rempli de finesses délicates; la délicatesse et la finesse sont seules les véritables indices du talent. » Il y a quelque exagération dans la dernière partie de cette maxime, et nous préférons la première; mais, s'il était vrai que la dé-

licatesse et la finesse sont l'unique indice d'un vrai talent, combien serait petit le nombre des élus parmi les appelés de notre siècle!

M. de Chateaubriand résisterait encore à cette terrible pierre de touche. Lui qui a innové avec tant de puissance sous le rapport des grands effets de couleur, lui qui, dans une langue élégante, correcte, précise, brillante de grace, de finesse et de vivacité, mais un peu dédaigneuse, un peu abstraite, réfléchissant des idées plus que des images, a fait pénétrer à grands flots les harmonies, les beautés de la nature tropicale et le souffle ardent de la révolution, lui-même suffirait encore à charmer une postérité de sens rassis et de goût délicat, qui, en fait de style, préférerait la grace à la pompe, la précision à l'éclat, la vigueur à l'abondance et l'élégance au luxe.

Dans le style de M. de Chateaubriand, il y a presque toujours, comme le dit très bien M. Sainte-Beuve, « un fonds de droit sens mêlé même au faste, de la sobriété dans l'audace, de la mesure et de la proportion dans la grandeur. » Il y a de plus une richesse inépuisable de tons et de couleurs. On savait déjà comment la même plume pouvait écrire les trois proses si différentes des *Martyrs*, de l'*Itinéraire* et de *la Monarchie selon la Charte;* mais ce qu'on ne saura bien qu'après la publication des *Mémoires*, c'est à quel point le patriarche de notre littérature se distingue de ses enfans et petits-enfans par l'élégance, la variété, la souplesse des formes, et se rattache, quoique novateur, aux plus saines traditions de l'esprit français. C'est dans ses *Mémoires* qu'on verra avec quelle puissance M. de Chateaubriand dispose à la fois de toutes les richesses et de toutes les délicatesses de notre langue; comment, sans cesser d'être lui-même, il compose, ainsi que l'abeille, son miel avec toutes les fleurs de notre littérature, depuis la naïveté piquante des fabliaux du moyen-âge jusqu'à la rhétorique chaleureuse ou l'élégance raffinée du dernier siècle; comment il s'assimile tour à tour Froissart, Joinville, Rabelais, Montaigne, La Bruyère, Bossuet, Pascal, Saint-Simon, Rousseau et Voltaire lui-même. Oui, Voltaire, ce type de finesse et de clarté, s'il revenait au monde, fort désorienté au milieu de nos patois qui lui sembleraient du Brébeuf tout pur, se retrouverait encore dans certaines pages des *Mémoires*, dans certains portraits, où la verve mordante le dispute à la sobriété et à la grace. Voltaire, et il va sans dire que nous ne parlons ici que de la question de forme, Voltaire n'admettrait probablement pas toutes les pages des *Mémoires d'outre-tombe*, mais que de parties dans cette œuvre qui le charmeraient! Supposons-le lisant le portrait qui suit : c'est le portrait de ce même M. Joubert dont nous parlions tout à l'heure, tracé par M. de Chateaubriand.

« Plein de manies et d'originalité, M. Joubert manquera éternellement à ceux qui l'ont connu. Il avait une prise extraordinaire sur l'es-

prit et sur le cœur, et, quand une fois il s'était emparé de vous, son imagination était là comme un fait, comme une pensée fixe, comme une obsession que l'on ne pouvait plus chasser. Sa grande prétention était au calme, et personne n'était plus troublé que lui; il se surveillait pour arrêter ces émotions de l'ame qu'il croyait nuisibles à sa santé, et toujours ses amis venaient déranger les précautions qu'il avait prises pour se bien porter, car il ne se pouvait empêcher d'être ému de leur tristesse ou de leur joie : c'était un égoïste qui ne s'occupait que des autres. Afin de retrouver des forces, il se croyait souvent obligé de fermer les yeux et de ne point parler pendant des heures entières. Dieu sait quel bruit et quel mouvement se passaient intérieurement chez lui pendant ce silence et ce repos qu'il s'ordonnait! Il changeait à chaque moment de diète et de régime, vivant un jour de lait, un autre jour de viande hachée, se faisant cahoter au grand trot sur les chemins les plus rudes ou traîner au petit pas dans les allées les plus unies. Quand il lisait, il déchirait de ses livres les feuilles qui lui déplaisaient, ayant de la sorte une bibliothèque à son usage, composée d'ouvrages évidés renfermés dans des couvertures trop larges. Profond métaphysicien, sa philosophie, par une élaboration qui lui était propre, devenait peinture ou poésie; Platon à cœur de La Fontaine, il s'était fait l'idée d'une perfection qui l'empêchait de rien achever. Dans des manuscrits trouvés après sa mort, il dit : « Je suis comme une harpe « éolienne qui rend quelque beau son et qui n'exécute aucun air. » Mme Victorine de Châtenay prétendait qu'il avait *l'air d'une ame qui avait rencontré par hasard un corps et qui s'en tirait comme elle pouvait;* définition charmante et vraie. »

Voltaire ne retrouverait-il pas là quelque chose de cette langue qu'il parlait si bien et qu'on ne parle plus? N'est-ce pas lui, Voltaire, qui a dit : « La perfection consisterait à savoir assortir toujours son style à la matière qu'on traite; mais qui peut être le maître de son habitude et ployer son génie à son gré? » Or, c'est précisément là le problème que semble s'être proposé l'illustre auteur des *Mémoires :* ployer à son gré un génie multiple qui n'est étranger à aucun ordre de sentimens ou d'idées, trouver sans effort pour chaque ton la note juste, pour chaque nuance de couleur la touche voulue, pour chaque variété de pensées le style approprié. Si M. de Chateaubriand n'a pas résolu ce problème insoluble de la perfection, s'il est probable que, dans cette immense symphonie, il se trouvera quelques parties faibles, quelques exagérations, quelques crudités, quelques dissonances, on peut affirmer hardiment qu'il a assez approché du but pour que son œuvre de prédilection reste comme un des monumens les plus étonnans de notre langue, et comme un sujet inépuisable d'admiration et d'étude pour les hommes d'imagination et de goût.

Le public a déjà quelque idée de la première partie des *Mémoires;* il a entendu parler plus d'une fois de ces belles pages où M. de Chateaubriand décrit son enfance à la Du Guesclin sur les grèves de Saint-Malo, son adolescence inquiète, ardente et rêveuse, sous les tourelles ou dans les bois de Combourg. Qui ne s'est déjà figuré ce vieux castel de la Bretagne, avec sa ceinture de forêts, ce châtelain morose et redouté, cette mère aimable et craintive, cette sœur qui, « par sa mélancolie et sa vénusté, ressemblait à un génie funèbre, » cet enfant qui sera Chateaubriand, et toutes ces scènes d'intérieur, derniers vestiges de la vie féodale aux approches de la révolution?

A côté de ces tableaux, peints avec les couleurs sévères de Van-Dyck par l'auteur des *Mémoires,* il en est un qui nous a surtout frappé : c'est sa vie d'enfant au village de Plancouët, chez Mme de Bédée, sa grand'-mère maternelle.

« Ma grand'mère, dit-il, occupait dans la rue du hameau de l'Abbaye une maison dont les jardins descendaient en terrasse sur un vallon, au fond duquel on trouvait une fontaine entourée de saules. Mme de Bédée ne marchait plus; mais, à cela près, elle n'avait aucun des inconvéniens de son âge : c'était une agréable vieille, grasse, blanche, propre, l'air grand, les manières belles et nobles, portant des robes à plis à l'antique et une vieille coiffe noire de dentelle nouée sous le menton. Elle avait l'esprit orné, la conversation grave, l'humeur sérieuse. Elle était soignée par sa sœur, Mlle de Boistilleul, qui ne lui ressemblait que par la bonté. Celle-ci était une petite personne maigre, enjouée, causeuse, railleuse. Elle avait aimé un comte de Trémigond, ayant dû l'épouser; il avait ensuite violé sa promesse. Ma tante s'était consolée en célébrant ses amours, car elle était poète. Je me souviens de lui avoir entendu souvent chantonner en nasillant, lunettes sur le nez, tandis qu'elle brodait pour sa sœur des manchettes à deux rangs, un apologue qui commençait ainsi :

Un épervier aimait une fauvette,
Et, ce dit-on, il en était aimé;

ce qui m'a paru toujours singulier pour un épervier; la chanson finissait par ce refrain :

Ah! Trémigond, la fable est-elle obscure?
Ture, lure, lure, etc.

Que de choses dans le monde finissent comme les amours de ma pauvre tante : Ture, lure, lure!

« Ma grand'mère se reposait sur sa sœur du soin de sa maison; elle dînait à onze heures du matin, faisait la sieste; à une heure, on la réveillait, on la portait au bas des terrasses du jardin, sous les saules de

la fontaine, où elle tricotait, entourée de sa sœur, de ses enfans et petits-enfans. En ce temps-là, la vieillesse était une dignité; aujourd'hui elle est une charge. A quatre heures, on reportait ma grand'mère dans son salon; Pierre, le domestique, mettait une table de jeu; Mlle de Boistilleul frappait avec les pincettes contre la plaque de la cheminée, et, quelques instans après, on voyait entrer trois autres vieilles filles qui sortaient de la maison voisine à l'appel de ma tante. Ces trois sœurs se nommaient les demoiselles Ville-de-Nœuds. Filles d'un pauvre gentilhomme, au lieu de partager son mince héritage, elles en avaient joui en commun, ne s'étaient jamais quittées, n'étaient jamais sorties du village paternel. Liées depuis leur enfance avec ma grand'mère, elles logeaient à sa porte, et venaient tous les jours au signal convenu dans la cheminée faire la partie de quadrille de leur amie; le jeu commençait; les bonnes dames se querellaient : c'était le seul élément de leur vie, le seul moment où l'égalité de leur humeur fût altérée. A huit heures, le souper ramenait la sérénité. Souvent mon oncle de Bédée, avec son fils et ses trois filles, assistait au souper de l'aïeule. Celle-ci faisait mille récits des vieux temps; mon oncle racontait à son tour la bataille de Fontenoy, où il s'était trouvé, et couronnait ses vanteries par des histoires un peu franches qui faisaient pâmer de rire les honnêtes demoiselles. A neuf heures, le souper fini, les domestiques entraient; on se mettait à genoux, Mlle de Boistilleul disait à haute voix la prière. A dix heures, tout dormait dans la maison, excepté ma grand'mère, qui se faisait faire la lecture par sa femme de chambre jusqu'à une heure du matin. Cette société, que j'ai remarquée la première dans ma vie, est aussi la première qui ait disparu à mes yeux. J'ai vu la mort entrer sous ce toit de paix et de bénédiction, le rendre peu à peu solitaire, fermer une chambre, puis une autre qui ne se rouvrait plus. J'ai vu ma grand'mère forcée de renoncer à sa quadrille, faute des partners accoutumés; j'ai vu diminuer le nombre de ces constantes amies jusqu'au jour où mon aïeule tomba la dernière. Elle et sa sœur s'étaient promis de s'entr'appeler aussitôt que l'une aurait devancé l'autre; elle se tinrent parole, et Mme de Bédée ne survécut que peu de mois à Mlle de Boistilleul. Je suis peut-être le seul homme au monde qui sache que ces personnes ont existé. Vingt fois depuis cette époque j'ai fait la même observation; vingt fois des sociétés se sont formées et dissoutes autour de moi. Cette impossibilité de durée et de longueur dans les liaisons humaines, cet oubli profond qui nous suit, cet invincible silence qui s'empare de notre tombe et s'étend de là sur notre maison, me ramènent sans cesse à la nécessité de l'isolement. Toute main est bonne pour nous donner le verre d'eau dont nous pouvons avoir besoin dans la fièvre de la mort. Ah! qu'elle ne nous soit pas trop chère! car comment abandonner sans désespoir la main que l'on

a couverte de baisers, et que l'on voudrait tenir éternellement sur son cœur! »

Nous nous trompons peut-être, mais il nous semble que le génie du grand prosateur auquel on a le premier appliqué la qualification de poète est presque tout entier dans cette page, qu'il y est avec les qualités si rarement unies qui le distinguent et le caractérisent, simplicité, finesse, sentiment exquis de la gradation des nuances, grace enchanteresse, verve moqueuse, mélancolie touchante, délicatesse, éclat et grandeur.

C'est dans cette succession, dans cette variété inépuisable d'effets que consiste l'attrait irrésistible des *Mémoires*. Bien des lecteurs s'attendent peut-être à ne trouver dans ce livre qu'une élégie continuelle; ils seront singulièrement surpris en s'apercevant que, de tous les génies contemporains, ce génie triste est encore celui qui possède le mieux l'art de plaisanter agréablement. Les saillies, les traits, les tableaux de genre, les pochades, tout cela abonde et fait une diversion charmante au milieu des grands aperçus philosophiques et historiques. Citons au hasard. Ici c'est Broussais, le fameux phlébotomiste, Broussais enfant, condisciple de l'auteur au collége de Dinan, se baignant dans une rivière et mordu *par d'ingrates sangsues imprévoyantes de l'avenir*. Ailleurs, au siége de Thionville, voici Atala qui, placée dans le havre-sac de son père, reçoit une balle à l'adresse de ce dernier; elle n'en meurt pas. Il lui restait, dit le spirituel génie, *à soutenir le feu de l'abbé Morellet*. Je ne vous dirai pas comment plus loin l'abbé Morellet est représenté faisant asseoir sa servante sur ses genoux, et vérifiant la justesse d'une de ses critiques, savoir : que Chactas n'avait pu tenir dans sa main les pieds d'Atala. Ceci est peut-être un peu cru. J'aime mieux reproduire le tableau de la réconciliation entre l'aristarque et le poète, au moment de la présentation de M. de Chateaubriand à l'Académie. « J'allai, dit-il, faire les visites d'usage aux membres de l'Académie. Mme de Vintimille me conduisit chez l'abbé Morellet. Nous le trouvâmes assis dans un fauteuil devant son feu; il s'était endormi, et l'*Itinéraire*, qu'il lisait, lui était tombé des mains. Réveillé en sursaut au bruit de mon nom annoncé par son domestique, il releva la tête et s'écria : « Il y a des lon-« gueurs! » Je lui dis en riant que je le voyais bien, et que j'abrégerais la nouvelle édition. Il fut bonhomme, et me promit sa voix malgré *Atala*. »

Quelquefois c'est une boutade brusque, imprévue, à la Chateaubriand, qui arrive au lecteur en plein visage et lui fait voir trente-six éclairs, comme dans ce passage sur un fameux philosophe oublié du dernier siècle, Delille de Sales, qui avait fait graver au bas de son buste ce vers :

Dieu, l'homme, la nature, il a tout expliqué.

« Delille de Sales tout expliqué! s'écrie-t-il. Ces orgueils sont bien plaisans, mais bien décourageans. Qui se peut flatter d'avoir un talent véritable? Ne pouvons-nous pas être, tous tant que nous sommes, sous l'empire d'une illusion semblable à celle de Delille de Sales? Je parierais que tel auteur qui lit cette phrase se croit un écrivain de génie et n'est pourtant qu'un sot. »

Le tableau de la campagne de France en 1792, de la retraite de l'auteur en Angleterre et de sa vie d'émigré, est le plus curieux mélange de gaieté, de verve et de mélancolie, qui se soit jamais trouvé sur la même palette. Tantôt c'est le soldat-poète au siége de Thionville, lavant au bruit du canon son unique chemise, et, au milieu du mouvement de la guerre, s'amusant à voir couler l'eau paisible, ou écoutant l'hymne de l'alouette qui succède aux pétillemens de la mousqueterie, tandis qu'un peu plus loin un chevrier, un mendiant portant besace, récite son chapelet au pied d'une statue de Vierge cachée dans une futaie. Tantôt c'est une nuit de bivouac, nuit joyeuse où l'on fait cercle autour d'un tonneau surmonté d'une chandelle en écoutant les facéties d'un conteur inépuisable, goguenard sérieux surnommé *Dinazarde*, qui ne rit jamais, et que l'on ne peut regarder sans rire, tandis qu'il expose l'histoire fantastique, effroyable et drolatique du *Chevalier Vert* et de *la Dame des Grandes Compagnies, qui était la Mort.* M. de Chateaubriand n'a peut-être jamais rien écrit de plus vif, de plus animé, de plus délicieux que cette scène de bivouac et cette histoire. Plus loin, c'est la vieille France aux prises avec la nouvelle. On s'injurie à la façon des guerriers d'Homère; les combats sont quelquefois suspendus par des duels; chacun est là avec ses mœurs. « Un jour, dit M. de Chateaubriand, j'étais de patrouille dans une vigne; j'avais à vingt pas de moi un vieux gentilhomme chasseur qui frappait avec le bout de son fusil sur les ceps comme pour débusquer un lièvre, puis il regardait vivement autour de lui dans l'espoir de voir partir un *patriote.* »

Une jeune sourde et muette allemande, Libba, éprise d'amour pour le cousin de l'auteur, Armand de Chateaubriand, qui périra un jour fusillé dans la plaine de Grenelle, suit son amant jusqu'au milieu de la mêlée : « Je la trouvai, dit le poète, assise sur l'herbe qui ensanglantait sa robe; son coude était posé sur ses genoux pliés et relevés; sa main, passée sous ses cheveux blonds épars, appuyait sa tête. Elle pleurait en regardant trois ou quatre tués, nouveaux sourds et muets, gisant autour d'elle. Elle n'avait point ouï les coups de la foudre dont elle voyait l'effet; elle n'entendait point les soupirs qui s'échappaient de ses lèvres, quand elle regardait Armand; elle n'avait jamais entendu le son de la voix de celui qu'elle aimait, et, si le sépulcre ne renfermait que le silence, elle ne s'apercevrait pas d'y être descendue. »

Nous venons de dire que les combattans s'injuriaient parfois comme les guerriers d'Homère. Ce n'est pas la seule nuance de couleur homérique dont s'embellisse le tableau de ces fusillades modernes. Qui ne se souvient d'avoir été ému dans l'Iliade par ces touchans retours que fait le poète au foyer paternel de chaque guerrier qui tombe? Écoutons maintenant l'auteur des *Mémoires :* « Nous eûmes plusieurs blessés et quelques morts, entre autres le chevalier de La Baronnais, capitaine d'une des compagnies bretonnes; je lui portai malheur : la balle qui lui ôta la vie fit ricochet sur le canon de mon fusil et le frappa d'une telle raideur, qu'elle lui perça les deux tempes; sa cervelle me sauta au visage : inutile et noble victime d'une cause perdue! Quand le maréchal d'Aubeterre tint les états de Bretagne, il passa chez M. de La Baronnais, le père, pauvre gentilhomme demeurant à Dinan, près Saint-Malo; le maréchal, qui l'avait supplié de n'inviter personne, aperçut en entrant une table de vingt-cinq couverts et gronda amicalement son hôte : « Monseigneur, lui dit M. de La Baronnais, je n'ai à dîner que mes enfans. » M. de La Baronnais avait vingt-deux garçons et une fille, tous de la même mère. La révolution a fauché, avant la maturité, cette riche moisson du père de famille. »

On lève le siége de Thionville, l'armée prussienne bat en retraite; la troupe française, licenciée, se disperse, et chacun se tire d'affaire comme il peut au milieu des chemins défoncés par la pluie. Notre héros, accablé sous le poids de trois maladies, une blessure à la jambe, une affreuse dyssenterie que l'on nomme le *mal prussien*, et une petite vérole confluente qui rentre et sort alternativement, commence, la poche vide, un bâton à la main, son odyssée à travers la forêt des Ardennes. On s'attend à des lamentations, et il n'y a rien au monde de plus gai que cette partie des *Mémoires*. M. de Chateaubriand dit dans sa préface : « Il m'est arrivé que dans mes instans de prospérité j'ai eu à parler de mes temps de misère, dans mes jours de tribulations à retracer mes jours de bonheur. » C'est là une des causes qui contribuent à donner à ce livre indéfinissable quelque chose de ces figures de jeune fille, figures mobiles et charmantes que se disputent incessamment le sourire et les larmes. Accommodé comme nous venons de le dire, le jeune émigré s'égare dans la forêt des Ardennes. Il passe la nuit au pied d'un arbre, et, quand l'aurore se lève, il se lève à son tour *pour faire sa cour à l'aurore*. « Elle était bien belle, dit-il, et j'étais bien laid. » Il rencontre des bohémiens qui lui permettent de se chauffer à leur feu de brandes; il peint les bohémiens et continue sa route; un bouvreuil siffle, il siffle comme le bouvreuil, et va chantonnant la vieille romance de Cazotte :

Tout au beau milieu des Ardennes
Est un château sur le haut d'un rocher.

Voici maintenant des marchands forains qui passent, voici un bûcheron qui entre dans le bois avec ses genouillères de feutre et sa cognée. Ici nous rencontrons une note mélancolique : « Il aurait dû, dit le blessé, me prendre pour une branche morte et m'abattre; » mais la mélancolie disparaît vite : des alouettes et des pinsons qui trottinent sur le bord du chemin en le regardant passer le raniment; plus loin, un porcher sonne de la trompe, appelant ses truies et leurs petits à la glandée. Voici la hutte roulante d'un berger. « Je n'y trouvai pour maître, dit notre Ulysse, qu'un chaton qui me fit mille caresses. Le berger se tenait au loin, debout, au centre d'un parcours. » Voici des chasseurs qui traversent le sentier, voici une fontaine qui bruit sous la mousse : c'est celle où Roland *inamorato* aperçut un palais de cristal rempli de dames et de chevaliers. « Si le paladin avait du moins laissé *Bride-d'Or* au bord de la source, il m'eût été, s'écrie le blessé, bien secourable. » Ses forces en effet s'affaiblissent de plus en plus; la petite vérole rentre et l'étouffe. Le voilà qui se couche dans un fossé, les yeux attachés sur le soleil, dont les regards s'éteignaient avec les siens. Alors passent les fourgons du prince de Ligne; on le jette sur un chariot. En traversant Namur, des femmes lui donnent du pain, du vin et une couverture de laine; on le dépose ensuite à l'entrée de Bruxelles, et il va quêtant de porte en porte un asile. « A Bruxelles, dit-il, aucun hôtelier ne me voulut recevoir. Le juif errant, Oreste populaire que la complainte conduit dans cette ville,

> Quand il fut dans la ville
> De Bruxelle en Brabant,

y fut accueilli mieux que moi, car il avait toujours cinq sous dans sa poche. Je frappais, on ouvrait; en m'apercevant on disait : Passez! passez! et l'on me fermait la porte au nez. On me chassa d'un café. Mes cheveux pendaient sur mon visage, masqué par ma barbe et mes moustaches. J'avais la cuisse entourée d'un torchis de foin; par-dessus mon uniforme en loques, je portais la couverture de laine des Namuriennes nouée à mon cou en guise de manteau. Le mendiant de l'Odyssée était plus insolent, mais n'était pas si pauvre que moi. »

Et il y a des jeunes gens qui se plaignent des aspérités de la vie! Voilà où en était M. de Chateaubriand à vingt-cinq ans. A Londres, c'est bien autre chose. Ici la misère sévit avec rage; cela va jusqu'à la faim, la faim canine, et pourtant, dans les récits de cette affreuse détresse, il entre bien plus de gaieté que de mélancolie; jamais on n'a ri plus agréablement au nez de la fortune. Un jour, pour visiter Westminster, l'exilé donne au gardien de ceux qui ne vivent plus le dernier shelling destiné à le faire vivre; mais la postérité y gagne un magnifique tableau. Oublié par le gardien, ce prédestiné de la gloire passe la nuit

tout seul dans le vieux Panthéon de la vieille Angleterre. Il fait la revue de ses hôtes aux rayons de la lune, et il finit par s'endormir dans le sarcophage de lord Chatam. Tournez la page, il est dans son galetas de la rue Mary-le-Bone. « Mon lit, dit-il, consistait en un matelas et une couverture. Je n'avais point de draps. Quand il faisait froid, mon habit et une chaise, ajoutés à ma couverture, me tenaient chaud. Mon cousin de La Bouetardaye, chassé, faute de paiement, d'un taudis irlandais, quoiqu'il eût mis un violon en gage, vint chercher chez moi un abri contre le constable. Un vicaire bas-breton lui prêta un lit de sangle. La Bouetardaye était conseiller au parlement de Bretagne, il ne possédait pas un mouchoir pour s'envelopper la tête; mais il avait déserté avec armes et bagages, c'est-à-dire qu'il avait emporté son bonnet carré et sa robe rouge, et il couchait *sous la pourpre* à mes côtés. Facétieux, bon musicien, ayant la voix belle, quand nous ne dormions pas, il s'asseyait tout nu sur ses sangles, mettait son bonnet carré, et chantait des romances en s'accompagnant d'une guitare qui n'avait que trois cordes. »

C'est pourtant la même plume qui trace si lestement une pochade, une charge, c'est la même plume qui a écrit ces strophes divinement harmonieuses échappées aux lèvres de Cymodocée captive : « Légers vaisseaux de l'Ausonie, fendez la mer calme et brillante; esclaves de Neptune, abandonnez la voile au souffle amoureux des vents! Courbez-vous sur la rame agile. Reportez-moi, sous la garde de mon époux et de mon père, aux rives fortunées du Pamisus. » C'est la même plume qui, dans les *Mémoires*, a écrit ce chapitre délicieux de *la Sylphide*, premier rêve d'amour d'nn adolescent, admirable poème de la puberté, dont vous chercheriez vainement la trace dans la littérature antérieure; la création du Chérubin de Beaumarchais est tout ce que le passé nous a laissé en ce genre, et quelle distance entre cette esquisse de l'éveil des sens et ce large et brillant tableau de l'éveil simultané des sens et de l'ame, de l'éclosion fraternelle des deux amours s'appelant, se cherchant, s'unissant, se confondant en un hymne enthousiaste d'adoration et de volupté, auquel s'associe la nature entière avec toutes ses voix, avec toutes ses graces, avec toutes ses pompes; chant d'extase émané de la terre et du ciel, qui se chante une fois dans tous les cœurs bien faits, mais qui, hélas! ne se chante qu'une fois! Au génie seul il est donné de raviver ce beau rêve et de l'embellir encore par la magie du souvenir. Citons seulement le début de ce chapitre où l'auteur de *René* décrit les premières palpitations de son cœur de seize ans.

« Je me composai donc une femme de toutes les femmes que j'avais vues; elle avait la taille, les cheveux et le sourire de l'étrangère qui m'avait pressé contre son sein; je lui donnai les yeux de telle jeune fille du village, la fraîcheur de telle autre. Les portraits des grandes

dames du temps de François Ier, de Henri IV et de Louis XIV, dont le salon était orné, m'avaient fourni d'autres traits, et j'avais dérobé des graces jusqu'aux tableaux des vierges suspendues dans les églises. Cette charmeresse me suivait partout, invisible; je m'entretenais avec elle comme avec un être réel; elle variait au gré de ma folie; Aphrodite sans voile, Diane vêtue d'azur et de rosée, Thalie au masque riant, Hébé à la coupe de la jeunesse, souvent elle devenait une fée qui me soumettait la nature. Sans cesse je retouchais ma toile; j'enlevais un appas à ma beauté pour le remplacer par un autre. Je changeais aussi ses parures; j'en empruntais à tous les pays, à tous les siècles, à tous les arts, à toutes les religions; puis, quand j'avais fait un chef-d'œuvre, j'éparpillais de nouveau mes dessins et mes couleurs; ma femme unique se transformait en une multitude de femmes dans lesquelles j'idolâtrais séparément les charmes que j'avais adorés réunis. »

C'est aussi le même peintre du premier rêve d'amour qui peindra plus tard avec le même charme toutes les nuances du sentiment et de la passion. On s'émeut en lisant toutes ces délicieuses histoires de cœur qui ont chacune leur physionomie propre.

Voici un intérieur à la Goldsmith : au fond du comté d'York, dans un *cottage* anglais, un pasteur, sa femme, une ravissante jeune fille de quinze ans, plus belle que la plus idéale des têtes de Lawrence. Charlotte enchante de sa voix le sommeil de son vieux père, tandis qu'un jeune, obscur et pauvre exilé, nommé Chateaubriand, appuyé au bout du piano, écoute en silence, « éprouvant peu à peu, dit-il en son beau langage, le charme timide d'un attachement sorti de l'ame. » Nous ne dirons pas comment cette fleur d'amour naissant est brusquement coupée sur sa tige au moment de s'épanouir, nous ne dirons pas les douleurs, la séparation, le retour à Londres du proscrit, qui s'en va portant, comme le lui disait une spirituelle et vive Irlandaise, *portant son cœur en écharpe :* on lira tout cela un jour dans les *Mémoires,* et, merveille de l'art, on le verra peint en quelques pages. Jamais plus de grace et de mélancolie ne furent condensées en moins de mots.

Dans un autre chapitre, nous sommes à Rome en novembre 1803. L'auteur du *Génie du Christianisme* ferme les yeux à une femme malheureuse de vivre et désolée de mourir. C'est encore là une bien touchante histoire avec une physionomie autre que la première, histoire douloureuse, navrante, dont la dernière scène, la scène de mort, écrite en 1838, à trente-cinq ans de distance, est comme moulée sur nature, et d'une vérité qui arrache des larmes. C'est ici une poésie où le beau n'est que la splendeur du vrai. Suivant nous, la mort d'Atala même n'a pas ce caractère de réalité saisissante.

Mais le cœur change, hélas! comme la vie. Voici la sylphide rêvée à quinze ans qui apparaît au milieu de l'âge mûr, voici l'adolescence qui

semble renaître avec tous ses prestiges. Dans cette grande basilique des *Mémoires*, dans cette basilique si artistement composée de sentiment, de poésie et d'histoire, il y a une petite chapelle ornée de tableaux délicieux. Vous y verrez un célèbre ministre qui, échappant aux affaires, va chercher la paix et le bonheur dans une retraite aimée. « Quand tout essoufflé, dit l'auteur des *Mémoires*, après avoir grimpé quatre étages, j'entrais dans la cellule aux approches du soir, j'étais ravi, » et alors commencent les incantations de la Muse : c'est le parfum des orangers qui monte du jardin silencieux à travers lequel on voit errer des nonnes en voile blanc; c'est la lune qui se lève à l'horizon empourpré par les derniers rayons du soleil; c'est enfin une voix mélodieuse qui, mariée aux sons d'une harpe, chante les adieux du Roméo de Steibelt.

Au milieu des inspirations si variées de cette muse, tour à tour moqueuse, passionnée, imposante, vous entendez de temps en temps résonner la note favorite, le motif préféré, le motif de la mélancolie et de la plainte. Nous l'avons dit, on s'attend généralement à trouver dans les *Mémoires* beaucoup de mélancolie; il y en a certainement; s'il n'y en avait pas, la création de *René* ne serait point ce qu'elle est, une création originale et sincère, qui ne saurait porter la responsabilité de tous les pastiches émanés d'elle. Cependant on a pu reconnaître, par les citations qui précèdent, que la puissance de cette partie du clavier poétique de M. de Chateaubriand n'altérait en rien la sonorité des autres. Après cela, et toute révérence gardée envers les partisans de la vieille gaieté française, il faut bien convenir qu'il n'est pas donné à chacun de prendre la vie à la façon de Roger Bontemps ou de Joconde. Il faut bien convenir qu'il s'est trouvé de tous temps, depuis Job jusqu'à M. de Chateaubriand, des ames tourmentées par la soif de l'immuable et de l'infini, qui ne se peuvent arranger d'un monde où tout passe, où tout se flétrit et se décolore, la jeunesse, l'amour, l'amitié, l'ambition, la richesse, la gloire elle-même; car le néant ou l'incertitude de la gloire est un des thèmes qui fournissent au grand artiste des *Mémoires* les modulations les plus touchantes. Ce génie d'une époque troublée par le doute a sur ses disciples ce privilége de sincérité, qu'il ne peut parvenir à croire même à lui. L'oppression de ce sentiment est visible dans les *Mémoires*, et par elle s'expliquera plus d'un trait de caractère qui a pu quelquefois faire accuser M. de Chateaubriand d'égoïsme ou d'orgueil. Quant à la tristesse inspirée par les révolutions du cœur, par cette succession de félicités fragiles et éphémères qui se détruisent l'une par l'autre et ne laissent en nous que des ruines, quoi de plus vrai que ces belles paroles des *Mémoires :* « L'indigence de notre nature est si profonde, que, dans nos infirmités volages, pour exprimer nos affections récentes, nous ne pouvons employer que des mots déjà

usés par nous dans nos anciens attachemens. Il est cependant des paroles qui ne devraient servir qu'une fois; on les profane en les répétant. »

Ainsi va luttant contre lui-même ce cœur de poète et de chrétien, jusqu'au jour où, maîtrisant enfin l'orage, il se repose dans cette belle invocation : « Dieu de grandeur et de miséricorde, vous ne nous avez point jetés sur la terre pour des chagrins peu dignes et pour un misérable bonheur! Notre désenchantement inévitable nous avertit que nos destinées sont plus sublimes. Quelles qu'aient été nos erreurs, si nous avons conservé une ame sérieuse et pensé à vous au milieu de nos faiblesses, nous serons transportés, quand votre bonté nous délivrera, dans cette région où les attachemens sont éternels. »

Mais en voilà assez sur le côté poétique et psychologique des *Mémoires*. Nous avons maintenant à les considérer dans leur partie historique, surtout en ce qui touche la grande ère des temps modernes, le fait générateur des sociétés futures, la révolution française.

Les *Mémoires* de M. de Chateaubriand ne contiennent point une histoire détaillée et minutieuse de la révolution, et pas davantage un système sur la révolution; ils contiennent seulement une série de tableaux et de portraits peints par un témoin oculaire et entremêlés d'appréciations générales.

Parlons d'abord des tableaux et des portraits. L'illustre écrivain a assisté aux derniers jours du vieux monde d'avant 89. Il avait dix-huit ans, lorsqu'il vint à Versailles, en février 1787, fournir à la *Gazette de France* l'occasion d'une note ainsi conçue : « Le comte Charles d'Hautefeuille, le baron de Saint-Marsault et le chevalier de Chateaubriand, qui précédemment avaient eu l'honneur d'être présentés au roi, ont eu le 19 celui de monter dans les voitures de sa majesté et de la suivre à la chasse (1). » De ces trois gentilshommes, les derniers peut-être qui aient débuté dans la vie en passant par *les voitures de sa majesté*, il en reste encore un. L'autre jour, au milieu de cette foule en deuil qui encombrait l'église des Missions Étrangères, nous avons remarqué un vieillard encore vert et d'une belle tournure, dont le visage trahissait une émotion profonde. C'était M. d'Hautefeuille, qui venait assister aux funérailles de l'illustre compagnon de ses débuts à Versailles (2). Séparé de lui pendant longues années, M. d'Hautefeuille avait rédigé, de son côté, un récit de cette présentation à Louis XVI et de cette chasse, qui forment un des chapitres les plus charmans des *Mémoires d'outre-tombe*. Or, il s'est trouvé que, quant au fond, les deux récits concordent, dit-on,

(1) *Gazette de France* du 27 février 1787.

(2) C'est Mme d'Hautefeuille qui, sous le pseudonyme d'Anna-Marie, a écrit plusieurs ouvrages chers aux ames tendres et aux esprits délicats, entre autres *l'Ame exilée*.

parfaitement, et cela est bon à noter pour les douteurs qui, à l'aspect des brillans tableaux de M. de Chateaubriand, seraient tentés de croire que chez lui aussi l'imagination ne se contente pas de colorer la vérité. Ceux qui ont voyagé, l'*Itinéraire* à la main, assurent que l'illustre peintre est du très petit nombre des artistes à la plume dont on reconnaît les paysages sur les lieux; il est donc permis d'espérer que cette faculté d'exactitude se retrouvera dans la peinture des hommes et des choses de la révolution, et le sans-façon de plus en plus étrange avec lequel de nos jours on *fait* de l'histoire donnera un nouveau prix à ce mérite.

On la verra revivre dans les *Mémoires*, cette société élégante, frivole et caduque qui jouait au bord de la tombe; on la verra esquissée à grands traits, mais avec ses principales figures, depuis ce roi incertain, timide, embarrassé devant un jeune officier qui devait être un jour « chargé de démêler ses ossemens parmi des ossemens, » depuis cette reine qui « semblait enchantée de la vie, et dont les belles mains, qui soulevaient avec tant de grace le sceptre de tant de rois, devaient, avant d'être liées par le bourreau, ravauder les haillons de la veuve à la Conciergerie, » jusqu'aux derniers et chétifs représentans d'une école philosophique et littéraire, veuve de ses chefs, mais qui portait la révolution dans ses flancs.

Après avoir peint les hommes, M. de Chateaubriand peint les choses avec cette supériorité d'historien qui résume une situation en quelques lignes. « A cette époque (1787), tout était dérangé dans les esprits et dans les mœurs, symptôme d'une révolution prochaine. Les magistrats rougissaient de porter la robe et tournaient en moquerie la gravité de leurs pères; les Lamoignon, les Molé, les Séguier, les d'Aguesseau, voulaient combattre et ne voulaient plus juger. Les présidentes, cessant d'être de vénérables mères de famille, sortaient de leurs sombres hôtels pour devenir des femmes à brillantes aventures; le prêtre en chaire évitait le nom de Jésus-Christ et ne parlait plus que du *législateur des chrétiens;* les ministres tombaient les uns sur les autres, le pouvoir glissait de toutes les mains. Le suprême bon ton était d'être Américain à la ville, Anglais à la cour, Prussien à l'armée, tout, excepté Français. Ce que l'on faisait, ce que l'on disait n'était qu'une suite d'inconséquences. On prétendait garder des abbés commandataires, et l'on ne voulait point de religion; nul ne pouvait être officier, s'il n'était gentilhomme, et l'on déblatérait contre la noblesse; on introduisait l'égalité dans les salons, et les coups de bâton dans les camps. » Mais la scène change, l'édifice lézardé craque de toutes parts, et le sol commence à trembler. L'auteur des *Mémoires* nous transporte au sein de cette orageuse assemblée des états de Bretagne, où la démocratie, conduite par un jeune étudiant qui se fera un jour une place dans l'histoire, par Moreau, donne l'assaut au patriciat. Assiégée dans la salle des états, la noblesse bretonne

est obligée de se faire jour l'épée à la main, non sans avoir laissé quelques-uns des siens sur le carreau. Bientôt s'ouvre l'année 1789, « si fameuse, dit M. de Chateaubriand, dans notre histoire et dans l'histoire de l'espèce humaine. » Le jeune officier breton repart pour Paris; sur sa route, dans chaque ville, dans chaque bourg, dans chaque village, il trouve le peuple debout, agité et grondant. A Versailles, où il arrive quelques jours après le serment du Jeu de Paume, l'ancienne et la nouvelle France se mesurent des yeux à travers les grilles du château de Louis XIV, l'une appuyée sur des canons, l'autre armée de la force irrésistible des idées.

La prise de la Bastille, si étrangement amplifiée, comme fait d'armes, par nos récens historiens, est réduite à sa juste valeur par M. de Chateaubriand. La révolution n'a pas besoin d'être ainsi gonflée pour paraître grande. Toutefois la portée morale du fait qui ouvre l'ère de l'émancipation n'est point méconnue. « La Bastille, dit l'illustre écrivain, était, aux yeux de la nation, le trophée de sa servitude, elle lui semblait élevée à l'entrée de Paris, en face des seize piliers de Montfaucon, comme le gibet de ses libertés. »

Au milieu de l'ébranlement universel qui suit la chute de la Bastille, voici qu'apparaît déjà, sortant des bas-fonds de la société, une race de sauvages, la race des coupe-têtes et des porte-têtes, qui commence à souiller la révolution : race hideuse, qui n'aurait pu supporter les rayons de la lumière et de la liberté, si d'affreux sophistes ne l'eussent enveloppée de ténèbres et nourrie de venin. Il y a quelques jours à peine, nous nous disions qne c'était l'honneur immortel de la révolution de 1830 et de la révolution de 1848 de n'avoir point connu ces horreurs qui font baisser les yeux à la civilisation. Nous avions admiré ce peuple de février, courageux dans le combat, généreux pour les vaincus, protégeant les faibles, se transformant lui-même en magistrat de l'ordre, et donnant l'exemple du respect de tous les droits. Au milieu du bouillonnement de l'Hôtel-de-Ville, le lendemain de la victoire, nous avions vu un homme, qui essayait de promener au bout de sa baïonnette cet écriteau : *Mort aux ministres!* ne rencontrer autour de lui que l'improbation; nous avions vu des ouvriers arracher et déchirer l'écriteau aux applaudissemens de la foule, et nous nous disions : Quel immense pas a fait ce peuple depuis 1789! Quand les masses s'élèvent à cette hauteur d'intelligence et de magnanimité, elles sont mûres pour la démocratie.

Les journées de juin ont cruellement affaibli nos espérances. Nous ne pouvons croire à tous les raffinemens de sauvagerie que l'on attribue aux insurgés; mais il est malheureusement trop certain que la race des coupe-têtes n'a point disparu d'au milieu de nous, et que la société, en 1848, cache encore dans ses profondeurs des êtres dignes de figurer

aux orgies sanglantes dont l'affreux souvenir a si long-temps arrêté la marche de la révolution. Toutefois ne méconnaissons pas le contraste : ce qui s'est fait hier, dans la fièvre du combat, est l'œuvre de quelques misérables reniés par ceux-là même qui combattaient avec eux. Ce qui se faisait autrefois en ce genre se faisait à froid, trouvait des applaudisseurs, et malheureusement trouve encore aujourd'hui des apologistes, comme si le culte de la barbarie dans le passé n'était pas propre à éterniser la barbarie dans l'avenir. Que l'historien se garde donc d'associer le crime à la noble cause qu'il a souillée; la liberté fut, la liberté sera toujours la victime et jamais la complice de l'assassinat.

L'illustre auteur des *Mémoires* ne s'est jamais senti aucun faible pour les égorgemens de la révolution; quand bien même son esprit droit n'aurait pas suffi à discerner l'absurdité, l'injustice et le danger de certaines réhabilitations, son caractère lui aurait rendu impossible ce genre de capitulation avec la popularité, et M. de Chateaubriand mit toujours dans ses écrits, même les plus différens, quelque chose de son caractère, parce qu'il avait un caractère. Ce je ne sais quoi d'arrêté et de fixe qui s'appelle un caractère devient infiniment rare; on ne voit guère, depuis cinquante ans, que des esprits battus par les quatre vents du ciel, qui s'en vont à la dérive sur les flots changeans de l'opinion. L'esprit de M. de Chateaubriand a eu certainement sa part, et une grande part, des fluctuations de son temps : il a été plus d'une fois secoué, ballotté même par la tempête; mais il n'a jamais perdu son ancre. En l'étudiant de près dans ses évolutions, il est facile d'y reconnaître des points immuables, des opinions, ou plutôt des limites dans les opinions, qui ne changent pas. Or, ces limites infranchissables, ce n'est pas l'esprit, c'est le caractère qui les trace. Le même sentiment délicat et ferme de liberté, de dignité et de justice qui maîtrise et contient les idées aristocratiques de l'auteur de *la Monarchie selon la Charte*, domine et dirige également les idées plus démocratiques de l'auteur des *Mémoires*. On verra ce sentiment éclater à l'aspect des scènes hideuses dont il fut le témoin, et produire des tableaux où non-seulement le crime n'est pas beau, mais où le criminel partage la laideur du crime.

Ces tableaux noirs sont heureusement mélangés de tableaux d'un autre genre. De 1789 à 1791, la violence et le meurtre ne paraissent encore qu'à l'état d'accident. Les ames généreuses peuvent se livrer à l'espérance de voir la révolution triompher de l'esprit de vertige et de fureur qui la menace, et cet évangile de 1789, évangile de liberté, d'égalité et de fraternité, qui ne sera bientôt plus qu'une dérision sanglante, devenir l'évangile béni de la France et du genre humain. Les *Mémoires* de M. de Chateaubriand nous montrent, saisie au vif, la

physionomie animée, mobile, de cette société émancipée d'hier, confiante dans l'avenir, et où se mêlent en une sorte de cohue joyeuse les anciennes et les nouvelles mœurs. Partout des réunions littéraires, des sociétés politiques et des spectacles; dans les rues passent et repassent des députations populaires, des piquets de cavalerie et des patrouilles d'infanterie; auprès d'un homme en habit français, tête poudrée, épée au côté, chapeau sous le bras, on voit marcher un homme cheveux coupés et sans poudre, portant le frac anglais et la cravate américaine. Au théâtre, les acteurs publient les nouvelles, le parterre entonne des couplets patriotiques; des pièces de circonstance attirent la foule; un abbé paraît sur la scène, le peuple lui crie: Calotin! calotin! l'abbé répond : Messieurs, vive la nation! On court à l'Opéra buffa entendre Viganoni, après avoir vu pendre Favras. Le boulevard des Italiens, surnommé Coblentz, les allées des Tuileries, sont inondés de femmes pimpantes, au milieu desquelles brillent les trois jeunes nièces de Grétry, blanches et roses comme leurs parures. Une multitude de voitures sillonnent les carrefours où barbottent les sans-culottes, et l'on trouve la belle Mme de Buffon assise seule dans le phaéton du duc d'Orléans, stationné à la porte de quelque club. Au milieu des élégances de la société aristocratique subsistante, M. de Chateaubriand nous montre le cordonnier, en uniforme d'officier de la garde nationale, prenant à genoux la mesure de votre pied; le moine qui, le vendredi, traînait sa robe noire ou blanche, portant le dimanche le chapeau rond et l'habit bourgeois; le capucin rasé lisant le journal à la guinguette; dans un cercle de femmes folles, assise gravement, quelque religieuse expulsée de son couvent, et la foule visitant ces couvens ouverts au monde, comme les voyageurs parcourent à Grenade les salles abandonnées de l'Alhambra.

Les *Mémoires* nous conduisent ensuite aux séances de l'Assemblée constituante, et nous offrent une esquisse de ce grand atelier social où se détruisait et se reconstruisait un monde. M. de Chateaubriand s'attache particulièrement à une figure qui domine toutes les autres, à la figure de Mirabeau, avec lequel il a dîné deux fois, et il consacre au grand orateur, au grand homme d'état de la Constituante, un portrait en pied où resplendit ce coloris éclatant qu'il a le premier introduit dans la littérature française. C'est trois jours après la mort de Mirabeau, en avril 1791, que M. de Chateaubriand partit pour l'Amérique. Il était stimulé à ce voyage par l'illustre et courageux vieillard Malesherbes, dans l'intimité duquel les *Mémoires* nous introduisent, et qui disait au jeune rêveur, devenu son parent et son ami : « Si j'étais plus jeune, je partirais avec vous, je m'épargnerais le spectacle que m'offrent ici tant de crimes, de lâchetés et de folies; mais, à mon âge, il faut mourir où

l'on est. » Le récit de ce voyage en Amérique, refait en grande partie, a été orné de détails intimes que ne comportait pas la publication déjà connue.

Un an après, en juin 1792, M. de Chateaubriand se retrouve à Paris, en présence de la révolution, et les *Mémoires*, après un résumé historique des faits accomplis pendant l'absence du voyageur, nous font assister derechef à toutes les scènes de ce nouvel acte d'un drame où déjà tout est changé, car les années y comptent pour des siècles. « Paris, dit M. de Chateaubriand, n'avait plus, en 1792, la physionomie de 1789 et de 1790; ce n'était plus la révolution naissante, c'était un peuple marchant, ivre, à ses destins, au travers des abîmes, par des voies égarées. L'apparence du peuple n'était plus tumultueuse, curieuse, empressée; elle était menaçante. On ne rencontrait dans les rues que des figures effrayées ou farouches, des gens qui se glissaient le long des maisons, afin de n'être pas aperçus, ou qui rôdaient cherchant leur proie; des regards peureux et baissés se détournaient de vous, ou d'âpres regards se fixaient sur les vôtres pour vous deviner et vous percer..... Dans la population parisienne se mêlait une population étrangère de coupe-jarrets du Midi. L'avant-garde des Marseillais, que Danton attirait pour la journée du 10 août et les massacres de septembre, se faisait reconnaître à ses haillons, à son teint bruni, à son air de lâcheté et de crime, mais de crime d'un autre soleil. »

Dans ce cadre général se viennent grouper les nouvelles figures que la tempête révolutionnaire a élevées à la surface de la société, Marat, Danton, Camille Desmoulins, Fabre d'Églantine, Fouché, Chaumette, tous meneurs du club des Cordeliers, la plus redoutable alors des deux assemblées populaires qui déjà maîtrisaient la France par la peur. M. de Chateaubriand n'a point vu, en 1792, le club des Jacobins, où commençait à régner Robespierre. Cette dernière célébrité ne lui est apparue que deux ans auparavant, dans la Constituante, au commencement de 1790, à une époque où elle ne comptait pas encore; et, comme à cette époque il ne s'est point aperçu qu'elle eût cet air *formidable* dont ses admirateurs d'aujourd'hui la gratifient rétroactivement, il lui accorde dans sa galerie tout juste la somme d'importance qu'elle avait en 1790, c'est-à-dire, qu'il la dessine en deux coups de crayon. « A la fin d'une discussion violente, je vis, dit-il, monter à la tribune un député d'un air commun, d'une figure grise et inanimée, régulièrement coiffé, proprement habillé comme le régisseur d'une bonne maison ou comme un notaire de village soigneux de sa personne. Il fit un rapport long et ennuyeux : on ne l'écouta pas; je demandai son nom, c'était Robespierre. »

Dans la galerie de portraits de 1792, nous ne retrouvons plus Robespierre, ou du moins il n'y figure qu'accessoirement; ainsi, un grand

portrait de Danton nous offre ce passage : « Danton fut supérieur à Robespierre, sans avoir, ainsi que lui, donné son nom à ses crimes..... Ses passions auraient pu être bonnes, par cela seul qu'elles étaient des passions. On doit faire la part du caractère dans les actions des hommes : les coupables à imagination comme Danton semblent, en raison même de l'exagération de leurs dits et déportemens, plus pervers que les coupables de sang-froid, et, dans le fait, ils le sont moins. »

Nous assistons ensuite aux séances du club des Cordeliers. N'admettant point que le salut de la patrie soit intéressé à ce qu'on peigne en rose cet assemblage de figures très foncées, M. de Chateaubriand les reproduit telles qu'il les a vues, et il faut convenir qu'elles ne sont point belles. Marat est laid, le lecteur en devra prendre son parti; Chaumette est laid, Danton est laid, Fouché est laid; Camille Desmoulins lui-même n'est pas beau; pour ce dernier, qui était plus fou que méchant, si funeste qu'ait été parfois sa folie, nous aurions désiré un peu moins de rigueur avant d'arriver à la conclusion où M. de Chateaubriand parle, d'ailleurs, avec une équité si éloquente de l'auteur du *Vieux Cordelier*, dont la belle mort a presque amnistié la vie. « Il serait injuste, dit-il, d'oublier que Camille Desmoulins osa braver Robespierre et racheter par son courage ses égaremens. Il donna le signal de la réaction contre la terreur. Une jeune et charmante femme pleine d'énergie, en le rendant capable d'amour, le rendit capable de vertu et de sacrifice. L'indignation inspira l'éloquence à l'intrépide et grivoise ironie du tribun; il assaillit d'un grand air les échafauds qu'il avait aidé à élever. » Voilà de l'histoire, de la véritable histoire à opposer à ces récits étranges, qui, transformant le mal en bien, et le bien en mal, feraient presque un crime à Camille Desmoulins du seul acte qui protégera son nom devant la postérité.

Quant au parterre du club des Cordeliers, il est encore plus laid que les acteurs. Pour peindre au naturel ce laboratoire d'énormités où se manipulèrent les massacres de septembre, M. de Chateaubriand ne craint pas de tremper son pinceau dans la couleur même du lieu, et de donner parfois à son beau style une allure *sans-culottique* dont s'offensera peut-être la pudeur des raffinés. Quoi qu'il en soit, ces tableaux à la Ribeira auront du moins l'avantage de trancher assez heureusement sur les peintures à la Watteau qu'on nous fait depuis quelque temps des mêmes sujets.

Après avoir peint la révolution en artiste, l'auteur des *Mémoires* la juge en penseur. Nous ne voulons point affirmer que l'avenir ratifiera toutes les opinions de détail qui peuvent se rencontrer dans ce grand livre. Comme le disait à sa manière M. Ballanche, M. de Chateaubriand *a les deux natures*, la nature patricienne et la nature plébéienne, et le conflit de ces deux natures se produit souvent dans les *Mémoires* comme

il s'est produit dans la révolution. Or, l'avenir appartient à la démocratie; nul écrivain n'est plus pénétré que M. de Chateaubriand de cette vérité : « La dernière heure de l'aristocratie a sonné, dit-il; l'aristocratie a trois âges, l'âge des supériorités, l'âge des priviléges, l'âge des vanités. Sortie du premier, elle dégénère dans le second, et s'éteint dans le dernier. » C'est donc un démocrate qui a écrit les *Mémoires;* mais, comme les convictions, les goûts même de l'esprit n'ont pu détruire complétement les influences du berceau et de l'éducation, le patricien reparaît plus d'une fois avec son beau côté, c'est-à-dire, un vif instinct de dignité personnelle, un amour plus ferme de la liberté, et aussi avec ses restes de *loyalty,* de fidélité chevaleresque aux hommes ou aux races, sentimens qui dominaient la vie d'autrefois et qui ont perdu aujourd'hui leur signification.

Du reste, pour juger sainement un mouvement social qui changera le monde, M. de Chateaubriand n'avait pas besoin de se faire des opinions nouvelles. Entre une grande idée et un grand génie, il ne peut jamais y avoir rupture complète, il ne peut exister que des désaccords partiels, des malentendus passagers. A une époque où, souillée de sang et méconnaissable, la révolution française était mise au ban de l'opinion en Europe, et semblait condamnée à n'inspirer plus que du dégoût et de la haine, le premier écrivain qui ait osé prendre sa défense à l'étranger est un jeune émigré de vingt-huit ans, dont la famille venait d'être décimée par la terreur. C'est à Londres, en 1797, que M. de Chateaubriand publia cet ouvrage que Carrel appelait « l'étonnant *Essai sur les révolutions,* » livre étonnant, en effet, de savoir, d'audace, de témérité et de prévision en tout genre. Dans cet ouvrage, écrit au milieu et sous la pression de tous les préjugés d'un parti aveugle, qui ne voyait dans la révolution qu'un accident fortuit, passager, attribué à des causes puériles, le jeune penseur entreprend hardiment la démonstration d'une thèse ainsi conçue : « La révolution française, dit-il, ne vient point de tel ou tel homme, de tel ou tel livre, elle vient des choses. Elle était inévitable, c'est ce que mille gens ne veulent pas se persuader. Elle provient surtout du progrès de la société à la fois vers les lumières et vers la corruption; c'est pourquoi on remarque dans la révolution française tant d'excellens principes et de conséquences funestes; les premiers dérivent d'une théorie éclairée, les secondes de la corruption des mœurs. Voilà ce que j'ai cherché à démontrer dans tout le cours de cet *Essai.* »

Voici un passage plus extraordinaire encore pour le temps, le lieu et l'homme : « Il y a, dit l'auteur de l'*Essai,* il y a toujours quelque chose de bon dans une révolution, et ce quelque chose survit à la révolution même. Ceux qui sont placés près d'un événement tragique sont beaucoup plus frappés des maux que des avantages qui en résultent;

mais pour ceux qui s'en trouvent à une grande distance, l'effet est précisément inverse. Voilà pourquoi la révolution de Cromwell n'eut presque point d'influence sur son siècle, et pourquoi aussi elle a été copiée avec tant d'ardeur de nos jours. Il en sera de même de la révolution française, qui, quoi qu'on en dise, n'aura pas un effet très considérable sur les générations contemporaines, et peut-être bouleversera l'Europe future. »

Ainsi, en 1797, au moment où la France républicaine fonde des républiques partout où elle porte ses drapeaux, un écrivain obscur, caché dans un grenier à Londres, prévoit que ce premier mouvement révolutionnaire, qui menace toutes les monarchies de l'Europe, s'arrêtera, que l'ordre nouveau reculera jusqu'à rentrer dans l'ordre ancien, pour revenir ensuite à son point de départ et recommencer sa marche d'un pas plus ferme, plus large et plus sûr. N'est-ce point ainsi que les choses se sont passées? Que restait-il de la révolution en 1807, lorsqu'un soldat, entouré de tout un attirail de ducs, de comtes et de barons, disait à la France ébahie : « Je suis content de mes peuples? »

Qui pourrait méconnaître qu'aujourd'hui, en 1848, après février, nous sommes plus rapprochés de la révolution française qu'en 1807? et combien sont frappantes les prophéties du jeune émigré, quand on les compare aux prophéties que traçait, à la même époque, à Saint-Pétersbourg, un autre émigré! M. de Maistre, dont on cite quelquefois, en l'honneur du jacobinisme, une ou deux maximes fausses, dont le but était de prouver que le jacobinisme sauvait la monarchie, M. de Maistre écrivait, à la même date que l'auteur de l'*Essai :* « Ce qui distingue la révolution française et ce qui en fait un événement unique dans l'histoire, c'est qu'elle est *mauvaise* radicalement; aucun élément de bien n'y soulage l'œil de l'observateur : c'est le plus haut degré de corruption connu, c'est la pure impureté (1). » S'élançant ensuite dans l'avenir, le prophète de Pétersbourg pronostiquait hardiment que l'aboutissement suprême de la révolution serait « l'exaltation des rois et des *familles* CO-SOUVERAINES (la noblesse), qui ne peuvent souffrir qu'une éclipse. » L'avenir paraît, du moins jusqu'ici, faire assez peu de cas des prophéties de M. de Maistre, et nous préférons celles de M. de Chateaubriand.

Un émigré qui saisit ainsi le véritable caractère et pressent les destinées de la révolution ne deviendra jamais pour elle un ennemi irréconciliable, et l'on peut prévoir que, s'il est un jour conduit par les circonstances à la combattre sur plus d'un point, ce ne sera jamais sans lui emprunter une partie de ses armes et s'imprégner à un certain degré de son esprit. C'est, en effet, ce qui est arrivé à M. de Cha-

(1) *Considérations sur la France*, p. 70.

teaubriand : même au temps où il était le plus engagé dans les rangs d'un parti hostile à la démocratie, sa pensée dominante fut toujours de « réconcilier les hommes d'autrefois avec les institutions nouvelles, » non sans mêler, il est vrai, aux institutions nouvelles plusieurs idées d'autrefois. Il a fini, plus tard, par reconnaître qu'en politique il n'y avait rien à faire ni avec les hommes ni avec les idées d'autrefois; il s'est de plus en plus incliné vers l'avenir, et, sa vieillesse se retrempant dans les impressions de son jeune âge, l'auteur des *Mémoires* s'est trouvé souvent identique à l'auteur de l'*Essai sur les révolutions*, ou mieux (et pour parler ce langage qui n'appartient qu'à lui), les rayons de son couchant se sont croisés et confondus avec les rayons de son aurore. Toutefois, en rendant librement les armes à la révolution, l'auteur des *Mémoires* ne les rend qu'à elle et non point à ces postiches sanglans qu'on nous donne trop souvent pour elle, et qui sont à la révolution ce que l'inquisition ou la Saint-Barthélemy furent à l'Évangile.

L'esprit général des *Mémoires* se peut résumer en un magnifique hommage adressé par l'auteur à la grande, à l'honnête, à l'immortelle assemblée qui a vraiment posé les bases de la démocratie française, à l'Assemblée constituante. « C'est la plus illustre congrégation populaire, dit M. de Chateaubriand, qui jamais ait paru chez les nations, tant par la grandeur de ses transactions que par l'immensité de leurs résultats; » et, après avoir établi que presque toutes les améliorations dont nous jouissons dans l'ordre civil, politique, judiciaire, financier, administratif, nous viennent de la Constituante, M. de Chateaubriand s'écrie : « Nous avons traversé sans profit des abîmes de crimes et des tas de gloire! » C'est la même pensée qu'exprimait autrefois M. de Lamartine quand il parlait de ces idées généreuses écloses en 89, « que nous appelons, nous, disait-il, la révolution française, la révolution hormis ses crimes, ses tyrannies et ses conquêtes. » Sur ce point, M. de Chateaubriand n'a jamais varié; il glorifiait les victoires de nos armées sous la Convention, mais il en faisait honneur à qui de droit, et il refusa toujours d'admettre une solidarité quelconque entre des soldats et des bourreaux. En cela, il se trouvait d'accord avec Saint-Just lui-même, quand ce tribun lunatique, ramené par le dépit au sentiment du vrai, disait à la Convention : « Je désire qu'on rende justice à tout le monde, et qu'on honore les victoires, mais non point de manière à honorer davantage le gouvernement que les armées, car il n'y a que ceux qui sont dans les batailles qui les gagnent (1). »

M. de Chateaubriand se trouvait aussi d'accord avec Carnot, car c'est Carnot qui, célébrant, il y a cinquante ans, la chute d'un régime exé-

(1) Discours de Saint-Just, séance du 9 thermidor.

cré, disait : « Ce moment de fête n'est point celui d'affliger vos cœurs par le tableau de la longue série des malheurs qui désolèrent l'humanité pendant cette période calamiteuse; le caractère de la tyrannie qui remplit cette période fut d'avoir constamment, au nom du peuple, fait égorger le peuple; au nom de la liberté, érigé en vertus civiques l'anarchie, la débauche, la délation, la férocité; au nom de l'égalité des droits, remplacé l'esprit de propriété par l'esprit de rapine, et sapé par cette subversion les bases de l'industrie, du commerce et de toute prospérité nationale; au nom de la raison, proscrit les lumières et les arts..., étouffé tout ce qu'il y a dans la nature d'affections douces, fait taire la pitié, la pudeur, l'amour paternel et filial, brisé enfin, par une philosophie fausse et incompatissante, tous les liens qui unissent les hommes, soit entre eux par l'amitié, soit au passé par les souvenirs, soit à l'avenir par l'espérance... La république alors n'était presque plus que dans nos armées; c'est dans les camps que s'était réfugiée l'humanité; les défenseurs de la patrie, en couvrant la France de leurs lauriers, dérobèrent, pour ainsi dire, aux regards les crimes qui l'avaient inondée (1). »

Enfin M. de Chateaubriand se trouvait d'accord avec un homme que la démocratie ne reniera pas, car il fut l'un de ses plus valeureux champions, avec Armand Carrel. Carrel, après juillet 1830, parlant aux petits plagiaires ineptes qui, à force d'admirer la terreur, n'auraient pas été fâchés de la recommencer, leur disait : « Vos pères s'abandonnèrent sans retenue à tous leurs besoins de vengeance; mais que leur en revint-il? Demandez-le aux vieillards qui vivent encore parmi vous et qui ont vu ces temps de violence et de suspension des lois; ils vous diront qu'après avoir élevé et renversé vingt idoles, après avoir connu toutes les extrémités de la faim, de la misère et de la dégradation morale, après avoir, pendant trois ans, hué chaque jour au pied de l'échafaud ceux que la veille ils applaudissaient dans les clubs et aux assemblées, ils allèrent s'éteindre sous la main étouffante du soldat qui les avait mitraillés en vendémiaire. Les mêmes calamités, le même esclavage final, seraient le résultat de toute violence pareille à celles qui rendirent si épouvantablement fameuses les premières années de notre révolution (2). »

Voilà le vrai. Maintenant, entre les grands noms que nous venons de citer, placez tous les grands noms, tous les grands cœurs que le monde révère et admire depuis soixante ans; placez-y même, pour ceux qui croient à leur génie, les premiers hommes auxquels on a donné le nom de socialistes, Saint-Simon et Fourier : vous trouverez chez tous le

(1) Discours de Carnot, au 9 thermidor 1797.
(2) *National* du 17 décembre 1830.

même dégoût, le même dédain pour cette politique d'expédiens sauvages, qui, démoralisée par les circonstances, ne savait que couper l'arbre par le pied et ériger en système l'extermination.

Comment se fait-il que depuis vingt ans cette période de la révolution, que la voix du peuple a baptisée à jamais d'un nom sinistre, ait trouvé des historiens de plus en plus indulgens, et que de l'excuse, qui, à la rigueur, se comprend, on en soit venu à la glorification, qui ne se conçoit pas? Il serait trop long d'entrer ici dans le détail de toutes les causes diverses qui ont concouru à ce résultat : on commence à le juger par ses fruits, et l'erreur ne tiendra pas long-temps devant la raison publique éclairée par l'expérience. Disons seulement que les deux gouvernemens qui ont précédé la république de février n'ont pas peu contribué à jeter les esprits dans cette conception fausse de la révolution. Le premier, celui de la restauration, presque toujours ouvertement contre-révolutionnaire, arguant sans cesse du mal pour nier le bien, conduisait naturellement l'opinion démocratique à justifier le mal par le bien, et à refuser toute distinction entre les idées, les personnes et les actes de la révolution en présence d'un gouvernement qui n'en faisait aucune. Le gouvernement de juillet, plus engagé dans la démocratie, mais ne subissant qu'à regret le principe qui lui avait donné la vie, n'osait l'attaquer de front, mais cherchait constamment à le détruire par l'extinction de tout esprit politique, l'énervation du sens moral, le culte exclusif du moi et des intérêts matériels. Il provoquait ainsi une réaction d'autant plus dangereuse, qu'en s'appuyant sur la force invincible et saine du principe démocratique, elle était entraînée, pour agir sur l'opinion, par l'histoire du passé, à dénaturer ce principe et à costumer le passé à la mode du présent, c'est-à-dire à sacrifier la vérité et la justice à ce goût désordonné de mélodrame, d'émotions factices, de pathos et de fausse grandeur, qui est la plaie des sociétés amollies par le repos et blasées par l'ennui. De là ces histoires fantastiques de la révolution où, pour captiver les masses, le talent même s'abandonne aux erreurs les plus graves, aux excentricités les plus affligeantes.

Il est certain que les générations vigoureuses qui, depuis 1792 jusqu'en 1815, passèrent leur vie à braver la mort sur tant de champs de bataille, auraient peu compris les apothéoses que notre temps a vu produire. S'il est un genre de grandeur que l'esprit militaire ne saisit pas toujours, en revanche il est un genre de barbarie, de méchanceté, de perfidie ou de lâcheté, qui, même déguisées en stoïcisme et en patriotisme, ne sauraient faire illusion à un soldat. Nos armées, et c'est leur gloire, n'eurent jamais le sentiment de l'héroïsme, du génie, pas même de l'utilité des hommes et des expédiens de la terreur. « Si la république française existe, disait en 1797 le vainqueur de Fleurus, l'honnête, le digne républicain Jourdan, c'est parce que ses vrais

défenseurs, étrangers à toutes les factions qui l'ont déchirée de tant de manières, ont forcé par leur valeur les puissances étrangères à abandonner un système d'opposition et de partage qui les avait armées contre le peuple français, qui voulait être libre. » La phrase de Jourdan n'est pas très élégante, mais elle est claire et exprime très bien l'opinion de nos armées quant aux prétendus sauveurs de la France. Le 18 brumaire est une preuve dernière et décisive des sentimens qu'inspiraient aux hommes d'épée les hommes du couperet. Quand Lucien, quittant son fauteuil de président, vint à cheval haranguer les troupes pour les mener à l'assaut du corps législatif, que leur dit-il? L'entendit-on, parlant la langue des historiens d'aujourd'hui, s'écrier : « Soldats, venez venger les grands penseurs de la montagne, les sauveurs de la patrie, les martyrs de la justice et de la liberté? » Non, ce langage n'aurait pas été compris; calomniant la plupart de ses collègues, républicains honnêtes, qui, pour avoir secoué le joug de Robespierre, ne voulaient point subir le joug de Bonaparte, Lucien les accusa devant l'armée d'être les amis, les complices, les continuateurs de Robespierre, et, pour animer les soldats, il leur dit en propres termes : « Au nom de ce peuple qui, depuis tant d'années, est le jouet de ces *misérables enfans de la terreur*, je vous ordonne de marcher! » Et les soldats marchèrent, persuadés qu'ils croisaient la baïonnette contre des égorgeurs de femmes, d'enfans et de vieillards, et la représentation nationale fut violée, et la liberté succomba, comme elle succombera toujours sous l'influence de ces noms funestes que des esprits malavisés s'obstinent à nous donner pour des symboles de liberté.

La publication des *Mémoires* de M. de Chateaubriand sera, sous ce rapport, un excellent contre-poison. L'illustre écrivain aimait, comme un autre, la popularité. Quel génie ne l'aime pas? Mais il est des sacrifices qu'il ne lui fit jamais, et, s'il ne fut pas toujours semblable à lui-même dans les détails, il a eu le droit de dire : « Les grandes lignes de mon existence n'ont point fléchi, » car il sut toujours maintenir au dedans de lui des points fixes, s'imposer des devoirs, les suivre jusqu'au bout, sacrifier à ces devoirs non-seulement des intérêts, ce qui n'est rien pour les ames de cette trempe, mais des suffrages, ce qui est beaucoup. Sa vaste intelligence était ouverte à toutes les idées nouvelles; on trouvera dans les *Mémoires* les pensées les plus hardies sur l'organisation future des sociétés, pensées que, par parenthèse, laissait déjà entrevoir, il y a cinquante ans, le jeune auteur de l'*Essai sur les révolutions;* mais toute doctrine appuyée sur la négation du droit, sur l'adoration de la force, sur ce qu'il appelait énergiquement le culte du crime, y est sévèrement châtié : ces doctrines furent toujours odieuses à M. de Chateaubriand. « Tout crime, dit-il, porte en soi une incapacité radicale et un germe de malheur; pratiquons donc le bien pour être

heureux, et soyons justes pour être habiles. » — « Jamais, s'écrie-t-il ailleurs dans une vive sortie contre les théories de 93, jamais le meurtre ne sera, à mes yeux, un objet d'admiration et un argument de liberté; je ne connais rien de plus servile, de plus méprisable, de plus lâche, de plus borné, qu'un terroriste. N'ai-je pas rencontré, en rentrant en France, toute cette race de Brutus au service de César et de sa police; les niveleurs, régénérateurs, égorgeurs, étaient transformés en valets, espions, sycophantes, et puis en ducs, comtes et barons. Quel moyen-âge! »

Ceux qui ont eu l'honneur d'approcher l'illustre vieillard le reconnaîtront dans les lignes que nous venons de citer. Aux derniers temps de sa vie, alors qu'il devenait de plus en plus indifférent aux choses d'ici-bas, les faux systèmes et spécialement la fausse démocratie, la démocratie de l'oppression et de la violence, conservaient encore le privilége de l'émouvoir, de l'animer, de l'indigner; il s'emportait, et, sortant de son laconisme habituel, il se répandait en paroles ardentes. Quand nous lui proposâmes de publier une étude sur ses *Mémoires*, il nous le permit, mais à une condition : c'est que nous chercherions surtout dans ce riche arsenal des armes contre les mauvaises doctrines. Nous achevions de remplir ce devoir, lorsque la mort de l'illustre écrivain a donné à notre travail une opportunité doublement triste, car M. de Chateaubriand a cessé de vivre au moment où les erreurs et les sophismes qu'il combattit toute sa vie venaient de faire couler le sang dans nos rues. La bataille de juin, cette convulsion terrible qui menaçait d'emporter non-seulement la république, mais la société tout entière, fut le tourment de ses derniers jours. Assis devant ses fenêtres ouvertes, affaibli par les approches de la mort, on le voyait pâle, silencieux et sombre, la tête courbée sur sa poitrine, prêter l'oreille au bruit lointain de la guerre civile : chaque coup de canon lui arrachait des tressaillemens et des larmes; mais cette ame si française a pu du moins, en déplorant les nécessités du combat, assister encore à la victoire, et nous quitter sans désespérer de la France.

LOUIS DE LOMÉNIE.

PUYLAURENS.

CINQUIÈME PARTIE.[1]

XXII.

La scène du château de Saint-Germain avait produit une impression vive sur l'esprit du cardinal. Ce grand politique, habitué à régenter les peuples et les rois, se sentait effrayé en découvrant à quel point on le haïssait. Tant de violence dans un prince sans courage avait de quoi l'étonner. N'ayant point le mot de l'énigme, le ministre ignorait que cette apparence de fureur n'était qu'une nouvelle preuve de la faiblesse de Monsieur.

Tandis que, pour la première fois peut-être, M. le cardinal réfléchissait sur sa tyrannie, la consternation régnait au Luxembourg. Monsieur gémissait comme un enfant. Puylaurens, résigné à son sort, attendait avec calme les archers qui devaient le mener en prison. Les autres cabaleurs s'apprêtaient à décamper, et le capitaine La Pistole, considérant la France comme un pays perdu, pliait bagage pour aller exercer en Italie son industrie et ses talens.

Mlle Marguerite, n'espérant plus adoucir son oncle, avait écrit secrètement à la supérieure des filles du Calvaire pour lui demander une place au couvent. Un carrosse de louage dans lequel étaient deux religieuses vint la chercher à Ruel. La nièce du cardinal trompa la vigilance de ses prudes-femmes; elle sortit de son appartement et disparut,

(1) Voyez les livraisons des 15 mai, 1er et 15 juin, et 1er juillet.

en laissant à son oncle un billet laconique pour l'informer de ses résolutions, lorsqu'il n'était plus temps de s'y opposer.

Cependant l'ordre du roi qui devait reléguer Monsieur à Blois et condamner son favori à la prison n'arrivait point. On attendit durant trois jours, avec des angoisses croissantes, les effets de cette vengeance si lente à éclater. Enfin le quatrième jour, au matin, le carrosse du ministre entra dans la cour du Luxembourg, entouré d'écuyers et d'une escorte militaire. M. le cardinal monta les degrés suivi de tout son monde, et commanda aux huissiers de l'annoncer. Il trouva Gaston d'Orléans dans une galerie, faisant ses préparatifs de voyage.

— Monsieur, dit-il, et toi, Puylaurens, daignez m'entendre avant de fermer ces malles et ces boîtes. Je viens vous avouer que je suis le plus obstiné des hommes, et, de plus, un incorrigible tyran. J'ai décidé que vous m'aimeriez, de gré ou de force, et je saurai vous y contraindre. Vous ne partirez point. Le roi ne veut plus se séparer de son frère, et moi je veux faire l'acquisition d'un neveu. Puylaurens, je te donne ma nièce; le brevet de duc et pair accompagnera la demoiselle. Les amis de son altesse auront ce qu'ils désirent. Demandez ce que vous souhaitez; je souscris à tout. Il faut qu'on me pardonne. Embrassons-nous, Monsieur, et cette fois ne dites pas, comme à Saint-Germain, que je vous donne un baiser de Judas.

Gaston d'Orléans se jeta dans les bras du cardinal.

— Et moi, dit-il, je vous donne le baiser d'un véritable ami. Ne me rappelez point ce moment terrible que j'abjure et dont je rougis, car c'était moi le Judas, et non pas vous. Il me faudrait l'ame de Porus pour reconnaître dignement les bontés d'Alexandre.

— Puylaurens, reprit le ministre, tâche de vaincre ta rancune et de me reconnaître pour ton oncle.

— Ah! monsieur le cardinal, répondit Antoine de L'Age, votre générosité m'écrase.

— Tu n'es pas au bout : je t'accablerai de faveurs; mais d'abord, nous avons une petite expédition à faire ensemble. Suis-moi, et, tandis que ma cour rendra ses devoirs à Monsieur, nous procéderons à un enlèvement.

M. le cardinal entraîna Puylaurens jusqu'à son carrosse et se fit conduire au couvent des Filles du Calvaire. L'épouvante se mit parmi les religieuses, quand le ministre entra au parloir. Des voix confuses, des bruits de portes et de pas précipités témoignaient de l'alarme répandue dans le lieu saint. La supérieure parut avec un visage troublé.

— Monseigneur, dit-elle, je vous supplie humblement de songer qu'avant d'être ministre du roi, vous êtes prince de l'église, et qu'à ce titre vous devez respect et protection aux règles de notre couvent.

— A Dieu ne plaise que je l'oublie! répondit le cardinal. Mon auto-

rité s'arrête devant vos grilles; mais je voudrais savoir à quelles conditions votre couvent peut consentir à me rendre la brebis qui m'a été ravie.

— Nous ne commettons pas de rapts, dit la supérieure. La novice Marguerite est venue ici volontairement; sa volonté seule peut la faire sortir.

— Je n'en demande pas davantage. Priez cette novice Marguerite de venir me parler, et, si elle persiste à demeurer au couvent, je ne l'en détournerai point.

L'abbesse alla chercher la jeune fille.

— Pourvu, dit son éminence à Puylaurens, que ces nonnes ne m'aient point séduit ma nièce et que la petite ne se soit pas déjà fantasiée pour la vie recluse! Il faut employer les grands moyens de comédie. Cache-toi dans le fond de ce parloir et relève ton manteau sur tes yeux.

Les habits de voyage de Puylaurens ressemblaient assez à ceux de la suite du ministre. Antoine de L'Age ôta ses aiguillettes et son baudrier. Il se retira contre la porte de sortie, en ne montrant que son profil. Mlle de Pont-Château arriva bientôt, pâle et chancelante, soutenue par l'abbesse.

— Mon oncle, dit-elle avec un accent exalté, si je me suis soustraite à l'autorité du chef de ma famille, c'est pour rompre tous les liens qui m'attachent au monde. Dieu est désormais mon seul chef suprême, et l'obéissance que j'ai vouée aux lois de cette maison me dispense de toute autre obéissance.

— Je vois, répondit le cardinal avec sévérité, que mesdames les religieuses n'ont pas perdu leur temps. Je me souviendrai de ce bon office. Daignerez-vous me communiquer les motifs de votre détermination?

— Je n'en fais pas mystère. J'aimais d'un amour honnête et légitime une personne que vous avez feint de me vouloir donner pour époux. Des raisons d'état vous ont engagé à rompre ce projet de mariage, et vous m'avez sacrifiée. Il serait étrange qu'on me contestât le droit d'en être au désespoir, comme si les sentimens d'une femme devaient s'accommoder aux caprices d'une politique dont elle ignore le premier mot. Je sais bien que vous m'auriez donné un autre époux; mais, je vous le répète, mon cœur méprise les arrangemens d'état.

— Marguerite, reprit le cardinal, vous me parlez durement. Ne vous a-t-on pas dicté ces réponses cruelles?

Mlle de Pont-Château regarda l'abbesse en hésitant.

— On ne ment pas ici, s'écria le cardinal d'une voix terrible; on ne consulte personne du regard, lorsqu'il faut avouer la vérité. Je devine qu'on vous a circonvenue.

— J'ai dit ce que je pensais, répliqua la jeune fille.

— Mon enfant, reprit le ministre avec douceur, vous ne voudrez pas faire le malheur de ma vie, en me privant d'une nièce chérie, la consolation et l'espoir de ma vieillesse.

— Mon oncle, dit la jeune fille en pleurant, ménagez-moi, n'ajoutez pas à mes peines; je suis assez malheureuse. Les grands politiques n'ont point de chagrin : vous m'oublierez.

— Jamais, dit le cardinal. L'ennui m'accable, depuis que je t'ai perdue. Tu t'es bien hâtée de m'abandonner; ne m'enlève point le bonheur de t'accorder le pardon d'un ami et d'un père.

— Il est trop tard, monsieur, reprit la novice; mon cœur a été brisé.

— Un cœur de vingt ans peut se guérir, ma mie, et je ferai tant que tes blessures se fermeront. Nous avons ici près le spécifique nécessaire. Approche, Puylaurens. L'oncle a échoué; voyons si l'amant aura plus de crédit.

Puylaurens s'avança tout à coup jusqu'à la grille du parloir. Marguerite poussa un cri douloureux et tomba dans les bras de l'abbesse.

— Que faites-vous? dit la religieuse. Tout ceci est de la dernière inconvenance.

— Laissez, dit le cardinal; ce n'est pas la première fois que l'amour pénètre dans les couvens. Donnez de l'air à ma nièce; écartez sa gorgerette et jetez-lui un peu d'eau sur le visage. Les évanouissemens de plaisir ne sont ni longs ni dangereux.

— Au nom du ciel! s'écria Puylaurens, secourez-la.

— Madame, dit le cardinal, ouvrez cette grille, afin que mon neveu puisse secourir sa femme. Il ne faut point de ces ferrailles entre deux époux.

L'abbesse tira une clé de sa poche et ouvrit la grille. Marguerite avait déjà repris ses sens; une rougeur charmante colorait ses joues.

— Est-ce pour tout de bon? dit-elle à son oncle.

— Pour tout de bon et pour toute la vie, répondit le ministre.

Marguerite tourna ensuite ses yeux inondés de larmes vers Puylaurens.

— Que dois-je croire? lui dit-elle.

— Croyez que je mourrais si on nous séparait encore.

— Méchans enfans, je vous apprendrai à douter de mes paroles, dit le cardinal : donnez-vous la main sur-le-champ.

Mlle de Pont-Château présenta sa main; au moment où M. de L'Age y posait les lèvres, le cardinal prit sa nièce par la taille et la jeta dans les bras de Puylaurens.

— Voilà qui est fini, dit le ministre en riant. Ce lieu-ci manque de gaieté; portons ailleurs notre joie. Madame la supérieure, je vous salue. Puylaurens, prends le bras de ta femme et allons-nous-en.

Au retour au Luxembourg, on trouva M. le chancelier, assisté de trois présidens au parlement, le notaire de son éminence et celui de Monsieur. Le contrat était dressé d'avance. Le chancelier en fit lecture à haute voix. Le premier article donnait à Puylaurens la duché-pairie d'Aiguillon avec trente mille écus de rente. Le second article ajoutait quatre fermes avec des dépendances considérables au petit marquisat de Puylaurens, et en portait le revenu à quarante mille livres. Un brevet de duc annexé au contrat était revêtu des sceaux du roi; il n'y manquait plus que la vérification au parlement. Le troisième article traitait de la dot. M. le cardinal donnait à sa nièce sa terre de Bois-le-Vicomte, plus un demi-million en numéraire, des diamans de la valeur de trois cent mille livres, un hôtel au Marais, une pension de dix mille écus sur la cassette du ministre, et quantité d'autres présens à titre d'épingles, de bagues, de voile des épousées et de ceinture de noces. A chaque nouvelle preuve de cette incroyable libéralité, M. le cardinal se tournait vers Puylaurens en disant d'un ton comique :

— Je ne sais si M. de L'Age a quelque objection à élever.

— Pour ce qui concerne Mlle de Pont-Château, répondit Puylaurens, M. de L'Age n'a rien à objecter; mais, pour ce qui le regarde, il trouve que c'est trop de richesses et trop de faveurs.

— Passons outre, dit le cardinal; cette difficulté s'aplanira.

On fit ensuite lecture des contrats de mariage des ducs de Lavalette et de Guiche, après quoi on procéda aux signatures. La cérémonie fut longue, car il y avait au Luxembourg plus de cent témoins. Le dernier nom inscrit sur les contrats de mariage était celui du conseiller d'état don Lopez.

— Monsieur le duc, dit l'Abencerrage avec un rire infernal, je suis votre très humble créancier; le moment est proche où je vous demanderai mes cent écus.

— Moi, disait M. le cardinal d'un ton singulier, où la colère se mêlait à l'attendrissement, j'ai retrouvé ma nièce chérie, je me moque du reste. Quand même, par impossible, je me brouillerais encore avec Monsieur, quand je retirerais mon amitié à Puylaurens, on ne m'enlèvera plus ma nièce.

— Mon oncle, dit Mlle de Pont-Château, ne faites point de ces vilaines suppositions; cela nous porterait malheur.

— Il suffit, répondit le ministre en se frottant les mains. Qui vivra verra.

XXIII.

Le plaisir et l'espérance dissipèrent bien vite l'impression fâcheuse produite par le rire satanique de Lopez et les paroles menaçantes de

M. le cardinal. Aussitôt après la signature des trois contrats, on partit pour Ruel, où les violons attendaient. Quarante carrosses remplis de jeunes gens répandaient sur leur passage l'étonnement et la joie. Le peuple poussait des acclamations et souhaitait toute sorte de félicités aux époux. Les trois cours du roi, de la reine et de Monsieur, se confondant avec celle du ministre, formèrent un essaim joyeux à faire retentir toute la capitale.

Le 28 novembre au matin, la reine, assistée de Mmes de Combalet, de Chevreuse et Guéméné, présida aux toilettes des trois mariées. Elle leur distribua les voiles, les rubans, avec une quantité de bracelets et de bijoux. Les trois épouseurs partirent du Luxembourg, et se rendirent au Louvre, d'où la cour se mit en route pour aller à l'Arsenal. La symphonie jouait en avant du cortége. Aussitôt que le carrosse de la reine parut à la porte de l'Arsenal, le canon et la mousqueterie menèrent un bruit effroyable. Les bâtimens étaient pavoisés d'oriflammes. Au faîte du perron, recouvert d'un tapis, on voyait le cardinal entouré de sa maison en habits de parade. Son éminence descendit les degrés pour complimenter la reine. On traversa une galerie, que Vouet avait embellie de peinture. La musique ne cessa de jouer qu'à l'entrée de la chapelle. Lorsque les trois fiancées vinrent s'agenouiller devant l'autel, sur les coussins qu'on leur avait préparés, leur beauté, leurs graces et leur jeunesse firent naître un murmure de plaisir dans l'assemblée. M. le cardinal de Bérulle, qui officiait, commença aussitôt la messe basse.

Puylaurens, au comble du bonheur, contemplait sa maîtresse, qui lui souriait à travers le voile en lui donnant sa main tremblante pour recevoir l'anneau nuptial. Il entendit une voix douce prononçant le mot sacramentel qui l'unissait pour la vie à celle qu'il aimait. Le reste ne fut qu'un chaos de sensations indéfinissables que l'ivresse ne lui permettait pas de fixer dans son souvenir. Après la cérémonie, un inconnu debout contre la porte de la chapelle dit à l'oreille de Puylaurens :

— Jeune homme, garde bien ton bonheur, et ne fais plus de cabales.

— Je les abjure pour toujours, répondit M. de L'Age.

On ouvrit alors les portes de la salle à manger, et trois cents personnes se mirent à table au milieu d'un cliquetis étourdissant de vaisselle. Au dessert, on lut à haute voix une fort belle pièce de vers en l'honneur des trois couples d'amans. Ce morceau était composé par Colletet, l'un des meilleurs faiseurs de ce siècle. Après le dîner, on conduisit les convives dans la salle de spectacle, où les acteurs du Marais jouèrent une comédie de circonstance de la façon des trois auteurs en vogue, Desmarets, Rotrou et M. de L'Estoile. La pièce était assez fade; mais elle obtint beaucoup d'applaudissemens. A la nuit, mes-

sieurs de l'artillerie brûlèrent des pièces d'artifice sous les fenêtres du grand salon. Il y avait des feux de diverses couleurs, et qui s'élevèrent jusqu'à vingt pieds au-dessus du sol en formant des gerbes et des bouquets les plus beaux du monde. La cour passa ensuite dans la galerie des armes. On avait tapissé les murailles avec des branches d'arbres verts; des caisses d'orangers formaient des allées comme dans un parc, et on avait dressé des boutiques de marchands forains, éclairées par des milliers de chandelles, en sorte que cette galerie représentait au vrai une foire de village. Toutes les plus jolies femmes de la cour étaient à ces boutiques, distribuant aux passans des porcelaines, des fleurs, des miroirs et quantité d'autres bagatelles, assaisonnées de propos divertissans et d'allégories. Après la fête de village, la cour se rendit au salon préparé pour le bal. Les trois couples des mariés ouvrirent les danses par un menuet fort galant dont on avait appris et étudié les pas sous la direction du maître des ballets du roi. On fit asseoir les époux sur des fauteuils d'honneur, et notre héros connut cette situation agréable des amans d'opéra devant qui l'on danse à la dernière scène. La conclusion de la pièce approchait. La reine se retira vers dix heures. Mmes de Combalet, de Chevreuse et de Guéméné emmenèrent à minuit les trois épousées. MM. de Guiche et de Lavalette s'éclipsèrent, et Puylaurens s'apprêtait à les suivre, lorsque Cavoie lui prit le bras et le conduisit dans un petit salon, où l'on trouva une table de neuf couverts avec un souper servi. Le Coudray-Montpensier entra presque aussitôt par une autre porte. Charnisay, les deux Sénantes, Du Plessis et Goulas parurent successivement. Il n'y manquait plus que Monsieur et le capitaine La Pistole pour que la conspiration fût au complet.

— Mes amis, dit Le Coudray, ceci n'a pas bon air; M. le cardinal nous préparerait-il un plat de son métier?

— Dieu nous en préserve! s'écria Du Plessis. Il a la main lourde quand il se venge.

— Moi, dit Goulas, je voudrais être sur la route d'Italie avec La Pistole.

Le cardinal arriva tenant le bras de Monsieur. Le prince ouvrit des yeux étonnés en se voyant en face des six conspirateurs qui avaient failli le perdre. Il regarda la porte d'un air d'anxiété qui éveilla un sourire sur les lèvres du ministre.

— Messieurs, dit le cardinal, tandis que la verte jeunesse danse encore, nous allons nous restaurer. Les bonnes réconciliations doivent se faire à table, selon la mode de nos aïeux. Asseyez-vous, son altesse à ma droite, Puylaurens à ma gauche, et les autres où il leur plaira. Je me sens en belle humeur. Que vous a semblé de ma petite fête? N'était-ce pas bien ordonné pour un homme qui ne s'entend pas en ballets?

— C'était du dernier galant, dit Goulas. Il n'y a que votre éminence pour bien mener trois noces de front.

— Votre altesse n'aime pas le gibier? demanda le cardinal à Gaston d'Orléans.

— Si fait, répondit Monsieur en tournant sa fourchette entre ses doigts.

— Je comprends, s'écria le cardinal en riant. Qu'on me donne du morceau servi à son altesse. Si mon maître d'hôtel a mis quelque poison dans la sauce, nous serons malades tous ensemble. Le Coudray, tu ne crains donc point la mort aux rats, que tu as déjà vidé ton assiette?

— En vérité, non, répondit Le Coudray; quel bénéfice aurait votre éminence à empoisonner un pauvre joueur ruiné comme moi? Je parie mille écus qu'il n'y a pas un brin d'arsenic dans ce pâté de lièvre.

— Je tiens la gageure, dit le ministre, et, si tu n'es pas mort avant le second service, tu auras tes mille écus. Qu'on nous verse de mon meilleur vin de Bourgogne; je veux boire un coup de plus qu'à l'ordinaire. Votre altesse royale ne soupçonnera pas ma bouteille comme mon plat de gibier, car je lui veux faire raison à l'instant. Messieurs, je bois à l'oubli des injures, à l'extinction des rancunes.

Un *vivat* trois fois répété accueillit cette proposition, et les verres furent vidés d'un trait.

— Nous avons encore un souhait à faire, dit le cardinal; je bois au bonheur des quatre époux.

— Par ma foi! s'écria Monsieur, votre éminence a de son Bourgogne dans la tête; elle compte quatre personnes au lieu de trois.

— Patience, reprit le cardinal, ce petit mystère s'éclaircira. Maintenant qu'on nous donne le second service.

Les officiers enlevèrent les plats et apportèrent avec un ordre méthodique des assiettes recouvertes de serviettes pliées, qu'ils déposèrent devant chacun des convives.

— Messieurs, dit le cardinal, ne touchez point à ce qui est devant vous avant que je vous le commande. Toi, Puylaurens, qui as été l'ame des conspirations, regarde le premier.

Puylaurens découvrit son assiette, et il y trouva le collier des ordres du roi.

— A vous, Goulas, dit le ministre.

Goulas trouva dans le pli de sa serviette un brevet de conseiller d'état.

— Le Coudray, tu as gagné ton pari. L'enjeu est devant toi.

C'était un mandat de cinquante mille livres sur l'Épargne.

— Charnisay, tu aimes les voyages; j'ai pensé à te servir selon tes goûts.

Dans l'assiette de Charnisay, on avait mis une commission du roi pour le royaume de Naples avec un traitement de deux mille écus.

— A votre tour, messieurs de Sénantes.

Les deux frères avaient deux brevets de colonels.

— Du Plessis, tu es à Puylaurens, et il ne serait pas juste que ton protecteur devînt le plus grand seigneur de la cour sans qu'il en retombât quelque fruit sur toi. Le serviteur d'un duc et pair doit porter un titre.

Du Plessis trouva des lettres patentes qui lui donnaient le titre de comte.

— Votre altesse, ajouta le cardinal, est trop au-dessus de moi pour que des faveurs puissent l'atteindre; envers elle, je n'ai que la ressource des bons procédés.

Monsieur découvrit son assiette et déploya un billet du roi dans lequel étaient écrits ces mots : « Mon frère, ne parlons plus de rompre votre mariage avec la princesse de Lorraine. C'est une affaire abandonnée. M. le cardinal et moi, nous y renonçons pour l'amour de vous.»

— Voilà, reprit le ministre, pourquoi j'ai bu au bonheur des quatre époux. Dites à présent, messieurs, s'il ne vaut pas mieux être de mes amis que de cabaler contre moi.

— Si on cabale encore, dit Monsieur, je désavoue et je condamne d'avance les coupables.

Un éclair sortit des yeux gris du cardinal, et dans ses traits on vit passer un sourire bizarre où la joie et la colère se disputaient la place.

— Vous l'avez prononcé vous-même, messieurs, dit-il d'une voix altérée : malheur à ceux qui cabaleront encore! Puylaurens, je ne te retiens plus. Va où le plaisir t'appelle.

— Va, dit Monsieur, homme trois fois heureux, par l'amour, la fortune et les honneurs. Tu as gagné la partie; la comédie est jouée, le mariage conclu, et la toile tombe, laissant au spectateur à imaginer le bonheur des amans. Je te donne huit jours de congé pour le premier quartier de ta lune de miel, après quoi tu reviendras au Luxembourg prendre ta place auprès de ma personne.

A l'occasion du mariage, Monsieur avait donné à son favori un fort beau carrosse qui attendait à la porte de l'Arsenal. Les six chevaux étaient magnifiquement caparaçonnés, et l'escorte de quatre laquais était déjà en selle, portant les torches allumées. Les violons résonnaient encore, et on entendait les derniers bruits de la fête sous les voûtes de l'Arsenal. Puylaurens partit pour se rendre à son hôtel du Marais. Il aperçut à côté de la portière le capitaine La Pistole, courant au galop sur son cheval barbe et tenant un flambeau à la main.

— Monsieur, dit le capitaine, vous m'excuserez si je me glisse parmi vos gens. Il ne serait pas juste de me renvoyer le jour de vos noces. Votre domestique est si nombreux à présent, qu'il y aura bien une place pour un ancien serviteur.

— Mais je n'aurai point de jarrets à faire couper, dit Puylaurens.

— On n'en sait rien; d'ailleurs je suis bon à tout, valet de chambre discret, écuyer savant, garde-chasse habile; je porte les billets doux d'un mari comme ceux d'un garçon. Monsieur le duc n'aurait qu'à être jaloux, que de services ne lui pourrais-je pas rendre encore! Je fais le guet à merveille; j'évente les complots, et pour les coups de bâton je n'ai pas mon pareil à cent lieues à la ronde.

— Il n'y a pas d'apparence que j'aie besoin de ces bons offices. Je ne suis point jaloux, et ma femme m'aime.

Le carrosse entra dans la cour de l'hôtel. Puylaurens franchit les degrés et traversa les appartemens en bondissant. Les dernières paroles de Monsieur lui revenant à la mémoire, il s'arrêta sur le seuil de la chambre nuptiale et se sentit suffoquer par excès de joie. — Mon Dieu! s'écria-t-il, je suis, en effet, un homme trois fois heureux, et je gagne la partie la plus belle du monde. Si ce comble d'honneurs et de fortune doit bientôt s'écrouler, faites au moins que l'amour survive, et que le cœur de ma maîtresse ne change pas.

XXIV.

Le lendemain des noces, Gaston d'Orléans vint à l'hôtel du Marais rendre une visite à Mme de Puylaurens. Il examina la maison depuis les écuries jusqu'aux cuisines, et témoigna en termes obligeans l'envie que lui faisait le bonheur de son favori. Tandis que le prince admirait la distribution des appartemens, on entendit dans l'escalier des voix et des éclats de rire. C'étaient Le Coudray, Goulas et les autres acteurs de la conspiration de Saint-Germain.

— La plaisante aventure! disaient-ils; le bon cadeau que nous a donné le cardinal cette nuit!

— Voyez, dit Le Coudray en montrant à Monsieur son mandat sur l'Épargne : vous croyez que cela vaut cinquante mille livres? Point : il manque sur ce papier le visa de Bullion, et Bullion est à Bordeaux.

— Moi, dit Charnisay, j'ai bien ma commission; mais il faut l'apostille du roi, et sa majesté ne signera pas de toute la semaine.

La nomination de Goulas n'était pas régulière. Les brevets des deux Sénantes ne portaient pas le cachet de cire; Du Plessis ayant remis ses lettres au garde-des-sceaux, on lui avait répondu : « Il y a opposition. »

— Le cardinal, dit Le Coudray, s'est moqué de nous. Prends garde, Puylaurens, cette maison est assurément en carton.

— Ouais! s'écria Monsieur; est-ce que mon billet du roi serait l'ouvrage de Rossignol?

Ce Rossignol était un petit secrétaire du ministre, fort habile à contrefaire les écritures et à deviner toute sorte de chiffres.

— Grand Dieu! s'écria Charnisay, Mme la duchesse serait-elle une

poupée d'Allemagne, et l'éminence aurait-elle acheté ses nièces à quelque marchand de jouets de Nuremberg?

— Je puis vous rassurer à ce sujet, dit Puylaurens; la femme qu'on m'a donnée est de chair et d'os, et de plus c'est bien la personne que j'aimais. L'argent de la dot m'a été remis. La terre de Bois-le-Vicomte m'appartient sans contestation, et le président Séguier a fixé au 7 décembre prochain ma réception au parlement en qualité de duc et pair.

— On reconnaît là, dit Monsieur, cette grande partialité dont l'éminentissime a toujours fait profession pour Puylaurens. Nous autres, pauvres diables, nous sommes payés en monnaie de Gascogne.

Un officier de la petite écurie, expédié à la hâte par Saint-Simon, arriva sur ces entrefaites, et vint annoncer que le roi murmurait tout bas contre son frère, comme s'il avait à se plaindre de quelque nouvelle cabale. Les amis de Monsieur étaient-ils desservis à la cour? Leur ennemi caché n'était-il pas M. le cardinal lui-même, employant deux masques à la fois, l'un pour distribuer à profusion des graces sans effet, l'autre pour dénoncer des gens qu'il endormait dans la sécurité? Cet excès de duplicité paraissait incroyable; mais Monsieur avait derrière lui une triste expérience des mensonges et des ruses du cardinal.

Afin de ne laisser aucune prise aux dénonciateurs, Puylaurens ne bougea de son hôtel pendant les huit jours de congé que lui avait donnés Monsieur. Pour ne point troubler le premier quartier de sa lune de miel, les conspirateurs de Saint-Germain ne vinrent plus le voir de toute la semaine. Ce temps si court fut le plus doux de sa vie. Auprès d'une personne qu'il adorait et qui lui rendait une égale tendresse, il oubliait ses dangers. Le 5 décembre au matin, Monsieur entra fort ému chez son favori.

— Puylaurens, lui dit-il d'un ton sévère, le bruit court que vous entretenez une correspondance avec la cour de Bruxelles; je vous avertis, si cela est, que je vous abandonne à la juste colère de M. le cardinal.

— Il faudrait, répondit Puylaurens, commencer par prouver que cette correspondance existe. Or, je n'ai ni écrit ni reçu aucune lettre, et n'ai pas ouï parler de la cour d'Espagne depuis que nous l'avons quittée ensemble.

— Alors, reprit Monsieur, nous sommes dénoncés par des ennemis secrets que je prétends découvrir. Si c'est le cardinal lui-même qui ose se jouer de nous avec cette audace, il faut le démasquer.

Puylaurens fit atteler ses chevaux et se rendit immédiatement à Ruel. Du plus loin que le cardinal aperçut son neveu, il courut à lui les bras ouverts.

— Eh bien! comment vont les amours? dit-il.

— Je devrais être le plus heureux des hommes, répondit Puylaurens, si un bruit public ne venait me troubler. On parle de lettres que j'au-

rais reçues d'Espagne ou envoyées à Bruxelles, car je ne sais pas même encore de quoi je suis accusé.

— Que t'importent les bruits et les accusations? reprit le ministre. N'es-tu pas mon neveu et mon ami?

— Vos bontés ne sont pas ce dont je doute; ce que je crains, c'est un soupçon d'ingratitude qui me mettrait au désespoir et m'offenserait cruellement. Si vous avez quelque avis de cette calomnie, je vous supplie de me communiquer les pièces et les rapports de la police, afin de confondre ceux qui veulent me détruire dans votre esprit.

— Ne t'échauffe point ainsi, dit le cardinal en riant. Je n'ai pas de pièces à te communiquer. Ma police est à la recherche de deux agens espagnols cachés dans Paris et qui ont des lettres à ton adresse. Voilà tout.

— S'ils se présentent, je vous livrerai les agens et leurs lettres sans les ouvrir.

— Ce sera le plus simple. Ne t'inquiète plus de ces bagatelles. Le père Chanteloup et Mme de Phalsbourg se trouveront au fond du sac, et pour leur satisfaction nous leur enverrons copie de ton contrat de mariage. Au diable les maladroits qui ont effrayé Monsieur et sont allés troubler tes joies conjugales! Je te vais administrer tout de suite une potion calmante. Après demain tu siéges au parlement, et, le soir, la reine reçoit solennellement au Louvre pour donner à ta femme le tabouret de duchesse. Le roi revient à Paris à cette occasion. Il veut qu'on danse un ballet. Tu mèneras l'une des quadrilles, et demain on répète les pas et figures chez la reine. Prépare donc tes jambes; tire de l'armoire tes plus beaux habits, appelle le coiffeur et achète des gants de frangipane. Voilà de quoi il faut t'occuper. Nous aviserons ensuite aux grands dangers dont l'Espagne te menace.

— Il n'y a pas moyen de vous résister, dit Puylaurens au cardinal en lui pressant la main; je retourne auprès de Monsieur pour lui faire partager ma tranquillité.

Les six conspirateurs de Saint-Germain avaient sellé leurs chevaux et s'apprêtaient à gagner le large, s'il fût arrivé malheur au favori de Monsieur; car, dans l'obscurité où ils étaient, l'étoile de Puylaurens leur servait de guide. En apprenant qu'on allait donner pour lui de nouvelles fêtes, ils s'amusèrent de leur frayeur et quittèrent les habits de voyage pour s'occuper des toilettes de bal. Monsieur lui-même passa revue de sa garde-robe, et Mme de Puylaurens assembla en conseil ses femmes et ses ouvrières.

Le 6 décembre au matin, la reine invita Puylaurens à venir au Louvre, avant midi, pour la répétition des quadrilles. Le ballet était de la composition du duc de Nemours; De Nyert y chantait avec la maréchale de Thémines, et le célèbre Le Pailleur avait choisi les morceaux.

M. de L'Age figura dans la répétition de la première quadrille; Mme de Chevreuse y dansait d'une grace admirable, et portait un bonnet phrygien avec un javelot d'or à la main. La répétition achevée, Puylaurens sortit du Louvre avec les acteurs. Son carrosse l'attendait au bas de l'escalier; au moment où il voulut y monter, les chevaux avancèrent: il posa le pied à faux et tomba sur un genou. Maître Philippe, directeur des ballets, accourut tout ému.

— Monsieur, s'écria-t-il, êtes-vous blessé? Miséricorde! s'il fallait que l'entrée des dames phrygiennes fût manquée, je ne m'en consolerais de ma vie. Voyez si le genou plie sans douleur.

— Ce n'est rien, Philippe; je souffre un peu, mais ce sera passé demain, répondit Puylaurens.

— Ah! monsieur le duc, je ne sais pourquoi j'ai dans l'esprit que ce ballet sera empêché par des accidens. Votre chute vient confirmer mes sombres pressentimens. Je n'en dormirai pas cette nuit.

— Dormez, Philippe; nous avons échappé à des périls plus grands.

— Vous riez de mes inquiétudes, monsieur; mais il semblerait que M. le cardinal lui-même les partage. D'où vient que son éminence m'a dit ce matin : « Allez chez le comte de Brion, et apprenez-lui le pas d'entrée que doit danser Puylaurens? » Ce sont les propres paroles de ce grand ministre, et, comme je me suis hasardé à lui faire observer que M. de Brion ne dansait point dans cette quadrille, son éminence m'a répondu : « Si quelqu'un vient à être empêché, Brion prendra sa place au moment de l'entrée. »

— L'implacable destin s'adoucira, Philippe; mon genou se guérira, et Brion sera inutile.

Tout en se moquant de Philippe, Puylaurens ne put s'empêcher de songer aux augures de ce maître à danser, et il murmura entre ses dents : D'où vient que le cardinal a donné cet ordre? Quel intérêt si grand prend-il donc à cette quadrille? N'était-ce pas à la reine d'avoir cette prévision, et non pas au ministre? En rentrant chez lui, Puylaurens trouva sa femme taillant des étoffes, coupant des rubans, essayant des parfums, et les tristes pensées se perdirent parmi le satin et les odeurs.

Vers huit heures du soir, La Pistole demanda une audience à son patron. Après s'être assuré que les portes étaient bien closes et que personne ne se cachait sous les tables ni derrière les rideaux, le capitaine dit à voix basse :

— Monsieur le duc, il y a des anguilles sous roche. Vous savez qu'on cherche deux agens de l'Espagne ayant des lettres à vous communiquer? Je les ai découverts. Vous plaît-il de les voir?

— Sans doute. Je désire mettre la main sur ces agens, quels qu'ils soient, et les livrer au cardinal. Sais-tu où les trouver?

— J'ai commission de vous faire parler à eux. Le premier nous attend au cabaret du Pélican; l'autre, que je n'ai pas encore vu, est un moine de Bruges. Il porte une lettre, et ne veut la donner qu'à vous-même.

— Penses-tu que nous soyons en mesure d'arrêter ces deux hommes?

— A moins que le diable ne s'y oppose, nous viendrons bien à bout d'un moine et d'un estafier; mais, pour plus grande sûreté, nous prendrons au Pélican mon fidèle acolyte Quarante-Cinq.

— Fort bien! Marchons à l'instant.

— Un moment! dit La Pistole; vos habits ne conviennent point pour une expédition de ce genre. Avec ces armes polies, ce justaucorps blanc et ces galons d'or, vous attirez les regards comme un saint dans sa châsse de verre. Cette agrafe de diamans lancerait des feux comme les yeux d'un chat. Enveloppez-vous dans ce manteau long, qui traîne jusqu'à terre; il n'est pas des plus neufs, mais il fut noblement porté. Changez votre épée contre cette rapière. Armez-vous de ce bâton noueux. Coiffez-vous de ce feutre privé de plumes. A présent, vous n'êtes plus un grand seigneur que par le nez et les moustaches. Nous pouvons entrer en campagne.

Tout le monde sait en quel état étaient alors les rues de Paris à huit heures du soir. Les marchands fermaient les dernières boutiques, d'où il aurait pu sortir quelque lueur de chandelles. Hormis les grand'rues, qui étaient pavées, les autres ressemblaient à des cloaques. On s'enfonçait dans la vase jusqu'à mi-jambe, on trébuchait dans les ornières, heureux si on arrivait au bout du voyage sans donner dans quelque bande de filous! La Pistole guida son maître, en rôdeur expérimenté, au milieu de ce noir dédale. Exercé de longue main au vagabondage, il était oiseau de proie le jour et hibou la nuit. Avec l'aide de ce coquin, Puylaurens franchit sans accident une douzaine de mauvais pas, et parvint, crotté jusqu'à l'épaule, au cabaret du Pélican. Il s'attabla devant un guéridon bancal, tandis que le capitaine cherchait son homme. Au bout d'un quart d'heure, La Pistole revint, accompagné d'un personnage enveloppé jusqu'aux sourcils dans un manteau troué.

— Monsieur, dit cet homme en découvrant son visage, regardez-moi, je vous prie, attentivement, et tâchez de me reconnaître.

— Je te reconnais, répondit Puylaurens, tu es un ancien serviteur de la princesse de Chimay.

— Vous ne vous trompez point. J'espère à présent que nous allons nous entendre. Il importe beaucoup, monsieur, que vous ne me preniez pas pour un agent de l'Espagne. C'est Mlle de Chimay qui m'envoie, et non le gouvernement des Flandres. La police de Paris le sait bien; mais elle a reçu l'ordre de me rechercher sous ce titre d'agent poli-

tique. Je viens vous avertir d'un complot tramé contre vous entre vos ennemis de France et ceux de Bruxelles. Mes instructions ne m'en ont pas appris davantage; une lettre de Mlle de Chimay vous expliquera l'affaire tout au long.

— Donne vite cette lettre.

— Je ne l'ai point sur moi. Pour plus de précaution, Mme de Chimay l'a remise à un capucin de Bruges, envoyé à Paris par son couvent. Si vous voulez me suivre à trente pas d'ici, vous aurez la lettre; mais il faut venir seul avec moi, et laisser vos gens dans ce cabaret.

— Marche devant; je te suivrai.

Puylaurens commanda au capitaine La Pistole de l'attendre, et il sortit en compagnie du valet déguisé. Cet homme le conduisit dans une ruelle fort sombre, et prononça en flamand une phrase que Puylaurens ne comprit pas. Un moine assis sur une borne se leva; le valet, s'approchant de ce moine, lui dit : — Voici le duc de Puylaurens.

Le capucin tira de la manche de son froc un papier qu'il remit à M. de L'Age.

— Ma commission est faite, dit le moine; serrez ce papier dans votre poche. Rentrez chez vous pour l'ouvrir, et ne vous laissez pas surprendre, car vous ne savez pas quel grand intérêt vous avez à connaître ce qu'on vous annonce. C'est pour empêcher cet avertissement de vous parvenir que toute la police est sur pieds. Veillez sur vous-même, et que Dieu vous guide!

Les deux agens se perdirent dans l'ombre; Puylaurens se trouva seul, cherchant son chemin à l'aveugle; La Pistole, sur le seuil du cabaret, l'entendit battre les murs avec son bâton et vint à son aide. Au bout d'une heure, ils étaient rentrés tous deux au Luxembourg. Antoine de L'Age s'enferma aussitôt pour prendre lecture de l'épître suivante :

« Puylaurens, souvenez-vous de notre amitié pour excuser la témérité de ma démarche. Nous venons d'apprendre votre réconciliation avec le cardinal, votre fortune prodigieuse et votre mariage. Je suis assez folle pour en avoir éprouvé de la surprise, mais il ne s'agit point de cela. Ne vous endormez pas dans une sécurité funeste. Vous êtes sur un abîme. Un envoyé secret du père Joseph est venu ici former contre vous une cabale étrange. On a déterminé le marquis d'Aytone à vous écrire, comme si vous étiez disposé à vous jeter de nouveau dans les bras de l'Espagne. Le cardinal-infant a écrit de son côté à Monsieur, en le supposant mal satisfait du roi et du cardinal. Attendez-vous à passer pour l'homme le plus ingrat et le plus perfide du monde. Les lettres qu'on vous opposera, quand vous voudrez repousser l'accusation, ont été jetées à l'ordinaire de la poste de France à la Capelle. Si vous les avez reçues, le danger n'est pas grand; mais, si elles ne vous sont point parvenues, elles auront été remises à M. le cardinal. Qu'avez-vous à

faire maintenant? Ma faible tête ne saurait le trouver. Je vous avertis seulement du danger, et je fatigue le ciel de mes prières. Mettez au moins vos jours en sûreté. Je n'ose souhaiter que de nouveaux revers vous amènent dans notre pays. Je sais trop que vous n'y trouveriez pas le bonheur.

« LOUISE DE CHIMAY. »

Malgré cette lettre, Puylaurens hésitait à croire qu'un grand ministre voulût risquer de perdre sa gloire par une lâche manœuvre. La honte même du procédé rendait la chose invraisemblable; cependant Mlle de Chimay donnait des détails précis. L'entremise du père Joseph, cet artisan de tous les crimes d'état, prêtait une apparence de vérité aux avertissemens. Puylaurens était plongé dans une incertitude cruelle. Un petit coup frappé doucement à la porte le tira de ses réflexions. Il cacha sa lettre dans les sangles d'un sofa, et n'ouvrit qu'après s'être assuré du calme de son visage en consultant un miroir. Par la porte entrebâillée, il vit paraître un nez crochu, des yeux de phosphore et une figure cuivrée qui montrait deux rangées de dents aiguës. C'était Lopez l'Abencerrage, faisant le rire silencieux habituel aux Africains. Puylaurens lui demanda ce qu'il voulait; l'Arabe frappa dans le creux de sa main gauche avec le pouce et l'index de la main droite, comme un homme qui compte de l'argent.

— Monsieur de L'Age, dit-il, le moment est venu de me rendre mes cent écus.

XXV.

Lopez fut un peu étonné de voir Puylaurens tourner autour de la table et passer ses mains sur son front comme un homme plongé dans la méditation la plus profonde. Le favori de Monsieur appelait à son aide son sang-froid; il étouffait une émotion qu'il sentait prête à l'étouffer. Ce manége ne ressemblait guère à celui d'un honnête débiteur qui s'empresse de payer ses dettes; aussi l'Abencerrage prit-il une mine un peu inquiète.

— Écoute-moi, dit enfin Puylaurens le plus froidement qu'il lui fut possible, je ne suis point un enfant qui accepte pour bon le premier mensonge dont on veut bien l'amuser. Rappelle-toi tes paroles : « Je vous demanderai mes cent écus la veille de votre arrestation. » Je serai donc arrêté demain?

— Oh! monsieur, répondit l'Arabe, ne prenez pas les choses au pied de la lettre, et d'ailleurs vous ne citez que la moitié de mes paroles; j'ai ajouté : « Ou bien le jour où votre fortune atteindra si haut, qu'elle soit en un lieu inexpugnable. »

— Il est vrai, tu as ajouté ces mots; mais ne t'imagine point que je m'y trompe. Je sais qu'un grand danger me menace. En ta qualité d'espion et de confident, tu connais les filets dont on m'enveloppe. Il faut parler. Quand et comment doit-on m'arrêter?

— Je veux mourir, si je m'en doute.

— Lopez, tu pourrais bien être plus près de mourir que tu ne le penses. Tu vas me dire la vérité.

En parlant ainsi, Puylaurens se plaça devant la porte et tira son épée du fourreau. L'Arabe se jeta la face contre terre, les bras étendus sur le carreau, et se mit à crier avec une volubilité incroyable :

— Seigneur! je vous jure, par Mahomet notre divin prophète, que vous êtes dans l'erreur; vous que j'ai soutenu, encouragé, secouru de mes deniers, quand nous étions, vous un pauvre gentilhomme et moi un petit lapidaire, vous voulez me percer, m'égorger comme dans une boucherie!

— Il faut parler ou mourir, Lopez, et le moment est mauvais pour rendre ton ame, car tu viens de te faire chrétien par ambition, et tu invoques ton ancien dieu.

— Par ma mère et par la vôtre, monseigneur, épargnez-moi! je ne sais rien; croyez-vous donc que M. le cardinal me dise tous ses desseins? Ah! pourquoi ai-je quitté mon pays! pourquoi faut-il que le roi d'Espagne ait banni les Maures de son royaume!

— Puisque tu ne veux point me répondre, chien de musulman, tu vas mourir.

Puylaurens saisit Lopez de la main gauche par le collet de sa robe, et lui posa la pointe de son épée sur la poitrine.

— Monseigneur, arrêtez! s'écria le Maure, je vais parler; je dirai tout ce que je sais. Lorsque votre seigneurie a voulu tuer M. le cardinal à Saint-Germain, son éminence a dit devant moi : « Puylaurens aura sa duché-pairie et sa maîtresse; mais il les paiera cher, et n'en jouira pas long-temps. » Ce matin, le père Joseph a laissé échapper ces paroles en ma présence : « Nous compterons bientôt avec Puylaurens, et l'inventaire n'est pas à son bénéfice. » Sur mon ame, je n'en sais pas davantage. C'est là-dessus que je suis venu réclamer mes cent écus, que le ciel les confonde! Je voudrais en payer le double et être en Afrique. Je vous jure encore que dans le fond je considère ces menaces comme des mots en l'air. Demain vous serez reçu parmi les ducs et pairs au parlement. Le soir, il y a ballet chez la reine pour la prise de possession du tabouret de Mme la duchesse. Monsieur est au mieux avec le cardinal. Le roi vient exprès de Saint-Germain pour assister à la fête. Quelle apparence qu'on se porte à des extrémités contre vous! En vérité, c'est folie que d'oser douter de votre fortune. A présent, si vous me croyez informé d'un complot, je n'y puis rien. Je me résigne à pé-

rir, si vous n'avez point de foi dans mes sermens. Tuez-moi; gardez mes cent écus : je vous mets sur la conscience et ma mort et votre dette.

— C'est assez, Lopez, je méprise autant ta vie que ton argent. Conserve l'un et l'autre.

L'Arabe se releva incontinent, prit les cent écus que Puylaurens lui donna, et disparut. Antoine de L'Age se rendit aussitôt à l'appartement de la duchesse. A l'idée de la perdre après huit jours de bonheur, un transport inexprimable d'angoisse et d'horreur s'empara du pauvre Puylaurens : il saisit sa femme entre ses bras et la pressa sur son cœur.

— Mon ami, dit Marguerite, si vous avez quelque tourment, à qui donc le confierez-vous?

— Si une vengeance, répondit Puylaurens, si un événement imprévu venait à détruire nos liens, promets-moi que tu résisteras à ton désespoir et que tu vivras.

— Non, monsieur, reprit la duchesse, je ne promets point cela, car, si on vous persécute encore, je n'ai qu'un moyen d'action sur l'esprit de mon oncle, c'est la menace de ne pas vous survivre, d'attacher ma vie à la vôtre, et de tomber sous le coup qui vous frappera; cette menace une fois faite, il faudra bien que je vous sauve ou que je tienne ma parole pour l'exemple des tyrans à venir. Mais à quoi donc allez-vous songer la veille d'une fête qu'on nous donne à tous deux? Auriez-vous encore dessein de conspirer?

— Dieu m'en garde! ce sont les autres qui conspirent contre moi.

— Mon oncle saura bien vous préserver des piéges de vos ennemis.

En voyant la confiance de la duchesse, Puylaurens finit par trouver ses craintes insensées. La tendresse de Marguerite, le repos de la nuit et le soleil du matin changèrent ses idées. Il se leva avec des sensations tout opposées à celles de la veille. Son excursion dans les rues de Paris, sa rencontre avec le moine et la visite de Lopez lui semblaient autant de songes. La journée du 7 décembre était si remplie de projets agréables, qu'il n'y trouvait pas une minute où l'on pût placer un malheur. A dix heures du matin, quatre conseillers, ayant à leur tête un président à mortier, vinrent complimenter le nouveau duc au nom du parlement, et lui annoncer qu'il était attendu au palais. Quantité de carrosses partirent du Luxembourg accompagnés de gentilshommes à cheval. La cour de la reine occupait les tribunes du parlement. Le président Séguier donna lecture des lettres du roi qui octroyaient au chambellan de Monsieur la duché-pairie. Puylaurens prêta le serment, et on le conduisit au fauteuil qui lui était destiné entre MM. de Bellegarde et de Lavalette. Pour lui fournir l'occasion de délibérer, on proposa un petit édit de finances, après quoi la séance fut levée. Cette cérémo-

nie dura jusqu'à trois heures. A son retour au Luxembourg, la cour de Monsieur n'avait plus que le temps nécessaire pour les toilettes de bal. Gaston d'Orléans, qui n'avait pas voulu mettre des habits neufs le jour de son mariage, en portait de magnifiques pour cette fête, et, s'il eût pu se résoudre à peigner ses cheveux, il eût été l'un des plus charmans cavaliers de la cour. Marguerite, parée de ses diamans, les yeux animés par la joie, représentait la jeunesse et la gaieté personnifiées. Au moment où les huissiers annoncèrent que Monsieur était prêt à partir, Puylaurens entra dans sa chambre de travail, et il y trouva sur la table un poignard dont la pointe enfoncée dans le bois traversait un nœud de rubans bleus portant la devise de Mme de Phalsbourg : « Fidélité au bleu mourant (1). » Un billet attaché à l'un des rubans contenait ces mots : « Le bleu mourant sera vengé. » Sans s'arrêter à des perquisitions inutiles, Puylaurens remit le poignard dans sa gaîne, qu'on avait laissée sur la table; il cacha cette arme dans sa poche en remerciant Mme de Phalsbourg de lui fournir une ressource qui pouvait être utile dans quelque extrémité. Gaston d'Orléans, pour honorer davantage la nouvelle duchesse, la fit monter dans son carrosse. L'entrée du Louvre était encombrée de chevaux, en sorte que l'équipage de Monsieur marchait au pas. Un capucin sortit des rangs du peuple, et, s'approchant de la portière, dit à demi-voix avec un accent flamand : — Si vous entrez au Louvre, vous y serez arrêté.

Mme de Puylaurens n'entendit point ces paroles; mais Monsieur devint pâle et demanda tout bas à M. de L'Age à qui s'adressait cet avertissement.

— A moi, répondit Puylaurens; c'est le troisième que je reçois depuis hier.

Une fois rassuré pour lui-même, le prince trouva le danger moins apparent.

— Comment supposer, dit-il, qu'on en veuille à ta liberté? Comment croire à un coup de main au milieu d'une quadrille? La reine ne le souffrirait point.

— Aussi votre altesse voit-elle que je vais en avant, mais avec le projet d'éclaircir ce mystère.

— Mordieux! reprit Monsieur, si le cardinal osait nous tendre un piége ici, dans le palais de mes pères, je le tuerais de ma main, et ferais couler des flots de sang sur ces marbres.

En montant l'escalier du Louvre, le prince appela autour de lui une douzaine de ses gentilshommes : — Mes amis, leur dit-il, ne vous éloignez de moi sous aucun prétexte, et soyez prêts à tirer l'épée si je vous le commande. — La cour de Monsieur forma aussitôt une phalange

(1) Cette devise de la princesse de Phalsbourg est historique.

serrée qui traversa les appartemens en ordre militaire. A l'entrée du salon, la dame d'honneur de service vint chercher la nouvelle duchesse et la conduisit au tabouret réservé près de la reine. Monsieur salua de loin et s'approcha de la cheminée entouré de son escorte. Le roi se leva et vint presser la main de son frère en lui demandant s'il ne voulait point prendre place à côté de lui.

— Je préfère rester debout, répondit Monsieur en balbutiant.

— Eh bien! je vous tiendrai compagnie.

Gaston d'Orléans roulait des yeux hagards. Il tira Puylaurens par son habit, et lui glissa ces mots dans l'oreille : — Le roi me caresse, je suis perdu! — Cependant, le premier moment de frayeur une fois passé, le prince, qui savait admirablement composer son visage, réussit à prendre un air calme et assuré.

On donna le signal du concert; peu d'instans après, le maître des cérémonies vint avertir Puylaurens que Mme de Chevreuse l'attendait pour l'entrée de ballet. Le nouveau duc se rendit dans la chambre de la reine, où il trouva vingt dames charmantes, coiffées de leurs bonnets phrygiens, le javelot d'or à la main, et badinant avec leurs cavaliers. Jusque-là, il n'y avait pas grand sujet de s'alarmer. Le premier soupçon vint à Puylaurens du comte de Brion, qu'il aperçut en grande conférence avec maître Philippe dans un coin de la chambre. M. le cardinal, assis au fond d'un cabinet chinois avec Boutillier, remarqua un changement dans les traits de Puylaurens.

— Qu'avez-vous donc, mon neveu? cria le ministre du fond du cabinet. Vos sourcils se cherchent comme pour se battre ensemble. Vous ne faites point une mine de danseur de quadrille.

— Il est vrai, répondit Puylaurens, que je n'ai pas le cœur à la danse.

— Allons, jeune homme, reprit le ministre, mettez de côté vos idées noires, ou bien confiez-moi vos peines.

— Comme il ne dépend pas de moi de chasser les idées noires, je préfère vous en dire la cause. Votre éminence la trouvera dans ce papier.

Puylaurens montra la lettre de Mlle de Chimay. Le cardinal en prit lecture, et la serrant précieusement dans sa poche :

— C'est grand dommage, dit-il, que les jeunes filles n'entrent pas dans notre police; elles sont toujours bien informées et découvrent tous les secrets d'état. Ces avis sont excellens; mais il ne faut pas que cela vous empêche de danser.

— Monsieur le cardinal, si ces avis étaient excellens, vous m'auriez joué de la manière la plus cruelle; votre rancune me préparerait le dernier coup, et je serais, à cet instant même, tombé dans un piége abominable.

— Boutillier, dit le ministre, laissez-nous et fermez cette porte. J'ai des explications à donner à mon neveu.

— Faut-il, demanda Boutillier, envoyer à votre éminence la personne qu'elle attend?

Le ministre fit un signe de tête affirmatif en haussant les épaules, comme s'il eût trouvé cette question impertinente ou maladroite.

— Puylaurens, dit le cardinal quand la porte fut fermée, je suis fâché que tu ne sois point venu à moi aussitôt après avoir reçu cet avis de Mlle de Chimay. Je t'aurais épargné des inquiétudes et des doutes injustes. Ce complot est une invention diabolique du père Joseph. Le drôle s'est avisé de creuser un piége sous tes pas sans me consulter, s'imaginant que mon cœur était implacable comme le sien. Lopez et lui ont envoyé un de leurs agens à Bruxelles pour faire savoir secrètement à la cour d'Espagne que Monsieur serait encore disposé à quitter le roi son frère. Des lettres du marquis d'Aytone et du cardinal infant furent remises à cet agent, qui les a jetées à l'ordinaire de la poste. On les a interceptées, et le père Joseph, faisant les gros yeux, est venu me dire que tu conspirais encore; mais la ruse était trop visible, j'en ai exigé l'aveu. Le capucin et l'Abencerrage m'ont confessé leur supercherie. Sois généreux : pardonne à ces cœurs endurcis; nous ne saurions les corriger du péché de malice et d'envie.

— Mais, monsieur le cardinal, ces lettres n'ont-elles pas été communiquées au roi?

— Je ne le pense pas, répondit le ministre.

— Votre éminence hésite : elle sait bien pourtant si elle a montré ces lettres au roi. Vous ne répondez pas avec la précision que je réclame.

— Eh! mon cher neveu, pourrais-je à présent te ruiner sans me blesser moi-même, sans faire le malheur de ma famille? N'es-tu pas l'un de mes plus proches alliés? N'es-tu point marié à ma pupille chérie? Voudrais-je répandre le deuil et appeler à jamais les larmes et les cris dans ma paisible maison?

— Monsieur le cardinal, j'ignore ce que vous voulez : donnez-moi l'assurance que ces lettres n'ont point été lues par le roi.

— Eh bien! je te la donne.

— Sur votre honneur?

— Sur mon honneur.

— Je m'en rapporte à vous. J'oublie cette lâche intrigue, et je pardonne à ses misérables inventeurs.

— Pour ta plus grande sûreté, reprit le ministre, je vais envoyer chercher ces deux lettres au Palais-Cardinal et te les livrer. Demeure ici; nous aurons les pièces dans un instant, et nous les brûlerons ensemble.

M. le cardinal sortit, et Puylaurens commit l'imprudence de ne point

le suivre; mais comment soupçonner le bon marché qu'un prélat faisait de son honneur? A peine Antoine de L'Age était-il seul depuis une minute, qu'il vit paraître M. de Gordes, capitaine des gardes, suivi de quatre hommes. M. de Gordes était l'un des visages les plus laids de France et de Navarre, et Louis XIII semblait le choisir à dessein pour exécuter toutes les mauvaises commissions.

— Puylaurens, dit-il, je vous arrête au nom du roi.

— De qui tenez-vous l'ordre? Est-ce de M. le cardinal?

— C'est du roi lui-même.

— Alors je ne résiste point, et je vous rends mon épée. Puis-je obtenir la permission de parler à Monsieur?

— J'ai défense expresse de vous laisser voir personne et de transmettre aucune demande, prière ou réclamation.

— Me direz-vous au moins ce que vous allez faire de moi?

— Je ne sais point encore où je dois vous conduire; mais j'attends ici des instructions.

Le père Joseph, qui entrait par une porte dérobée, entendit les derniers mots prononcés par M. de Gordes.

— Les instructions? dit-il en montrant sa tête entre deux tapisseries, je les ai sur moi. Le prisonnier est-il désarmé?

— Voici son épée, répondit de Gordes.

— Fort bien, reprit le capucin en remettant au capitaine des gardes ses pouvoirs signés du roi; suivez-moi, tous. M. de L'Age passera la nuit dans la chambre de M. de Chevreuse.

Les quatre gardes-du-corps se placèrent autour du prisonnier, que l'on conduisit par les petits degrés au second étage, où M. de Chevreuse occupait une chambre, comme chevalier d'honneur de la reine. De Gordes mit une sentinelle à la porte, et sortit pour laisser au père Joseph le loisir d'interroger Puylaurens.

— Mon jeune ami, dit le capucin, vous n'avez point voulu me croire l'an passé, lorsque je vous engageai à vous donner à M. le cardinal; vous avez ri de mes conseils en persistant dans votre attachement aux intérêts d'un prince qui se voit aujourd'hui forcé de vous abandonner. Reconnaissez votre faute. Je vous avais prédit depuis long-temps ce qui vous arrive. Je m'en lave les mains, comme Pilate.

— Ne faites point l'innocent, mon cher père, répondit Puylaurens. Vous êtes l'auteur de ma ruine. Votre malice est allée jusqu'à Bruxelles demander des armes au marquis d'Aytone pour me frapper, quand j'étais réconcilié franchement et de tout mon cœur avec M. le cardinal.

Le capucin ouvrit ses yeux gris d'un air plein de malice.

— Quoi! dit-il, vous saviez que le marquis d'Aytone avait écrit?

— Depuis hier. Une lettre de Mlle de Chimay m'a donné avis de toutes vos intrigues.

— Vertu de ma vie! s'écria le moine, et vous êtes resté immobile quand vous pouviez parer le coup! Jeune homme, cela n'est point prudent. Si vous eussiez montré cette lettre au roi, ce matin seulement, nous étions compromis de la manière la plus fâcheuse. J'espère que ce dangereux morceau se retrouvera dans vos papiers?

— Je l'ai remis tout à l'heure à M. le cardinal.

— On ne peut mieux! C'était le dernier témoignage en votre faveur; nous aurons soin de le brûler. A présent, sans attendre que l'on fouille dans vos poches, donnez-moi de bonne grace ce que vous avez sur vous.

En portant la main à sa poche, Puylaurens retrouva le poignard de Mme de Phalsbourg, auquel il ne songeait plus. Une résolution désespérée lui passa aussitôt dans l'esprit. Il sauta d'un bond jusqu'au révérend père, et, le saisissant par le milieu du corps, il le terrassa, lui posa un genou sur la poitrine, et, tirant le poignard, il en appliqua la pointe sur la gorge du capucin. Le père Joseph poussa un cri de détresse auquel le capitaine des gardes répondit de loin en accourant.

— N'approchez pas, dit Puylaurens à M. de Gordes, si vous ne voulez que je le tue.

— Ne t'avise pas d'approcher, cria le père Joseph.

— Maudit moine, poursuivit Puylaurens, tu as des pouvoirs du roi; ordonne à M. le capitaine des gardes d'aller chercher Monsieur et de l'amener ici. Je ne lâcherai prise et ne rendrai mon poignard qu'en présence de son altesse.

— Que dois-je faire? demanda M. de Gordes.

— Allez où il vous dit, cria le capucin. Suppliez M. le cardinal de permettre qu'on amène ici Monsieur. Allez, sans perdre une minute. Pour Dieu! dépêchez-vous.

M. de Gordes était un homme fort exact au sujet de son service.

— Mon cher père, dit-il, je ne sais si je dois manquer aux premiers ordres que j'ai reçus. Le roi veut qu'aucune prière ni réclamation ne lui soit transmise. En outre, ma commission n'est point exécutée, tant que le prisonnier a encore des armes. Il convient, avant tout, que je lui arrache ce poignard par force, s'il ne le rend volontairement.

— Tu vas me faire tuer par tes scrupules, cria le capucin.

— Ma réputation est fort exposée, murmura le capitaine des gardes.

— Veux-tu bien m'obéir! s'écria le père Joseph. S'il m'arrive malheur, tu seras cassé aux gages, et M. le cardinal t'enverra au bois de Vincennes.

M. de Gordes partit en grondant; l'infortuné capucin poussait des soupirs à fendre les rochers.

— Hélas! disait-il, comment suis-je tombé dans une pareille embûche? Faut-il, à mon âge, que je me laisse prendre comme un éco-

lier? Mon bon Puylaurens, que vas-tu dire à Monsieur? Quel besoin as-tu de lui parler?

— Traître! répondit Puylaurens, tu ne peux donc te défaire de l'habitude de jouer de finesse? Monsieur saura où trouver les preuves de mon innocence et les fera connaître au roi.

— Cette idée est bonne. Ah! pourquoi ne vous êtes-vous point donné à nous, au lieu de cabaler contre son éminence?

— Il est trop tard pour songer à cela. Tu m'as poussé dans un abîme, et je me suis accroché à toi; nous verrons tout à l'heure si je réussirai à t'y précipiter à ma place.

XXVI.

Nous avons laissé Monsieur dans le salon de la reine, dissimulant sa frayeur et causant avec son frère. Peu d'instans après la sortie de Puylaurens, le roi prit un air affable et dit tout bas à Gaston d'Orléans :

— J'ai une nouvelle à vous apprendre qui vous fera quelque chagrin; c'est pourquoi je veux adoucir ma rigueur par toutes les compensations qu'il vous plaira de me demander.

Monsieur, tout-à-fait épouvanté, s'appuya du coude sur la tête d'une cariatide de la cheminée.

— Sire, dit-il, vous m'avez rendu vos bonnes graces; quelle mauvaise nouvelle pourrais-je donc craindre?

— Ce n'est rien qui vous concerne personnellement, mais cela touche une personne que vous aimez. On arrête Puylaurens. Il conspirait. M. le cardinal en a des preuves, et, après les faveurs dont on l'a comblé, tant d'ingratitude devait être châtiée. N'entreprenez point de le défendre, et je vous donnerai tous les sujets de satisfaction en mon pouvoir.

— Si vous avez la preuve des nouvelles fautes de Puylaurens, je ne m'oppose pas à son arrestation.

— Je me réjouis de vous voir si raisonnable et si peu touché.

Le Coudray-Montpensier avait entendu cette conversation. Il se retourna vers les amis de Monsieur et leur dit en souriant : — Voici un prince à qui on annonce l'arrestation de son favori. Regardez comme il embrasse chaudement la défense de cet ami fidèle, et profitez de la leçon.

Puis il se dirigea doucement vers la porte et prit la fuite. M. le cardinal entra aussitôt après dans le salon.

— Venez, lui dit le roi, rendre grace à Monsieur des peines qu'il nous épargne. Il ne se fâche point de la mesure à laquelle Puylaurens nous a réduits, et nous n'aurons ni bruit ni querelles. J'en suis pénétré de reconnaissance.

— Il n'est rien, répondit le ministre, que votre majesté ne doive sa-

crifier pour maintenir désormais ses bons rapports avec un prince si sage.

Monsieur, muet et immobile, conserva son air d'indifférence, et le roi sa mine endormie. A voir ces deux personnages mornes, on n'eût pas volontiers soupçonné que l'un des deux, après une lutte de quatre ans sans interruption, venait enfin d'écraser l'autre sous le poids de son autorité. Cependant Mme de Puylaurens, qui regardait de loin, surprit encore des jeux de physionomie capables de l'inquiéter. Le nom de son mari était prononcé au milieu des chuchotemens. Marguerite, oubliant l'étiquette, saisit le bras de la reine et lui dit tout bas : — Par pitié! madame, sachez ce qui se passe entre le roi et Monsieur; mon mari est le sujet de leur conversation.

La reine appela M. de Chevreuse, et le pria d'aller voir où était Puylaurens. M. de Chevreuse se pencha sur le dos du fauteuil d'Anne d'Autriche pour lui dire un mot à l'oreille. La reine se leva aussitôt, dans une agitation extrême, et courut auprès du roi.

— Sire, dit-elle, je vous supplie humblement de ne faire arrêter personne pendant cette fête. Ce serait manquer d'égards pour moi et blesser les lois de l'hospitalité. Si M. le cardinal a sujet de se plaindre de Puylaurens, il peut remettre à demain l'exercice de ses vengeances.

— Il n'y a point de vengeances, répondit le roi d'un ton sévère, c'est ma justice que j'exerce en ce moment. Je ne veux plus qu'on accuse M. le cardinal. J'ai trop souvent écouté ses détracteurs.

— Vous m'avez accoutumée, reprit la reine avec amertume, à voir accabler ceux que je protége; mais, cette fois, je ne demande point de grace : je voudrais seulement que ma maison fût respectée.

— Votre maison est la mienne; c'est à la porte du Louvre que j'ai fait tuer Concini. L'arrestation d'un petit gentilhomme ne mérite pas tant d'éclat. Retournez à votre fauteuil, madame; la fête ne doit pas être interrompue.

L'orgueil offensé prêtait un caractère particulier de grandeur et de majesté aux traits d'Anne d'Autriche. La reine jeta un regard plein de dédain et de ressentiment au cardinal : — Je me souviendrai, lui dit-elle, de ce procédé galant.

Les vingt dames en habits phrygiens exécutaient leur entrée. Marguerite, voyant que le comte de Brion avait remplacé Puylaurens, se souvint des pressentimens de son mari, et comprit qu'il était arrêté. Elle poussa un cri perçant, et tomba évanouie dans les bras de la reine. On l'emporta pâmée. Les danses furent interrompues. La figure patibulaire de M. de Gordes, qui apparut au milieu de ce désordre, répandit une alarme générale; chacun tremblait d'être appréhendé au corps. On vit le capitaine des gardes parler tout bas à M. le cardinal. L'éminence prit le bras de Monsieur, en faisant signe à M. de Gordes de

marcher devant. Tous trois sortirent à grands pas, laissant l'assemblée stupéfaite et glacée de terreur. Le roi se mit à battre la mesure avec ses mains.

— Messieurs les violons, dit-il à haute voix, reprenez votre symphonie, et vous, messieurs les danseurs, ne vous arrêtez point.

Mais les violons jouaient faux et les danseurs ne savaient ce qu'ils faisaient, en sorte que l'entrée de ballet fut absolument manquée.

Tandis que les dames phrygiennes cherchaient leur cadence perdue et que le roi battait la mesure de la symphonie, le temps paraissait long à notre héros et plus encore au père Joseph. Dix minutes s'écoulèrent avant le retour de M. de Gordes. Enfin, un bruit de pas précipités annonça les personnes que Puylaurens attendait. Monsieur entra le premier; en voyant le tour fâcheux qu'avait pris la conversation entre son chambellan et l'éminence grise, il tomba chancelant sur une chaise. Ce prince parlait volontiers de faire couler des flots de sang lorsqu'il se livrait à son éloquence; mais, au moment de l'action, toute voie de fait lui causait une terreur insurmontable.

— Malheureux! s'écria-t-il, n'achève pas de te perdre par un meurtre.

— Pour l'amour de Dieu! répondit Puylaurens, trève de discours; allons droit au but : M. le cardinal vous a-t-il accompagné?

— Me voici, dit le ministre essoufflé.

— Fort bien. Regardez en quel état j'ai mis votre bras droit; il va mourir, si vous n'obéissez à mes commandemens, et surtout point de finesses, de mensonges ni d'échappatoires, sans quoi vous allez me voir égorger cet homme sous vos yeux.

— Parlez : que souhaitez-vous?

— Je vous ai donné tout à l'heure une lettre de Mlle de Chimay.

— Elle est dans ma poche.

— Remettez-la, s'il vous plaît, entre les mains de Monsieur.

— A quoi bon? Elle figurera dans vos papiers saisis, et, si elle est à votre décharge, on la fera valoir.

— Vous essayez déjà de me tromper. Prenez-y garde : le père Joseph va mourir. Remettez ma lettre entre les mains de Monsieur.

— Je vous promets que ce papier ne sera point détruit.

— Encore une échappatoire. Au troisième refus, le père Joseph rendra son ame damnée.

— Au nom du Christ! cria le capucin d'une voix étouffée, donnez cette lettre.

— Donnez, murmura Monsieur, prêt à tomber en syncope.

— Mais, dit le cardinal en hésitant, ce papier est chose grave.

Puylaurens n'avait qu'à pousser doucement son poignard pour l'en-

foncer sans effort dans la gorge du patient; mais, afin de laisser encore au ministre le temps de se raviser, il leva son bras armé en faisant un geste de tragédie.

— Meurs donc, chien d'imposteur! s'écria-t-il avec emphase.

— Arrête, Puylaurens! dit le cardinal; voici la lettre. Je la rends de bonne grace à Monsieur.

Gaston d'Orléans prit ce papier comme s'il lui eût brûlé les doigts; Puylaurens se releva aussitôt, et, présentant sa main au père Joseph, il l'aida à se remettre sur ses pieds.

— Que dois-je faire de cela? demanda Monsieur.

— Je vais vous le dire : cette lettre contient la preuve de mon innocence. Gardez-la soigneusement, et ne manquez pas de la montrer au roi. Elle vous est aussi nécessaire qu'à moi, car nous sommes accusés d'avoir entretenu une correspondance, vous avec le cardinal-infant, et moi avec le marquis d'Aytone. Vous prouverez clairement que ces impostures sont l'ouvrage du capucin Joseph et de l'infâme Lopez, et de plus, que ces deux misérables ont agi par ordre de M. le cardinal. Vous les pouvez ruiner tous trois. Vous pouvez démasquer la plus basse intrigue dont on ait jamais souillé la cour d'un roi. Si la découverte d'une telle imposture ne déshonore pas ses auteurs, il faut désespérer de la justice et de la vérité. Depuis quatre ans que vous cabalez contre le tyran, vous n'avez jamais été si fort ni si bien armé qu'à présent. Le roi est juste, allez à lui; employez toute la vigueur dont vous êtes capable, et le despote succombe. M. le cardinal m'excusera si je m'exprime devant lui avec cette liberté; quand il y va de la vie et de l'honneur, la politesse n'est point de mise.

A mesure que Puylaurens parlait, Monsieur changeait de posture. A la fin du discours, il avait une contenance belliqueuse. Il se redressait en faisant sonner ses talons sur le plancher; d'un mouvement de tête, il rejetait son chapeau sur l'oreille droite, posait son poing sur sa hanche et battait ses jambes avec le fourreau de son épée.

— Vil amas de fourbes, dit-il, nous savons enfin ce que valent vos caresses et vos paroles mielleuses. Vous avez réussi à m'endormir à force de mensonges; mais je me réveille aujourd'hui. Ne crains rien, Puylaurens, je confondrai toute cette canaille, et ferai un bon usage de ta lettre. Monsieur le cardinal, je vais vous tailler de la tablature; vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Le prince sortit en frappant la porte. M. le cardinal demeura un moment en silence, tirant sa barbe comme pour activer le mouvement de son esprit. Le capucin s'était réfugié derrière le capitaine des gardes.

— Joseph, lui dit le ministre, que vous semble de tout ceci?

— Ne nous effrayons point, répondit le saint homme. Monsieur ne

parlera pas aussi haut qu'il l'assure; le roi ne l'écoutera pas avec autant de complaisance que son altesse l'imagine. Une fois qu'on a dormi au bois de Vincennes, on n'en sort pas facilement.

— Monsieur le capitaine des gardes, reprit le cardinal, vous répondez du prisonnier pour cette nuit.

Gaston d'Orléans, armé de la lettre de Mlle de Chimay et grandi de plusieurs coudées, traversait les galeries du Louvre d'un pas de matamore; mais, en approchant des appartemens de la reine, ce pas devint moins sonore et plus lent. A la porte de l'antichambre, Monsieur marchait timidement sur la pointe du pied, prêtant l'oreille au son des violons, et délibérant s'il convenait d'entrer ou de retourner en arrière. Montrésor, gentilhomme du comte de Soissons, et conspirateur de profession, vint à passer, et surprit le prince indécis, tenant le bouton de cuivre de la porte sans pouvoir se résoudre à le tourner.

— Votre altesse, dit Montrésor en riant, a donc sujet de considérer cette antichambre comme le Rubicon de feu César?

Monsieur, incapable de rien oser de lui-même, saisit à la volée ce conseiller offert par le hasard; il lui fit part de son embarras et de la position critique de Puylaurens.

— N'hésitez point, dit Montrésor; franchissez tête baissée cette antichambre; marchez droit au roi; exigez une enquête; montrez votre lettre: que l'amertume, la colère, l'imprudence même, soient dans toutes vos paroles. Sans cela, on vous accable de louanges et de caresses, on vous pardonne; vous perdez votre honneur, et Puylaurens sa liberté.

Une fois appuyé d'un conseiller, Monsieur se sentit plus brave et marcha aussitôt à l'action. Il rentra dans la salle de bal et s'approcha du roi.

— Sire, dit-il avec cet air de dignité dont il savait admirablement composer son visage, si je vous prouvais de façon à n'en pouvoir douter que des agens du père Joseph sont allés à Bruxelles solliciter ces lettres qu'on vous a montrées; si je prouvais que ces agens ont jeté eux-mêmes les lettres à la poste pour les faire intercepter plus sûrement par la police; si je prouvais que mon confident fut averti de ces intrigues hier seulement, et par une lettre de Mlle de Chimay; si vous appreniez que Puylaurens, refusant de croire à ces perfidies, a remis la lettre de Mlle de Chimay à M. le cardinal, que son éminence m'a rendu cette pièce accablante devant témoins, et contraint par la violence, pour sauver le père Joseph, à qui Puylaurens avait mis le poignard sur la gorge, que diriez-vous des inventeurs de pareils complots?

— Je les condamnerais.

— Eh bien! voici les preuves : lisez ces avertissemens de Mlle de Chimay. Voyez si tout ceci ne porte pas en soi le caractère de la vérité. Les témoins de la scène de violence où Puylaurens au désespoir a res-

saisi cette lettre sont M. de Gordes et ses quatre gardes du corps. Interrogez, approfondissez; faites comparaître devant moi ceux que j'accuse.

Louis XIII jeta les yeux sur la lettre et parut effrayé de l'apparence de gravité que prenait cette affaire.

— Mon frère, dit-il, ce que vous m'avez exposé mérite attention; laissez-moi ce papier. Je ferai jaillir la lumière et vous rendrai justice; mais je n'ai pas la force de supporter tant de scènes ni d'entendre tant de cris. Retirez-vous; je vais parler à M. le cardinal, et, si je le trouve coupable, je serai sévère.

Gaston d'Orléans venait à peine de sortir, lorsque le cardinal parut. Il reconnut tout d'abord à la mine du roi que Monsieur avait parlé; mais il fit semblant de ne rien remarquer. Louis XIII, par paresse et par ennui, craignant une explication, qui allait user encore les faibles ressorts de sa vie presque éteinte, ne disait mot, et, bâillait en écoutant les violons. Le ministre lui dit enfin d'un ton léger : — Votre majesté a lu l'épître de cette jeune fille qui m'accuse de fourberie. Faut-il me mettre sur la sellette devant les beaux yeux de Mlle de Chimay?

— Pourquoi non, si l'accusation a quelque fondement? répondit le roi en battant la mesure avec son pied.

— Je vais donc répondre à cet accusateur en jupons, reprit le ministre d'un ton piqué. Cette lettre a été concertée entre Puylaurens et Mlle de Chimay.

— S'il en est ainsi, dit le roi en étendant ses membres, pourquoi donc vouliez-vous la détruire? pourquoi ne l'avez-vous rendue à Monsieur qu'à la dernière extrémité, quand le père Joseph avait le poignard sur la gorge?

M. le cardinal, à cette botte imprévue, se sentit en danger. Il releva la tête d'un air tout-à-fait irrité.

— Sire, dit-il, vous connaissez Monsieur et Puylaurens; vous me connaissez aussi depuis dix ans que je vous sers. D'un côté sont des ambitieux et de l'autre un serviteur dont les actes sont publics. Puisqu'il faut qu'il y ait fourberie et mensonge d'une part ou de l'autre, votre majesté décidera qui mérite sa confiance de ces gens-là ou de moi.

— Est-ce que je sais, s'écria le roi, qui est un menteur dans tout ceci? est-ce que je puis le savoir? Vous me rompez la tête; vous me mettez en colère, et vous serez cause que je mourrai deux jours plus tôt que je ne devrais. Allez tous au diable avec vos querelles! Tenez, monsieur le cardinal, jetons au feu tous les papiers d'Espagne. Embrassez Monsieur et rendez la liberté à Puylaurens.

— J'embrasserai Monsieur de tout mon cœur; mais il ne sera pas dit qu'un traître ait trouvé grace parce qu'il était mon neveu. Puylaurens a mérité le sort d'Ornano.

— Vous êtes dur, monsieur le cardinal; mais je n'ai pas la force de contester.

Si le cardinal était dur, Louis XIII n'était guère tendre, car, au bout d'un quart d'heure, comme on parlait d'autre chose, il fit son rire sec et méchant et se mit à dire tout bas à Saint-Simon : — Lorsque Puylaurens sera au donjon, je gage qu'il n'aura plus ses moustaches si bien peignées, ni ses joues couleur de rose. Bassompierre engraisse à la Bastille, m'a-t-on dit, Puylaurens va maigrir à Vincennnes. Il y aura balance.

Le roi trouvait un ragoût exquis à savoir les gens malheureux, malades, ou tout au moins ennuyés comme lui.

Antoine de L'Age était resté dans la chambre de M. de Chevreuse, gardé à vue par M. de Gordes. Il tressaillait au moindre bruit, attendant l'effet des promesses de Monsieur, et comptant les minutes avec une anxiété croissante. Une heure avant le jour, on apporta l'ordre de mener le prisonnier à Vincennes. Puylaurens descendit dans la cour du Louvre. Il y trouva Le Coudray et les autres conspirateurs de Saint-Germain en même état que lui, et gardés par M. de Charrost, autre exécuteur des ordres du roi. On les conduisait à la Bastille.

— Puylaurens, cria Le Coudray, bon courage, et ne mangez pas des champignons de M. d'Ornano.

Le capitaine des gardes invita Puylaurens à monter en carrosse et s'assit à côté de lui. Quelques instans après, le prisonnier passait sous la porte Saint-Antoine, escorté par vingt-quatre archers; le jour commençait à paraître lorsqu'on arriva au château de Vincennes. Puylaurens fut installé dans une petite chambre proprement meublée, où la lumière pénétrait par deux lucarnes assez larges, et puis les verrous se refermèrent. Le malheureux favori, touchant du doigt le danger des cabales et le néant de l'amitié des princes, dit adieu en pleurant aux honneurs, à la fortune, à l'amour et à la liberté. Ce fut ce jour-là que le cardinal, en s'éveillant, dit à Bautru cette mauvaise équivoque rapportée dans les mémoires : « Nous sommes de grands garçons; nous avons L'Age. »

PAUL DE MUSSET.

(*La dernière partie au prochain n°.*)

L'ARAGUAÏL

SCÈNES DE VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE DU SUD.

L'Amérique, si long-temps négligée, commence aujourd'hui à attirer l'attention des gouvernemens de l'Europe, et l'évidence des faits les oblige enfin à se préoccuper du rôle que ce vaste continent doit remplir un jour dans l'histoire de la civilisation. Déjà une portion de ce monde nouveau, la florissante Union américaine, a pris l'initiative dans le développement des institutions politiques, et si, à côté de ce grand pays, la barbarie conserve un domaine trop étendu, tout fait présumer que l'impulsion féconde partie des États-Unis ne rencontrera bientôt plus de limites. Aujourd'hui, quand on veut admirer la nature américaine dans toute sa beauté sauvage et primitive, c'est vers le sud du continent qu'il faut se diriger. Tandis que le nord devenait la terre de l'*utilitaire* et du négociant, le sud restait et il n'a pas cessé d'être en grande partie le domaine du poète et du naturaliste. Là point de chemins de fer ni de canaux, ni le plus souvent de routes quelconques, mais partout d'admirables forêts vierges, des fleuves dont l'étendue est sans bornes, des animaux aux formes les plus bizarres, des montagnes dont les cimes glacées se perdent au-dessus des nuages, des nations sauvages enfin, auxquelles le nom même de l'Europe est inconnu.

De tout temps, mon désir le plus ardent avait été de parcourir ces régions. Je ne doutais pas qu'il n'y eût là, pour le naturaliste, d'importantes découvertes à faire, des trésors sans nombre à recueillir. Je ne me trompais point, et le récit d'un épisode du voyage que j'entrepris à travers les solitudes de l'Amérique méridionale montrera combien de richesses attendent encore dans ces plaines inexplorées le passage du voyageur. C'est avec une joie profonde, on le comprendra, que je me vis placé à la tête d'une expédition scientifique chargée par le gouvernement français de visiter les parties les moins connues de l'Amérique du Sud. Un prince dont, quelles que soient les vicissitudes de la politique, le nom restera toujours cher à la France, M. le duc d'Orléans, avait contribué puissamment à l'organisation de ce voyage. Je ne m'étendrai pas sur les préliminaires, ni sur le plan de notre expédition; je ne veux, je l'ai dit, raconter ici que quelques-unes des journées les plus aventureuses de ce long pèlerinage dont Rio-Janeiro, Lima, le Para, Surinam, marquent les principales étapes. Une excursion sur une des plus grandes et des plus mystérieuses rivières de la province brésilienne de Goyaz, l'Araguaïl, donnera une idée fort exacte des régions encore inexplorées de l'Amérique méridionale et des peuples qui les habitent.

C'est à Goyaz que le projet de cette périlleuse campagne fut formé. J'étais arrivé dans cette ville après avoir traversé très péniblement les forêts et les plaines désertes qui la séparent de Rio-Janeiro. Les jours qui précédèrent notre arrivée à Goyaz se rattachent trop étroitement à l'excursion sur l'Araguaïl, pour que je n'en dise pas quelques mots, en remontant même jusqu'à notre séjour dans la capitale du Brésil.

Partis de Brest le 30 avril 1843, nous entrions le 17 juin à Rio-Janeiro, et nous admirions cette magnifique baie parsemée d'îles dont l'apparence est féerique. Mes compagnons de voyage étaient M. Eugène d'Osery, jeune et savant ingénieur, dont le concours devait être si précieux à l'expédition, et dont un lâche assassinat devait, quelques années plus tard, interrompre si tristement la brillante carrière; M. le docteur Weddell, à la fois médecin et botaniste, dont l'intrépidité et le savoir me furent souvent d'un grand secours; enfin M. E. Deville, jeune naturaliste, le seul de notre petite phalange qui dût revoir avec moi le sol de la France, après avoir accompli dans tous ses détails l'immense tâche qui nous était assignée.

On a souvent décrit la capitale du Brésil. Ce qu'on n'a pas assez remarqué, c'est le curieux aspect de sa population maritime. Les eaux de la baie, si pures et si tranquilles, sont sillonnées chaque jour par des centaines de navires destinés pour toutes les régions de la terre. Depuis l'élégante frégate jusqu'au dégoûtant baleinier, toutes les formes de constructions navales inventées par le génie de l'homme se trouvent réunies dans ce port. On peut dire que nul point du globe n'offre

un champ plus vaste à l'étude de la race humaine. Ici, dans la même chaloupe, le Russe et le Suédois rament à côté du Grec et du Portugais. Là, des matelots chinois et malais descendent des flancs d'un bâtiment de la compagnie des Indes. Des habitans de la Nouvelle-Zélande et de la Polynésie, apportés par des baleiniers américains, attirent l'attention par leur apparence sauvage et par leurs gestes désordonnés. Dans les rues tortueuses de la ville fourmillent des représentans de toutes les tribus de l'Afrique, les uns défigurés par de profonds tatouages, les autres par leurs dents limées en forme de clou. A tous ces élémens si divers se mêlent encore les Cabocles, représentans de la race indienne, qui, en qualité de muletiers, viennent de Saint-Paul ou de la province des Mines.

Je ne parlerai de notre réception à Rio-Janeiro que pour rendre hommage à la bienveillante hospitalité qui, à la veille d'un voyage pénible au milieu de peuplades barbares, multiplia sur nos pas les fêtes mondaines comme autant d'adieux de la civilisation. Le mariage de l'empereur fut célébré pendant notre séjour et nous permit d'admirer, dans tout son éclat, cette cour du Brésil qui, en dépit des formes constitutionnelles, conserve encore religieusement l'ancienne étiquette portugaise. On comprend ce que l'adorable climat de ces belles régions dut ajouter de charme aux cérémonies, aux fêtes somptueuses qui se succédèrent sous nos yeux dans la capitale brésilienne. Il fallut pourtant nous arracher à toutes ces joies, il fallut songer aux apprêts du départ, et la période vraiment intéressante de notre séjour au Brésil allait commencer avec les premières fatigues du voyage.

Ceux qui n'ont parcouru que des régions civilisées, où il existe des moyens réguliers de transport, ne peuvent se faire une idée des difficultés qui entourent une expédition tentée dans l'intérieur du Brésil. Nous savions qu'une portion des régions qui s'étendent entre Rio-Janeiro et Lima est déserte, ou habitée seulement par des nations sauvages et hostiles. Même dans les établissemens les plus considérables de l'intérieur, nous devions nous attendre à manquer des objets d'absolue nécessité. En ne comptant pas parmi ces objets le pain, dont nous devions nous passer pendant près de trois ans, nous avions encore à faire d'immenses provisions. Il fallait ne rien oublier de ce qui pouvait être nécessaire, et cependant nous n'avions pour déplacer ce vaste matériel que des mules ne pouvant porter chacune qu'un poids d'environ 75 kilogrammes divisé en deux lots parfaitement égaux. Tout prévoir et en même temps agir avec l'économie imposée par l'insuffisance de l'allocation accordée à l'expédition, tel était pour nous le problème à résoudre. Après trois mois de travaux et de peines, tout paraissait cependant prêt pour le départ, et l'on commençait déjà à charger les animaux, lorsqu'on s'aperçut que les caisses vides, faites dans de trop

fortes dimensions et d'un bois trop lourd, pesaient à elles seules plus que ne pouvaient porter les animaux. Il fallut tout recommencer, faire fabriquer de nouvelles caisses, et réformer les *cangayos*, ou bâts, qui furent reconnus devoir blesser les animaux. Pendant ce temps, plusieurs des mules furent perdues; on peut juger des inquiétudes, des tracas que j'éprouvais, et auxquels une violente attaque de fièvre typhoïde vint mettre le comble. A peine convalescent, les médecins me firent partir pour la Serra d'Estrella, dont l'air pur et frais me rendit bientôt la santé. C'est là que devait venir me rejoindre la caravane laissée sous la direction de M. d'Osery.

Après plusieurs jours d'attente, je vis arriver mes compagnons dans un état qui, certes, n'était pas fait pour ranimer mon courage. La plupart des animaux, blessés ou boiteux, étaient déjà presque hors de service. M. d'Osery, à pied et le corps déchiré par les épines, conduisait lui-même un lot de mules (on donne ce nom à une petite troupe de sept bêtes de somme) qui portaient nos instrumens d'astronomie et nos objets les plus précieux. Lorsqu'on avait voulu partir, on s'était aperçu que les animaux qu'on nous avait fait acheter n'avaient jamais été dressés au transport des fardeaux. Il avait donc fallu les retenir fortement et leur bander les yeux pendant qu'on les chargeait; mais, aussitôt lâchés, ils s'étaient tous rués les uns sur les autres, s'abattant mutuellement, puis s'enfuyant au galop dans toutes les directions, et se débarrassant d'un poids qui leur était aussi nouveau qu'incommode. Qu'on juge si nos chronomètres et nos instrumens de précision, orgueil des ateliers de Gambey, s'accommodaient de ce mode de voyage! Les muletiers, habitués à conduire des cuirs et du suif, s'asseyaient tranquillement en assurant de la manière la plus philosophique que les animaux s'arrêteraient dès qu'ils seraient fatigués. Bien que la justesse de cette prévision fût incontestable, mes compagnons de voyage n'en éprouvaient pas moins quelques inquiétudes sur les perturbations que ces courses au clocher pouvaient amener dans la marche d'instrumens aussi délicats. Moins patiens que les muletiers, ils s'en prenaient à ceux-ci d'abord, puis aux mules, puis au pays, puis à tout le monde enfin. Les muletiers, dont le flegme tropical s'étonnait de leur impatience, n'avaient rien trouvé de plus simple que de partir chacun de son côté pour rattraper les mules; mais, supposant sans doute que ces animaux indisciplinés ne pouvaient nous convenir, ils avaient emmené avec eux les meilleurs et n'avaient plus reparu.

Ces scènes, qui devaient se reproduire souvent pendant le cours de notre voyage, étaient alors toutes nouvelles pour nous. Aussi mes pauvres compagnons ne se remirent-ils en marche avec moi que très découragés. Ils étaient bien convaincus que l'expédition commencée sous d'aussi fâcheux auspices ne produirait pas les résultats attendus. J'ai

oublié de dire que nous ignorions tous la langue portugaise, et notre état d'irritation était tel que nous ne pouvions pardonner à des hommes nés dans les montagnes du Brésil de ne pas comprendre le français. Étonnés du désordre qui régnait parmi nous, les habitans du pays nous prenaient pour de vrais sauvages, et, lorsqu'on s'adressait à l'un d'entre eux pour lui demander des renseignemens, il ne manquait jamais de conduire son interlocuteur dans l'église la plus voisine pour voir quel effet produirait l'eau bénite sur des voyageurs de mine aussi suspecte. Un jour, l'un de ces campagnards nous assura que saint Antoine seul pouvait nous faire retrouver une mule égarée depuis près d'une semaine; en conséquence, il détacha de son cou une petite image de ce saint, et lui adressa une fervente prière. Comme cette oraison restait sans résultat, il enterra l'image; mais, la mule s'obstinant à ne pas reparaître, il retourna le bienheureux et lui mit les pieds en l'air. Enfin, ce dernier moyen n'ayant pas mieux reussi que les autres, il se décida à donner au saint une sévère flagellation, et au même instant on vit apparaître l'animal perdu. Alors s'éleva une vive discussion entre le dévot campagnard et l'homme qui depuis plusieurs jours cherchait l'animal : il s'agissait de savoir à qui appartiendrait la récompense promise. Les gens du pays opinaient tous pour celui qui avait flagellé saint Antoine; je me prononçai pour le muletier, ce qui me valut les plus graves reproches d'injustice. Ces faits, bien puérils en eux-mêmes, jettent cependant une assez vive lumière sur l'état moral d'une partie de la population brésilienne.

Traverser la Serra d'Estrella, visiter les principales villes de la province des Mines, nous diriger ensuite vers Goyaz, tel était le plan que nous avions d'abord à remplir. Parmi les points remarquables de cet itinéraire, je citerai la Serra d'Estrella d'abord, puis Barbacena, Villa-Rica, et enfin Goyaz.

La Serra d'Estrella offre des points de vue ravissans; les accidens les plus variés du sol y sont rehaussés par l'éclat d'une magnifique végétation. De gracieux palmiers se balancent au-dessus des fougères, et partout des fleurs brillantes s'étalent au milieu des lianes et des bambous. L'*araucaria* ou if du Brésil, semblable à un immense candélabre, domine çà et là le paysage. Nous vîmes dans la Serra d'Estrella, pour la première fois, un animal remarquable par les anomalies de son organisation, et encore par les fables dont on s'est plu à charger son histoire : je veux parler du *paresseux*, dont les mouvemens sont lents sans doute, mais bien moins qu'on ne l'a prétendu. Il a beaucoup des allures de l'ours, grimpe avec facilité, et se cramponne aux branches avec une incroyable vigueur; il ne se nourrit que du bourgeon terminal du *secropia*. A chaque instant, on rencontre sur les routes de la Serra des troupes de mules se dirigeant vers la capitale. Quelques-unes viennent de la

province des Mines, d'autres des parties les plus centrales de l'empire. L'aspect singulier des hommes qui les accompagnent, les armes qu'ils portent, tout donne à ces caravanes quelque chose d'éminemment pittoresque.

Barbacena, que nous atteignîmes le 14 novembre, est la ville où nous espérions pouvoir réorganiser notre caravane. Malheureusement tout est difficile au Brésil, et, bien que Barbacena soit considérée comme la capitale des mules et des bâts, nous eûmes la plus grande peine à nous procurer les premières et à faire fabriquer les derniers. C'est aux environs de Barbacena que se terminent les forêts vierges, qui s'étendent à une centaine de lieues dans l'intérieur. Ces forêts sont ensuite remplacées par les immenses *campos*, ou plaines parsemées d'arbres peu élevés, qui, à de rares exceptions près, couvrent tout le centre du continent.

D'horribles chemins séparent Barbacena de Villa-Rica, aujourd'hui connue sous le nom d'Ouro-Preto. A part les mines de topazes de Capao, cette route n'offre rien d'intéressant. Ouro-Preto est la capitale de la plus belle province du Brésil, celle de Minasgeraës, qui possède à elle seule un cinquième de la population de tout l'empire. Ainsi que l'indiquent ses divers noms, cette cité forme le centre des vastes travaux de minéralisation qui placent le Brésil parmi les plus riches contrées du monde. Sa situation est des plus pittoresques. Ouro-Preto est entouré de tous côtés par de hautes montagnes, parmi lesquelles on distingue, à sa forme remarquable, celle d'Itacolumi.

Après une visite aux riches mines d'or de Catabranca, de Moroveilho et de Gongosoco, qui appartiennent à des compagnies anglaises et sont exploitées par de nombreux esclaves, nous dûmes prendre la route de Goyaz, et nous commençâmes enfin à faire connaissance avec la nature sauvage. A mesure que nous avancions vers le sud, les établissemens devenaient plus rares; mais aussi la variété des oiseaux augmentait sans cesse. Parmi les plus remarquables, je citerai les *toucans*, les *jacamars*, la belle pie à gorge ensanglantée, des perroquets, des perruches, et une foule de jolis oiseaux-mouches, tels que le *diadème* et le *petasophor*. Bientôt nous aperçûmes des bandes de l'autruche d'Amérique (*nandou*) qui fuyaient avec rapidité à l'approche de nos chevaux. Nous étions dans les plaines qu'arrose le San-Francisco, dont les eaux répandent des miasmes mortels et que l'on ne traverse qu'avec crainte.

Nous arrivâmes enfin à Goyaz. Cette ville est plus connue sous son ancien nom de Villa-Boa. La population, qui s'élève à sept ou huit mille habitans, n'est presque entièrement composée que de nègres et de gens de couleur. Nous fûmes admirablement reçus par le président de la province, don José d'Assiz de Mascaragnas, qui avait fait préparer d'avance son palais pour notre réception. Si dans la province des Mines

nous avions trouvé les esprits agités par les idées de la civilisation moderne et le désir du progrès politique, dans celle de Goyaz, au contraire, nous trouvâmes toutes choses telles qu'elles étaient sous le gouvernement colonial : fort peu, parmi les habitans, savaient qu'une révolution fondamentale avait changé la face du Brésil, et peu nombreux aussi étaient ceux qui s'occupaient d'une constitution dont la plupart ignoraient même l'existence. Ce qui occupait le plus le pays, c'étaient les processions religieuses qui s'y succédaient sans cesse, et dans lesquelles on déployait un luxe que j'ai rarement rencontré ailleurs. Ces processions avaient généralement lieu le soir, quelquefois dans la nuit, et les milliers de torches qu'agitaient les pénitens jetaient de bizarres lueurs sur des costumes monastiques singulièrement variés. Nous remarquâmes plusieurs malheureux qui, par esprit de contrition, se traînaient à genoux dans les rues, en portant d'énormes pierres sur leur tête; d'autres se jetaient sur le pavé des églises et suppliaient le peuple de les fouler aux pieds.

La ville de Goyaz n'a aujourd'hui d'autres communications que celles que lui ouvrent laborieusement les troupes de mules qui vont à trois cents lieues, et par d'épouvantables routes, chercher à Rio-Janeiro et à Bahia toutes les marchandises nécessaires à la consommation des habitans; mais, si jamais la civilisation européenne se répand dans ces régions écartées, elle ouvrira en peu de temps des rapports entre Goyaz et le Para par la voie des fleuves. Effectivement, Goyaz se trouve situé entre le Tocantin et l'Araguaïl, qui se réunissent, vers le sixième degré de latitude sud, pour former une des plus belles rivières du monde. Le Tocantin et l'Araguaïl ont été autrefois ouverts à la navigation. Malheureusement, pendant que la civilisation se répand sur les côtes du Brésil, la barbarie s'empare de tout l'intérieur : les sauvages reprennent partout leur souveraineté primitive; les plantations, les villages même sont attaqués et brûlés, et ceux des habitans qui échappent à ces massacres s'empressent de quitter des lieux où leur vie est continuellement en danger.

La rivière du Tocantin est obstruée, dans presque tout son cours, par des cascades presque infranchissables. Ce n'est qu'à partir de Porto-Imperial qu'elle devient praticable. Pour suivre cette voie, il faut donc envoyer les marchandises à dos de mules à une distance de deux cents lieues, afin de pouvoir les embarquer. L'Araguaïl, au contraire, ne présente dans sa partie supérieure que peu d'obstacles à la navigation, et l'on peut s'embarquer à cinq ou six lieues de la capitale sur un de ses affluens, le Rio Vermeilho. Cette rivière deviendra certes, un jour, la principale voie de communication de toute cette partie du Brésil central; mais les bords sont habités par des tribus sauvages qui ont massacré les équipages des dernières expéditions envoyées sur l'Ara-

guaïl, il y a une cinquantaine d'années: depuis lors, la terreur qu'inspirent ces tribus a empêché le gouvernement brésilien de donner suite à ces tentatives. Je pensai qu'une expédition qui ouvrirait de nouveau cette belle voie de communication serait non-seulement utile aux sciences, mais encore au Brésil, dont je pourrais ainsi reconnaître l'hospitalité, et je me décidai à entreprendre cette tâche. Les autorités de Goyaz firent tout ce qui dépendait d'elles pour m'en dissuader; mais, voyant ma résolution inébranlable, le président plaça des soldats sous mes ordres et me donna tout l'appui dont il pouvait disposer. Il fut convenu que nous irions nous embarquer au petit village de Salinas, situé à une soixantaine de lieues au nord-ouest de Goyaz, d'où nous continuerions notre route dans des canots, tandis que nos mules et nos chevaux reviendraient sur leurs pas et iraient nous attendre à Porto-Imperial par la route de Cavalcante.

Ce fut le 28 avril 1844 que nous partîmes de Goyaz : toutes les autorités et les principaux habitans nous escortèrent à cheval jusqu'à une lieue de la ville; à deux lieues plus loin, j'atteignis mon camp, mais tout y était dans la plus extrême confusion. J'avais depuis long-temps donné l'ordre de tout préparer pour le départ de ce jour, mais on avait négligé d'attacher les animaux, et, lors de mon arrivée, il en manquait une vingtaine. La plupart des muletiers étaient à la recherche des bêtes de charge; les factionnaires seuls se trouvaient à leur poste.

Il est bon de remarquer à ce propos que, lorsqu'on voyage dans l'intérieur de l'Amérique du Sud, l'on a la coutume de laisser chaque soir les animaux paître en liberté. Cependant, pour empêcher qu'ils ne se dispersent à l'infini, on adjoint à chaque caravane un vieux cheval, qu'on appelle la *madrina*, et qui n'a d'autre office que de servir de chef de famille aux mules. En peu de temps, cet animal, par son expérience des pâturages et des points vers lesquels on peut trouver de l'eau, prend sur les mules le plus singulier ascendant; celles-ci lui obéissent en toutes choses, le suivent sans cesse. Il est vrai que la *madrina* sait faire, au besoin, respecter son autorité par des ruades vigoureuses, allongées aux mules indociles. Le cheval conducteur porte pour toute charge une cloche au cou, et les muletiers, avertis par le tintement, ont bien vite appris de quel côté ils doivent diriger leurs recherches. Si pendant la nuit un danger quelconque menace les mules, la troupe entière se serre autour de la *madrina;* lorsque l'alerte est donnée par la présence d'un tigre ou jaguar, les mules forment autour de leur protectrice un cercle; toutes leurs têtes se tournent vers la *madrina*, et elles écartent par des ruades redoutables l'ennemi qui les assiége en hurlant. Toutefois, si l'on peut, grace à la *madrina*, réunir jusqu'à un certain point de nombreuses troupes de mules, trois ou quatre cents par exemple, il n'en est pas ainsi des chevaux, qui sont beaucoup moins

traitables et plus sûrs de leurs forces. Les pauvres muletiers qui ont laissé des chevaux errer à l'aventure sont obligés, pour les ramener, de battre en tout sens la campagne; heureusement ils ont, pour reconnaître la trace des animaux, un instinct merveilleux, et le plus souvent la caravane est réunie au bout de deux ou trois heures. Quelquefois aussi, et surtout dans les vastes *campos* de l'intérieur, ces recherches sont infructueuses, et le voyageur se voit réduit à continuer sa route à pied. Il arrive encore que l'indolent muletier égare à dessein des animaux; puis, après avoir simulé des poursuites actives, il va se cacher à peu de distance du camp, derrière quelques touffes d'arbres, pour jouir pendant une journée entière de ce *far niente* si cher aux gens de couleur. Les mêmes passe-temps qui charment le muletier ne sont pas toujours, il est vrai, du goût des voyageurs; mais quelle colère, si fiévreuse qu'on la suppose, tiendrait devant l'impassibilité du Brésilien, qui, au retour de sa course, vous dit respectueusement, et le bonnet à la main : « Rien n'a paru, mais il est possible que je sois plus heureux demain ou après? »

Notre camp avait été établi dans une petite plaine sablonneuse et presque dénuée d'arbres. A peine étions-nous arrivés, que nos gens attachèrent nos hamacs à quelques palmiers rabougris et nous engagèrent à chercher dans le sommeil la patience qui nous manquait; mais les rayons presque perpendiculaires du soleil rendaient ce séjour un peu plus chaud que l'intérieur d'un four, et, ne pouvant dormir, nous passâmes notre temps à nous impatienter.

Bientôt vint l'heure du repas, et la triste collation qu'on nous servit n'était pas faite pour nous remettre de bonne humeur. Notre séjour d'un mois à Goyaz nous avait singulièrement accoutumés à la bonne table du président; aussi notre bœuf séché au soleil, et un peu plus dur que du cuir de bottes, nous parut-il détestable; nos haricots noirs, remplis de vers, nous semblèrent dégoûtans, et nous allâmes jusqu'à déclarer qu'on ne pouvait avaler la farine de manioc, qui cependant devait, durant des années, nous tenir lieu de pain. Pour couronner le repas, nous eûmes à discrétion une eau tiède et bourbeuse. Le tout était servi par terre. Il est bon d'ajouter qu'on charge ordinairement des fonctions de cuisinier le plus vieux, le plus sale et le plus incapable des muletiers. Or, notre maître d'hôtel ne remplissait que trop bien toutes les conditions requises. J'avais entrepris cependant de faire son éducation, et j'avais commencé par lui donner un mouchoir de poche; mais le pauvre diable, ne comprenant pas bien l'intention cachée sous ce cadeau, s'empressa de déchirer le mouchoir en lanières, voulant en faire, disait-il, des rubans pour sa femme. C'en était trop, et l'excès de nos mésaventures nous arracha un fou rire qui nous ôta la force de nous plaindre. Le soir venu, les muletiers rentrèrent au camp sans

ramener les animaux dispersés, il est vrai, mais avec une faim dévorante. La nuit s'écoula dans des chants et des danses, au son de la guitare.

Nous passâmes ainsi trois jours dans une vaine attente, et je me décidai alors à retourner avec mes compagnons à Goyaz, un peu honteux, je l'avoue, des débuts de cette expédition, que tout le monde avait déclarée impossible. Les rires et les quolibets ne nous manquèrent pas, quand nous reparûmes dans la ville. Ces pauvres étrangers, qui, dans leur ignorance du pays, avaient voulu faire ce que n'osaient entreprendre les habitans les mieux informés, revenaient après un voyage de trois lieues! Cependant je dois dire à l'éloge des Brésiliens que l'on ne négligea rien pour nous faire retrouver nos animaux; un bataillon entier fut dispersé dans la campagne, et au bout de huit jours tout avait reparu, tout était réorganisé. A notre second départ, nos hôtes, malgré leur politesse, dissimulaient avec peine leur sourire, et, au moment de nous éloigner, nous entendîmes cet adieu ironique : *Au revoir, à bientôt!*

Trois jours après avoir quitté Goyaz, nous pouvions déjà commencer nos études sur la vie sauvage : nous avions atteint le village de Caretao, habité par les Indiens de deux tribus, les Chavantes et les Cherentes, qui appartiennent à la même nation. Ils étaient peu nombreux et dans un état assez misérable. Leur costume se composait d'une chemise et d'un pantalon de grossière étoffe de coton, fabriquée par eux-mêmes. Ces Indiens ne sont chrétiens que de nom, car, depuis bien des années, aucun prêtre n'a résidé parmi eux. Bien que parfaitement paisibles, ils entretiennent des communications fréquentes avec la portion des deux tribus qui, sauvage et hostile aux blancs, vit encore dans le désert; celle-ci est anthropophage, et plusieurs même des hommes du village de Caretao avaient aussi mangé de la chair humaine. J'emmenai comme guides et interprètes six de ces Indiens, parmi lesquels deux étaient anthropophages : je n'eus qu'à me louer de ces gens, qui partagèrent avec moi toutes les fatigues du voyage et me furent des plus utiles sous tous les rapports. Chaque fois qu'un de ces Indiens mange un de ses semblables, il se fait, avec son couteau, une cicatrice sur la poitrine, et j'avais vu à Goyaz leur principal chef, Chiotay, qui montrait plus de cent de ces marques tristement significatives. La tribu des Cherentes se reconnaît à la tonsure qu'elle porte, comme les ecclésiastiques, sur le sommet du crâne.

En quittant Caretao, nous nous dirigeâmes vers le nord-ouest, et bientôt une des plus belles régions que j'aie vues de ma vie se déroula devant nous. De magnifiques plaines ondulées s'étendaient à perte de vue; çà et là étaient dispersés de beaux bouquets d'arbres aux formes les plus bizarres et appartenant presque tous à la famille des pal-

miers. Le gracieux *mauritia*, connu au Brésil sous le nom de *buriti*, et remarquable par ses nombreux rameaux, forme des avenues régulières de chaque côté des nombreux ruisseaux qui baignent ces plaines fertiles. Nous vîmes alors, pour la première fois, le bel ara bleu et jaune, qui se tient de préférence dans ces arbres et qui assourdit le voyageur par ses cris rauques et aigus. Plusieurs jolies espèces de singes de la plus petite taille se jouaient aussi dans le feuillage; ils appartenaient à la famille des *ouistiti*. Pourquoi faut-il que ce séjour merveilleux soit habité par des hordes barbares qui obligent à chaque instant le voyageur à songer à sa défense et à tenir constamment prêtes des armes mortelles? Que ne peut-on s'égarer sans danger sous ces ravissans bosquets et oublier pour un instant les soucis du monde dans ce paradis terrestre?

C'est à travers ces solitudes enchantées que nous arrivâmes au petit village de Salinas. Les maisons de ce village sont assez misérables et construites en paille, mais les environs sont des plus rians, et les habitans nous parurent fort heureux. Aucun n'était blanc; mais, ainsi que presque tous les Brésiliens de l'intérieur, ils offraient un mélange confus des races de l'Europe et de l'Afrique entées sur celles des habitans primitifs du continent. Plusieurs étaient de pur sang indien et appartenaient à la nation des Chavantes. Un jeune curé réside parmi eux et se fait aimer par ses vertus évangéliques.

Je vis à Salinas, pour la première fois, quelques-uns des fils primitifs de l'Amérique du Sud, dans leur accoutrement naturel, c'est-à-dire dans une nudité complète. Leur peau est brune; leur figure est large, plate et presque carrée; leurs yeux sont relevés aux angles externes; leurs cheveux, droits et noirs, sont coupés carrément sur le front et pendent flottans sur les épaules. Leur corps était barbouillé irrégulièrement d'une teinture bleu-noir tirée d'un fruit du pays appelé *genipapo*. Ces sauvages appartenaient à la nation des Carajas et portaient sur chaque pommette un tatouage circulaire de couleur noire; ils étaient armés de flèches et de massues; leur stature était généralement petite, mais ils étaient fortement organisés et avaient la tête très enfoncée dans les épaules. Les femmes s'enfuirent à notre approche ou s'accroupirent à terre; elles semblaient, à l'aspect d'étrangers, s'apercevoir pour la première fois de leur nudité. Ces Indiens arrivaient de l'Araguaïl; ils venaient à Salinas pour se procurer quelques objets dont ils avaient besoin : les Brésiliens, avec leur bonté habituelle, les avaient parfaitement accueillis, et chaque famille du pays en avait pris quelques-uns à sa charge.

Les renseignemens que je m'empressai de recueillir à Salinas furent loin d'être satisfaisans. On nous attendait depuis long-temps dans ce village, grace à la bienveillante sollicitude du gouvernement impérial;

mais personne n'avait pris au sérieux mon intention de pousser plus loin mon voyage, et rien n'avait été préparé pour m'en faciliter la continuation. On me déclara qu'il n'y avait ni embarcations, ni vivres, ni guides d'aucune sorte; que les bords de la rivière fourmillaient d'Indiens hostiles, que ses cataractes étaient infranchissables. J'interrogeai par signes les Indiens Carajas, et leurs réponses ne furent pas plus rassurantes : pour nous peindre les désagrémens du voyage, tantôt ils simulèrent les gestes d'hommes que l'on mangeait, tantôt ceux de malheureux se noyant dans les cascades. Cependant ma résolution était bien arrêtée, et, porteur des ordres de l'empereur, j'enjoignis de tout préparer pour le voyage. En conséquence, j'achetai les pirogues de pêche que possédait l'établissement, j'en fis faire de nouvelles, je fis tuer une douzaine de bœufs dont on sécha la chair, et l'on se mit à râper une prodigieuse quantité de racines de manioc pour en faire de la farine; on coupa des cannes à sucre et l'on en extraya de l'eau-de-vie, ainsi qu'une espèce de cassonnade, dont on fait des gâteaux qui ont l'apparence de briques et qui sont connus sous le nom de *rapa-dura*. L'on recueillit des résines pour les convertir en goudron destiné à calfeutrer les embarcations; j'engageai, par des promesses avantageuses, la plupart des hommes du pays, qui n'étaient qu'une douzaine, à faire partie de l'expédition; je fis établir une forge, et non-seulement l'on prépara les pièces de fer nécessaires aux pirogues, mais encore on répara l'armement, qui se composait d'une cinquantaine de fusils, parmi lesquels on en comptait douze de siége, que j'avais emportés de France, ainsi qu'une vingtaine de mousquets des chasseurs d'Afrique. Avec quelques vieux canons de fusil, je fis également fabriquer des hameçons et des harpons, et l'on prépara des lianes destinées à servir de lignes et de cordes. Nous avions deux cents livres de poudre, et, les balles ne me paraissant pas en nombre suffisant, je fis détacher toutes celles qui, comme poids, garnissaient nos filets de pêche. Enfin, le pavillon impérial n'ayant jamais été porté sur l'Araguaïl, je fis recueillir dans les bois des teintures jaunes et vertes avec lesquelles nous peignîmes un drapeau brésilien.

Parmi les habitans de Salinas que j'engageai à mon service, se trouvait un vieux nègre appelé Ricardo, homme intelligent et probe, qui avait fait dans son enfance un voyage sur l'Araguaïl, et qui, depuis, en sa qualité de pêcheur, avait visité fréquemment les parties du fleuve les plus rapprochées de Salinas. C'était lui qui, le premier et peu d'années auparavant, s'était mis en rapport avec les Indiens Carajas. Cette rencontre de Ricardo avec les sauvages habitans des bords de l'Araguaïl avait été accompagnée de circonstances fort dramatiques, et je notai le récit du vieux nègre, qui me parut avoir l'intérêt d'un chapitre de roman.

Dans une de ses excursions, le vieillard, s'étant, avec son fils, aventuré plus loin que de coutume à la tombée de la nuit, dut s'établir sur la plage d'une île assez vaste. Son compagnon l'ayant quitté pour couper du bois dans la forêt voisine, il s'étendit à terre pour dormir en l'attendant. Il commençait à s'assoupir, lorsqu'un bruit étrange frappa ses oreilles. Dans le désert, l'homme est sans cesse aux aguets : la crainte d'un objet inconnu le tient constamment éveillé, et les sens acquièrent un degré de délicatesse dont ne se peut faire une idée celui qui a toujours vécu dans les villes. Le vieux nègre reconnut dans la rumeur confuse qui l'avait éveillé le bruit d'une pirogue qui battait l'eau du fleuve. Il ne tarda pas, en effet, à voir s'approcher de terre une pirogue d'où sortirent une foule de sauvages peints des plus vives couleurs et ressemblant moins à des hommes qu'à des démons. Bientôt une seconde embarcation parut, et une vingtaine de pirogues s'arrêtèrent successivement devant l'île. Ricardo était plus mort que vif, mais quel ne fut pas son effroi, lorsqu'il entendit s'élever un cri infernal! La horde tout entière venait d'apercevoir son fils et se préparait à l'immoler. Le pauvre homme oublia tout alors, jusqu'à sa crainte même, et se précipita au cou du malheureux enfant que les sauvages venaient de saisir. Ricardo était d'une effroyable laideur, et les Carajas, qui n'avaient jamais vu de nègres, furent tellement effrayés de cette étrange apparition, qu'ils firent quelques pas vers leurs pirogues. Cependant, voyant que l'attitude des deux pauvres chrétiens n'avait rien d'hostile, ils se rapprochèrent, formèrent un vaste cercle et commencèrent une danse diabolique, accompagnée d'éclats de rire et de cris frénétiques, autour des pêcheurs, qui crurent bien, cette fois, que leur dernière heure était arrivée. Toute la nuit se passa ainsi. Enfin les Indiens, à force de gambades, se sentirent affreusement fatigués, et la plupart s'endormirent, tandis que les autres tenaient conseil pour savoir si l'heure n'était pas venue de commencer un festin dont, à défaut du poisson qu'on n'avait pu pêcher, les deux chrétiens devaient faire les frais. Heureusement le vieux noir se douta de l'objet de cette délibération; il chercha adroitement à faire entendre aux sauvages qu'il était très habile pêcheur, et leur montra son petit arsenal, dont la plupart des pièces étaient absolument nouvelles pour eux. Ne connaissant pas l'usage du fer, les Carajas ne pouvaient se saisir des poissons gigantesques qui peuplent les eaux de l'Araguaïl. Ricardo leur fournit les moyens d'atteindre ces proies succulentes qui leur avaient jusqu'à ce jour échappé. Dès-lors, les Carajas le prirent en grande affection, s'habituèrent à la laideur de ses traits, l'emmenèrent dans leur village, et voulurent lui donner rang parmi leurs chefs. Malgré ce qu'une telle offre avait de flatteur, Ricardo refusa, déclarant qu'il voulait retourner à Salinas. Les Carajas ne s'opposèrent pas à son départ, mais ils lui firent promettre de revenir. Ri-

cardo tint religieusement sa parole, et une alliance étroite s'établit entre le vieux nègre et les Carajas. De tels antécédens désignaient trop naturellement Ricardo à la dignité de premier pilote, pour que j'hésitasse à la lui accorder, et je n'eus par la suite qu'à me louer d'un pareil choix.

Notre séjour à Salinas ne fut pas seulement rempli par les préparatifs de l'excursion sur l'Araguaïl, nous fîmes aussi plusieurs courses aux environs. Parmi les curiosités naturelles qui nous frappèrent dans ces promenades, je dois citer un lac ravissant connu sous le nom de *Lac des Perles*. On y trouve effectivement en grande quantité une belle espèce d'*anondonte* dont les valves sont à l'intérieur agréablement irisées, et contiennent quelquefois des perles d'une assez médiocre valeur. Sur les bords de ce lac, nous tuâmes, pour la première fois, le *kamichy*, oiseau singulier de la taille du dindon, ayant une longue corne au milieu du front. Les habitans de Salinas attribuent des vertus merveilleuses à cette partie de l'animal et la regardent comme un remède certain contre toutes les maladies. Un autre magnifique habitant de ces bois est l'ara-hyacinthe, le plus gros des perroquets connus, et dont le plumage est entièrement d'un violet foncé. On y rencontre encore le *hoazin* de Buffon, à la tête huppée, et qui rappelle les oiseaux de fantaisie que peignent les Chinois; son cri ressemble à un grognement éclatant. Le *hoazin* est très commun dans ces régions.

Enfin, tous les préparatifs étant terminés, et rien ne s'opposant plus à notre départ, nous nous rendîmes au petit port de la Coroïne, situé sur la rivière de Crixas, l'un des affluens de l'Araguaïl. C'était là que nous devions nous embarquer. Tous les habitans du village nous avaient accompagnés jusqu'à ce port; le curé était venu y dire la messe et bénir nos canots. En vertu des pouvoirs dont j'étais muni, j'emmenai avec moi toute la garnison de Salinas, et notre équipage se trouva ainsi composé d'une cinquantaine d'hommes. Le 10 juin, nous nous embarquâmes au milieu des coups de fusil, des cris des femmes et des chants joyeux des jeunes gens, heureux de voir des choses nouvelles et d'affronter des dangers inconnus.

Après quelques heures de navigation, nous débouchâmes dans l'Araguaïl. Rien ne peut rendre la majesté de ce fleuve, roulant tranquillement la masse de ses eaux au milieu des forêts vierges. Le lendemain, nous atteignîmes la pointe sud de la grande île Bananal, formée par le fleuve, qui se divise en deux bras. La nécessité de déterminer astronomiquement la position de cette île nous y retint deux jours. Tout dans le paysage que nous avions sous les yeux nous rappelait les bords de la mer : la plage d'un sable blanc sur laquelle nous campions, l'immense masse d'eau qui nous entourait, les mouettes qui planaient au-dessus de nos têtes en poussant des cris aigus, et jusqu'aux dauphins qui se jouaient au milieu de la rivière. L'illusion était vrai-

ment complète, et nos pensées se reportaient avec charme vers cet Océan que nous ne devions revoir qu'après avoir accompli la rude tâche que nous nous étions imposée.

On comprend si une halte dans une île déserte, au bord d'une rivière inexplorée de l'Amérique, doit tenir la curiosité du naturaliste en éveil. De nombreux sujets d'étude s'offrirent à nos observations pendant les deux jours passés à Bananal. Nous pêchâmes ici pour la première fois l'immense *pirarucu*, connu des naturalistes sous le nom de l'*astrès géant;* c'est le plus grand des poissons d'eau douce connu : il atteint jusqu'à dix pieds de long et pèse trois à quatre cents livres; sa chair est fort bonne à manger, et formera certainement un jour un intéressant objet de commerce; sa peau, revêtue d'écailles, est d'une grande dureté, et pourra aussi être utilisée. Lorsqu'il est vivant, ce poisson est paré de couleurs brillantes. Sa nuance générale est d'un beau vert, et ses écailles sont bordées d'un rouge vif; ses mœurs sont très féroces, et il dévore jusqu'à ses enfans. L'on pêcha aussi une anguille électrique ou gymnote, sur laquelle nous fîmes quelques expériences. Un des soldats, en nous la voyant manier impunément avec un bâton, la toucha avec son sabre, et reçut une très forte secousse. Ces gens grossiers, ne pouvant concevoir pourquoi nous touchions ce poisson avec une si grande tranquillité, étaient très disposés à nous accuser de sorcellerie.

Nos chasseurs mirent, de leur côté, à profit ces deux jours de halte. Ils nous procurèrent de beaux oiseaux, parmi lesquels je citerai diverses espèces de hérons, la belle spatule rose à bec en forme de cuiller et la jolie grue corale, dont le plumage est varié des magnifiques couleurs des plus beaux papillons de nuit. Un grand nombre de crocodiles (caïmans) se jouaient autour de nous, et, durant la nuit, faisaient souvent entendre un long mugissement, suivi du bruit éclatant que produisait le monstre amphibie en s'élançant dans les eaux.

J'ai déjà dit qu'à Bananal la rivière se partageait en deux bras; j'hésitai long-temps sur la direction que je devais suivre. Le bras de l'ouest, très tortueux, devait nous conduire aux villages des Indiens Carajas, que nous avions le plus grand désir de visiter. Cependant tout nous portait à croire que ces sauvages nous seraient hostiles, et, bien qu'assuré de la victoire en cas d'attaque, je pensais qu'après ce premier combat nous serions exposés aux mêmes démêlés sur le cours entier de la rivière. Le bras de l'est, comme plus direct, était celui qu'on devait utiliser par la suite, si on cherchait jamais à établir des communications régulières sur l'Araguaïl. C'est ce dernier bras, nommé par les Brésiliens le *furo* de droite, que je me décidai à explorer.

Nous mîmes dix jours à traverser ce canal, dont les eaux sont parfaitement tranquilles. La grande île qui le borde à gauche passe pour

inhabitée; mais la terre ferme qui s'étend à droite appartient à diverses nations sauvages dont nous avions à craindre les attaques, et parmi lesquelles on doit placer en première ligne les Chavantes. Ces sauvages n'ayant pas de pirogues, les eaux de cette partie du fleuve fourmillent d'animaux qui ne sont jamais inquiétés par la présence de l'homme. Parmi les nombreuses espèces de poissons dangereux qu'on y rencontre, nous ne citerons que la *piragna*, qui, bien que n'ayant que trois à quatre décimètres de long, est plus à redouter pour le baigneur que le crocodile le plus féroce. Des dents saillantes et assez semblables à celles de l'homme garnissent sa bouche, et en un instant elle enlève les morceaux de la chair de l'imprudent qui s'expose à ses attaques. Dès que le sang coule, des milliers de *piragnas* s'élancent de toutes parts, et l'homme sur lequel elles s'acharnent est dévoré presque aussitôt, à moins que les nombreux oiseaux aquatiques ennemis de ces poissons ne viennent à son secours. Il faut dire que les plages baignées par l'Araguaïl sont littéralement couvertes d'oiseaux. D'énormes *jabiru*, de jolies aigrettes du blanc le plus pur, se balancent sur les branches des arbres qui ombragent la rivière, et ressemblent de loin à d'immenses fleurs suspendues aux rameaux. Les hérons, les oies, les ibis, les *savacous*, abondent aussi dans ces déserts, ainsi qu'une espèce d'engoulevent, qui, à la différence de ses congénères, a l'habitude de se réunir par troupes nombreuses au soleil le plus ardent. J'ai déjà parlé des crocodiles qui peuplent les eaux de l'Araguaïl : ils appartiennent à trois espèces distinctes. Deux sont fort communes; on les connaît dans le pays sous le nom de *jacaré-preto* et de *jacaré-tinga*. La première atteint une longueur de quatre à cinq mètres et est entièrement noire, avec quelques petites bandes jaunâtres sur la queue; la seconde ne dépasse guère un mètre de long : elle est variée de gris et de jaune, et sa chair sert de nourriture aux naturels. Je ne pus me procurer la troisième, qui est très rare et qui est, dit-on, noire avec la gorge jaune; celle-ci atteint des dimensions colossales. Un jour, nos pêcheurs parvinrent à harponner un crocodile de cette dernière espèce; mais son poids était tel qu'ils ne purent le traîner sur le rivage. Ils m'envoyèrent un d'entre eux pour m'informer de ce qui se passait, et aussitôt j'expédiai vingt hommes pour les aider à tirer la corde du harpon; mais le monstrueux amphibie parvint à rompre ce câble et s'enfuit, emportant le harpon enfoncé dans son corps.

Les reptiles se montrent aussi en très grand nombre sur les bords de l'Araguaïl, et nous trouvâmes plusieurs serpens à sonnette, ainsi que plusieurs grandes vipères et des couleuvres de petite taille, parées des plus jolies couleurs, dont l'écarlate le plus éclatant formait la base. Quelquefois, vers le soir, les sons les plus étranges sortaient du fond des eaux; c'étaient des grognemens prolongés et répétés à l'infini : ce

singulier concert annonçait la présence d'un poisson nommé *uvacara*. L'*uvacara* a la singulière habitude de sortir la nuit de son élément habituel et de porter à terre dans sa bouche, et l'une après l'autre, une grande quantité de pierres de la grosseur du bout du doigt; puis il dépose sur ce lit ses œufs, qui, par la forme et la couleur, ressemblent à des graines de moutarde. Parmi les quadrupèdes que nous eûmes occasion de rencontrer sur les bords de l'Araguaïl, je ne citerai que le singe hurleur, ainsi nommé à cause de l'éclat de sa voix, le *cabiai* ou *capivare*, animal amphibie assez semblable à un cochon de grande taille, deux ou trois espèces de cerfs, et des loutres.

Parvenus enfin à l'extrémité nord de la grande île Bananal, nous nous arrêtâmes encore pour en déterminer la position géographique; trois jours après, nous rencontrâmes le premier rapide que présente la rivière, et nous le passâmes sans difficulté.

Le lendemain, 3 juillet, nous vîmes enfin l'espèce humaine paraître à son tour au milieu de ces solitudes. Au moment même où nos canots se remettaient en marche, nous aperçûmes dans le lointain une pirogue remplie d'Indiens; je désirais vivement établir des relations avec eux, mais ils s'enfuirent à notre approche en s'aidant avec vigueur des longues perches qui leur servaient de rames. Je cherchai vainement à les joindre, mon embarcation lourdement chargée ne put y parvenir : alors j'invitai le docteur Weddell, qui commandait la plus légère de nos barques, à les poursuivre, et nous vîmes commencer une chasse des plus curieuses par l'agilité, la vigueur que montrèrent les rameurs sauvages comme les rameurs civilisés. La course dura long-temps : tantôt les gens du docteur, accablés de fatigue, perdaient l'avantage; tantôt, faisant de nouveaux efforts, ils semblaient au moment d'atteindre l'ennemi qui leur échappait sans cesse; mais bientôt une petite cascade barra la rivière, et les Indiens, obligés, pour se servir de leurs perches, de rester dans les eaux peu profondes, longèrent la rive, tandis que notre embarcation se précipita à force de rames au milieu de la chute et leur coupa le chemin. Lorsque les sauvages se virent en notre pouvoir, ils se jetèrent à genoux, en élevant au-dessus de leurs têtes des fruits de diverses espèces. Leur canot était rempli de flèches, et nous sûmes par la suite que c'étaient des espions qui avaient été envoyés pour nous surveiller. Pendant la nuit, ils s'étaient approchés de notre camp, sans doute afin de nous compter. Ils étaient entièrement peints en rouge, leurs cheveux étaient enduits d'huile de coco; leurs oreilles étaient percées et traversées chacune par un long bâton, et à travers leur lèvre inférieure pendait un instrument d'albâtre artistement travaillé. Ils étaient entièrement nus et portaient seulement au poignet des bracelets de coton, destinés à amortir la pression de la corde de l'arc. Nous comblâmes ces gens de présens et de marques d'amitié.

Les miroirs leur étaient totalement inconnus et excitaient fortement leur curiosité : ils regardaient constamment derrière, pour voir si la glace ne cachait pas quelqu'un, et paraissaient ravis de notre façon d'agir avec eux. Ayant remarqué parmi nous un jeune nègre qui servait de domestique, ils se figurèrent, je ne sais pourquoi, qu'il était notre chef, et à notre grand amusement ils lui témoignèrent leur respect par les gestes les plus burlesques. Nous apprîmes d'eux que nous étions à peu de distance du premier de leur village, et, vers le soir, l'ayant aperçu, j'allai camper sur une île de sable, peu soucieux d'y arriver à l'entrée de la nuit.

A peine nos sentinelles étaient-elles placées, que les Indiens du village commencèrent à débarquer sur notre îlot; leurs corps étaient entièrement peints jusque dans l'intérieur des paupières, et tous portaient des lances, des flèches et des massues; aucune femme ne se trouvait parmi eux. Les dispositions de ces sauvages ne paraissaient guère pacifiques. Nous leur distribuâmes cependant quelques couteaux et de la verroterie, mais le nombre des visiteurs devint bientôt assez considérable pour me donner quelque inquiétude. Je les engageai alors à se retirer; ils n'en tinrent pas compte et commencèrent à devenir bruyans. La nuit était épaisse, et j'avoue que notre situation me parut grave. Je fis prendre les armes, mais sans éclat, et j'ordonnai à chaque homme de se tenir prêt à agir. Nous étions enfin parvenus parmi ces féroces Chambiroas, dont le nom seul faisait frémir tous les habitans de ces régions. L'hésitation qui commençait à se répandre parmi les hommes de mon escorte me fit craindre qu'une terreur panique ne s'emparât de toute la bande, et alors notre mort était certaine. Les factionnaires m'annonçaient à chaque instant l'arrivée de nouvelles pirogues. Les Indiens voulaient exiger des présens et refusaient de nous donner leurs armes en échange. Je leur déclarai alors que toute relation serait interrompue jusqu'au matin, et qu'ils eussent à s'embarquer. Nos gens, rangés sur une longue ligne qui s'étendait d'un côté à l'autre de la petite île, s'avancèrent enfin doucement et l'arme au bras en poussant devant eux les Indiens, mais sans employer la violence. Nous parvînmes ainsi à les obliger à s'embarquer. Un vieux chef seul, ayant proposé de nous servir de guide, resta parmi nous. Je divisai alors notre équipage en deux quarts, qui tour à tour montèrent la garde. Les sentinelles durent répéter le mot d'ordre de quart d'heure en quart d'heure, afin de s'assurer que chacun était à son poste. La nuit se passa ainsi sans encombre. Au point du jour, je trouvai notre équipage singulièrement rassuré et riant déjà des terreurs de la veille.

Après déjeuner, nous nous embarquâmes, et la petite flottille s'approcha du village. La plage sur laquelle il est construit nous paraissait déjà rouge d'Indiens, lorsque la rivière nous présenta tout à coup un

obstacle inattendu. Une forte cascade s'annonçait par un murmure de plus en plus distinct, et notre pilote sauvage paraissait livré à une vive inquiétude; il faisait des signes que nous avions peine à comprendre, mais nous devinions parfaitement que la passe était des plus dangereuses. Les eaux se précipitaient avec furie contre les rochers. Nous n'avions d'espoir que dans son adresse et sa connaissance des localités. Une pensée traversa en ce moment mon esprit comme un éclair. Le pilote ne cherchait-il pas notre perte, et ces Indiens qui se pressaient sur le rivage n'attendaient-ils pas avec anxiété le moment de frapper de leurs massues ceux d'entre nous qui échapperaient au naufrage? Je fis placer derrière le pilote deux hommes sûrs avec ordre de lui brûler la cervelle au premier signe; mais tout se passa bien. Le canot, suivi du reste de la flottille, se précipita dans la passe étroite; nous fûmes couverts d'écume, et en instant l'écueil redoutable était franchi. Le vieux chef, s'abandonnant alors à une joie folle, se mit à danser en entonnant un chant monotone.

Avant d'aborder près du village, je fis arrêter les canots. Il fallait s'assurer de nos moyens de défense en cas d'attaque. Chacun de nos hommes avait un fusil et une giberne bien garnie de munitions. Sur les bancs des rameurs étaient placés des pistolets, des sabres, des piques et des haches; enfin, nous étions en état de tirer deux mille coups de fusil. Dans de telles conditions, nous n'eussions pas craint tous les Indiens de la rivière, et nous accostâmes avec une parfaite sécurité.

Le village des Indiens était formé d'une centaine de maisons construites en feuilles de palmier et pouvant être démontées avec facilité. Les Indiens ne résident sur les plages que pendant la saison de la sécheresse. Nous fûmes bien reçus, ce que j'attribuai à la manière dont j'avais traité l'équipage de la pirogue, car plusieurs des hommes qui la montaient vinrent au-devant de nous. Les Indiens nous conduisirent dans le village. Les maisons forment une rue assez régulière, au milieu de laquelle on remarque une sorte de place dont le centre est occupé par une hutte dans laquelle on conserve les *bonnets sacrés*. On désigne ainsi les objets d'une sorte de culte superstitieux. Les bonnets sacrés sont recouverts de plumes d'ara; ils ont d'un mètre à un mètre et demi de haut, et sont garnis, dans la partie inférieure, de feuilles pendantes, en sorte que l'homme qui les revêt devient entièrement invisible. Je ne pus obtenir de renseignemens sur l'usage de ces bonnets; mais on retrouve ces ornemens sacrés chez tous les peuples de la rivière appartenant aux diverses tribus des Carajas. A certaines époques de l'année, on promène solennellement ces bonnets, et on m'assura que les femmes se retiraient alors dans les bois, car, si l'une d'entre elles apercevait ces fétiches, elle serait considérée comme impure et immédiatement mise à mort.

Pendant que nous étions occupés à parcourir le village, l'on vint m'avertir que les femmes des sauvages se précipitaient dans des canots et qu'on les conduisait dans les bois à quelque distance. Sachant que cette manœuvre est un signe presque certain d'intentions hostiles chez les Indiens, je me rapprochai des embarcations, et je demandai des explications aux chefs qui m'entouraient. Ils protestèrent de leurs intentions pacifiques et rappelèrent les femmes.

Le second établissement des Indiens Chambiroas, situé sur la rive opposée de l'Araguaïl, est bien moins considérable que les autres. Le lendemain de notre arrivée, nous allâmes le visiter, et nous nous rendîmes ensuite, pour y passer la nuit, au troisième, au plus important de ces villages, nommés *aldées* par les Brésiliens. Nous nous trouvâmes cette fois au milieu d'une population très nombreuse; mais la confiance entre nous et les sauvages était établie, je n'avais plus à redouter chez nos gens qu'un excès de sécurité. J'ordonnai donc à l'équipage de rester embarqué, tandis que je descendais à terre avec deux de mes compagnons de voyage; mais à peine eus-je touché la plage, que je fus enlevé dans les bras de quelques vigoureux Indiens, qui m'emportèrent en courant jusqu'au fond d'une rue dont la longueur me parut démesurée. Parvenu à une dernière hutte, celle du chef, ils me firent asseoir sur une natte et m'apportèrent divers ragoûts, dont je me crus obligé de prendre ma part, malgré la répugnance qu'ils m'inspiraient. La gaieté la plus vive régna bientôt, et je laissai descendre à terre la moitié de l'équipage. Nous avions chacun adopté un Indien, qui était devenu notre *compadre*, et rien n'était plaisant comme de nous voir nous promener gravement bras dessus bras dessous avec ces bons sauvages parfaitement nus, et parlant chacun dans sa propre langue.

Le soir, plusieurs centaines d'Indiens, peints et ornés de plumes, exécutèrent avec un ensemble remarquable des danses d'un effet vraiment magique; même pendant ces exercices, ils tenaient leurs armes à la main. La nuit venue, pour nous donner une garantie de leurs intentions pacifiques, plusieurs de leurs principaux chefs vinrent coucher parmi nous, et quelques-uns d'entre eux s'étendirent à terre au-dessous de mon hamac.

Je savais que ces Indiens conservaient parmi eux quelques Brésiliens, qu'ils avaient, disait-on, réduits en esclavage. Je me mis en rapport avec ces prisonniers, qui étaient au nombre de quatre : deux femmes et un habitant du Para, plus un soldat déserteur de la province de Goyaz. Ces gens se louaient des sauvages, qui les avaient bien traités, mais qui s'étaient refusés à les laisser partir. J'obtins d'eux des renseignemens intéressans sur les coutumes de ces peuples. J'appris que les Indiens connaissaient depuis long-temps, et sur les rapports des Carajas du haut de la rivière, l'entreprise que j'avais formée.

Leurs intentions avaient été d'abord hostiles, mais notre conduite sage et ferme les avait ramenés à de meilleurs sentimens; tout portait à croire à la sincérité des témoignages d'amitié qu'ils nous prodiguaient. J'annonçai aux chefs mon intention d'emmener les Brésiliens, et ils y consentirent, bien qu'à regret.

La plupart des Chambiroas n'avaient jamais vu de blancs avant notre passage, car les Brésiliens esclaves dont je viens de parler étaient mulâtres ou métis. Les femmes nous regardaient avec des gestes de surprise; elles entr'ouvraient nos vêtemens pour voir si notre poitrine était de la couleur de notre figure, et ne tarissaient pas en exclamations d'étonnement. Ce fait indique combien peu de tentatives ont été faites par les Brésiliens pour explorer cette partie de leur vaste territoire. Je pus m'assurer que l'anthropophagie, qui existe à l'état de coutume chez plusieurs peuples du Brésil central, inspire aux Chambiroas autant d'horreur qu'à nous-mêmes. J'avais invité des chefs de cette nation à partager notre frugal repas; mais aucun ne voulut toucher à la viande de bœuf, car, ne connaissant pas d'animal d'aussi grande taille, ils se figuraient que cette chair devait être de la chair humaine, et ils avaient peine à cacher leur dégoût. Je cherchai en vain à leur faire comprendre la vérité.

Le tambour, au son duquel se faisaient nos apprêts de départ et nos diverses manœuvres, avait pour ces sauvages un charme tout particulier. Pendant presque toute la nuit, je fus obligé, à la prière des chefs, de faire promener la caisse à travers les rues du village. Tous les habitans la suivaient, rangés par pelotons et se tenant par le bras; ils ne pouvaient se lasser de l'entendre, et, lorsque le tambour se taisait un instant, on me suppliait aussitôt de donner des ordres pour la continuation de cet étrange concert. En revanche, nos armes à feu inspiraient à ces Indiens une grande terreur. Le chef de la tribu étant venu me rendre visite, je lui fis les honneurs d'une salve de mousqueterie. Épouvanté par la détonation, il se jeta à terre avec tous ses guerriers, et nous eûmes toutes les peines du monde à leur persuader qu'ils n'étaient point morts.

Quelques jours nous avaient suffi pour visiter les principaux établissemens de la petite peuplade qui nous avait si bien accueillis. Le moment était venu de continuer notre pénible exploration. Nous allions nous retrouver au milieu des solitudes; ce n'était plus contre les hommes, mais contre la nature qu'il nous faudrait lutter. De terribles cascades obstruent la partie du fleuve qu'il nous restait à explorer. Je fis tous mes efforts pour déterminer quelques Indiens à nous servir de pilotes; mais ils refusèrent obstinément de partager nos périls. Ils nous recommandèrent seulement de ne jamais camper sur la rive occidentale, qui était habitée par des Indiens hostiles.

Rien n'était exagéré dans ce qu'on nous avait dit des dangers qui menacent le navigateur sur cette partie de l'Araguaïl. Nous franchîmes plusieurs rapides, dans l'un desquels mon canot frappa trois fois sur des roches. Les jours suivans, nous surmontâmes plusieurs obstacles de même nature; une des pirogues chavira, néanmoins personne ne périt. Les cascades devenaient de plus en plus redoutables. Il fallut des prodiges d'adresse pour franchir ces cataractes multipliées, sans nous briser contre les roches. Quatre jours s'étaient déjà passés en pénibles efforts contre ces obstacles sans cesse renaissans, quand nous atteignîmes la plus formidable des cascades, composée d'une succession de rapides de plus de deux lieues de long. L'on fut obligé tantôt de traîner les embarcations sur les pierres, tantôt de les lancer sur un courant furieux. L'équipage, qui ne cessa toute la journée de travailler dans l'eau, était tellement exténué, que nous ne pûmes exécuter la tâche entière avant la nuit, et qu'il fallut dormir sur les rochers; le lendemain, nous sortîmes de cette dangereuse passe, et dès-lors la navigation eût été des plus agréables, si la faim n'avait commencé à nous faire sentir son aiguillon. Heureusement nous approchions d'un lieu de halte, et l'on jugera si ce fut avec joie que j'aperçus enfin, après quelques jours de diète forcée, le pavillon brésilien flotter sur le fort de *San-Juão das duas Barras,* situé un peu au-dessous de la jonction de l'Araguaïl avec le Tocantin.

Le fort de San-Juão est construit sur une hauteur qui domine l'embouchure de l'Araguaïl dans le Tocantin. A notre approche, nous vîmes que tout y était dans la plus grande confusion; la garnison avait pris nos embarcations pour une flottille de sauvages, elle était sous les armes, et il fallut montrer notre passeport impérial avant d'être admis dans la place. A peine arrivés, nous songeâmes à nous procurer des vivres; mais notre déception fut des plus cruelles : la garnison ne se nourrissait que des envois qu'elle recevait tous les trois mois de la ville du Para, et l'on me dit que, par des circonstances inexplicables, il y avait retard dans les arrivages. Nous n'avions donc aucun espoir de nous ravitailler à San-Juão. Je ne tardai pas non plus à m'apercevoir que le commandant du fort, malgré les protestations les plus serviles, conservait quelque défiance à notre égard, car, bien qu'à mon arrivée il eût voulu me remettre jusqu'aux clés de la place, cela ne l'empêcha pas de me déclarer le lendemain qu'il ne pourrait m'autoriser à descendre le Tocantin. La supériorité numérique étant du côté de mon escorte, j'ai lieu de croire qu'il eût été fort embarrassé de faire exécuter ses ordres, si mon intention avait été de les braver; mais, après avoir exploré le cours de l'Araguaïl, je me proposais au contraire de remonter le Tocantin et de revenir ainsi vers Goyaz par un nouveau chemin. Le commandant n'avait aucune objection à faire contre ce projet : seu-

lement, pour l'exécuter, il fallait des vivres, et il refusa de m'en donner, ou même de m'en vendre, à quelque condition que ce fût. J'eus beau lui représenter qu'en agissant ainsi, il exposait à périr de faim non-seulement des étrangers, ce qui pouvait à la rigueur l'intéresser assez peu, mais encore un nombre assez considérable de soldats brésiliens : rien ne put l'émouvoir. Je savais cependant que ses magasins étaient garnis de farine de manioc. Ce que je ne savais pas, c'est que cet homme ne reculait, pour s'enrichir, devant aucune exaction. Ses propres soldats n'étaient nourris que de jeunes crocodiles qu'il vendait un prix exorbitant à ceux-là même qui les avaient pêchés. Trois ans plus tard, on me donna tous ces détails au Para, où j'appris que la garnison du fort s'était révoltée contre ce chef indigne et l'avait fusillé.

Les refus du commandant de San-Juâo me laissaient cruellement inquiet. Comment allais-je pourvoir à la nourriture de tant d'hommes, auxquels je devais encore imposer de si durs travaux? La pêche ne nous offrait que des ressources bien précaires. Enfin j'obtins, à force de supplications, quelques paniers de farine de manioc, et j'envoyai dans les bois quelques hommes de mon escorte, qui me rapportèrent une assez grande quantité de châtaignes du Para : de plus, on consentit à me vendre la seule bête à cornes qui existât dans le fort, et que l'on y conservait comme objet de curiosité. Ce fut avec ces provisions, bien insuffisantes sans doute, que je cherchai à opérer la remonte du Tocantin. Cette tentative devait couronner dignement notre excursion.

Bientôt nous nous engageâmes dans des cascades très difficiles à franchir, surtout pour des hommes déjà exténués par tant de privations. Une navigation de neuf jours nous conduisit à la mission de Boa-Vista. Les incidens qui marquèrent ces neuf jours empruntent toute leur signification au malaise que le découragement et la faim faisaient peser sur notre équipage. La découverte d'une tortue, la rencontre d'une embarcation pourvue d'un peu de viande sèche, suffisaient pour éveiller parmi nous des transports de joie. C'étaient de véritables événemens. J'eus aussi à comprimer une révolte qui n'avait d'autre cause que l'excès de la fatigue et de la faim. Une partie de mon équipage voulut m'imposer une halte que je regardais comme préjudiciable aux intérêts de l'expédition. Après quelques tentatives infructueuses pour ramener les révoltés au devoir, je dus leur annoncer que j'allais les abandonner dans le désert, habité par des Indiens hostiles; puis je fis prendre le large, bien résolu à ne continuer mon voyage qu'avec les hommes restés fidèles. Lorsque les révoltés virent ma contenance, ils demandèrent à capituler; mais ils n'obtinrent de rentrer dans les embarcations qu'en les gagnant à la nage.

Notre entrée à Boa-Vista fut vraiment triomphale, et quelques jours

de repos dans cette petite ville nous eurent bien vite fait oublier toutes nos peines. Nous descendîmes à terre au milieu d'un discordant tapage produit à la fois par les sons peu harmonieux de la musique du pays, par des volées de cloches et des salves de mousqueterie, auxquelles répondaient les roulemens de notre tambour et les coups de fusil de mon escorte. Cet effroyable tintamarre dura jusqu'à la nuit. La ville de Boa-Vista est assez jolie, bien que toutes les maisons soient construites en feuilles de palmier et en paille; l'église est spacieuse et bâtie avec les mêmes matériaux, à l'exception des assises, qui sont en pierre. C'est grace aux bons offices des missionnaires que cette bourgade s'est élevée assez récemment. La population est principalement composée de nègres de la province de Marañon. Il y a peu d'années, quelques cahutes, repaires de voleurs et d'assassins, existaient seules dans cet endroit; elles sont aujourd'hui remplacées par un village florissant, par une population bienveillante et paisible.

Une excursion à travers les admirables forêts qui entourent Boa-Vista nous amena jusqu'aux villages habités par les Indiens Apinagés. Avant l'arrivée des missionnaires, ces sauvages attaquaient les embarcations; souvent ils massacraient les équipages qui remontaient ou descendaient le Tocantin. Aujourd'hui, les Apinagés sont plus pacifiques, et, bien que n'entretenant pas de relations très intimes avec les habitans de Boa-Vista, ils paraissent cependant avoir renoncé à leurs déprédations. Il est vrai que ces Indiens, entourés par la peuplade anthropophage des Chavantes, sentent le besoin de vivre en bonne intelligence avec les chrétiens, dont les armes à feu leur sont quelquefois d'un grand secours. Ces Indiens sont absolument nus; ils ont l'habitude de percer les oreilles des jeunes enfans, d'y passer de légers bâtons dont on augmente sans cesse le diamètre, et qu'on remplace enfin par des rondelles de bois qui dilatent le lobe de l'oreille au point de le faire pendre sur les épaules. Les Apinagés vivent réunis dans trois grands villages; nous passâmes la nuit dans le plus grand : l'on y préparait depuis plusieurs jours une fête singulière, à laquelle nous assistâmes. Tous ces Indiens étaient peints des couleurs les plus vives et parés de plumes éclatantes; des danses monotones durèrent toute la nuit, au bruit des trompes et des tambourins. Nous vîmes successivement plusieurs couples portant leur nouveau-né dans un hamac, puis venant le présenter à la lune, qui brillait alors de tout son éclat. Un Indien d'une extrême agilité, et qui se livrait aux plus incroyables gambades, secouait avec violence une espèce de calebasse en forme de bouteille contenant de petits cailloux. Les femmes étaient admises à cette fête et formaient une longue ligne en face des hommes. Malgré l'état de surexcitation dans lequel la danse et la boisson avaient jeté les sauvages, ils n'eurent pour nous que les meilleurs procédés.

Quelques jours d'une navigation fatigante et périlleuse succédèrent aux jours de repos que nous avions passés à Boa-Vista. Nous atteignîmes ainsi le village de Pexe, où nous devions abandonner nos embarcations pour continuer par terre notre route vers Goyaz. Avant d'arriver à Pexe, nous ne rencontrâmes qu'un seul point intéressant : c'est le village de Porto-Imperial, qui, sous le régime colonial, portait le nom de Porto-Real, et se trouve ainsi indiqué sur la plupart des cartes. Ici s'offrit à nous une misérable population, mise en couple réglée par les sauvages. Une terreur continuelle pèse sur les habitans de Porto-Imperial. Les femmes n'osent pas aller à la fontaine laver leur linge et chercher de l'eau sans être accompagnées d'une nombreuse escorte d'hommes armés de fusils. Accablée par tant de maux, auxquels la famine vient nécessairement joindre ses atteintes, cette population, décimée chaque année, disparaîtra bientôt, si des secours efficaces ne lui sont donnés.

A partir de Pexe, nous allions rencontrer sur terre des dangers et des obstacles non moins redoutables que les cascades si péniblement franchies du Tocantin. Il fallait traverser les déserts qui forment le vaste delta bordé d'un côté par l'Araguaïl, de l'autre par le Tocantin. Notre marche fut ralentie, non-seulement par la fatigue et l'épuisement de nos mules, dont plusieurs ne purent nous suivre, mais aussi par les précautions qu'il fallut prendre contre les tribus sauvages disséminées dans ces solitudes. Nous étions sur le territoire de deux peuplades renommées pour leur cruauté, les Chavantes et les Canouères. Bien que n'étant pas anthropophages, ces derniers sont plus redoutés encore que les Chavantes, et l'esprit a peine à admettre les traditions qui courent à leur sujet dans le pays. Naviguant constamment sur le Tocantin, les Canouères ont l'habitude d'attacher les malheureux tombés entre leurs mains, et particulièrement les femmes, aux extrémités de leurs pirogues; ces infortunés se trouvent ainsi plongés dans l'eau chaque fois que la frêle embarcation s'élance au milieu des nombreuses cascades qui interrompent le cours de la rivière. J'ai rencontré une pauvre femme qui n'avait été arrachée aux mains de ces misérables qu'après avoir vécu trois jours au milieu de ces tortures.

Les plaines désolées qui s'étendent entre l'Araguaïl et le Tocantin conservent encore çà et là quelques traces de la civilisation dont l'influence bienfaisante les avait autrefois fécondées. Çà et là s'élèvent des bosquets de bananiers, d'orangers, ombrageant des ruines. Les rares villages qu'on traverse sont dépeuplés; la plupart des maisons sont incendiées. Le petit hameau d'Amaroléité, que nous eûmes à traverser, ne contenait plus qu'une douzaine d'habitans réduits au désespoir; tout le reste était déjà tombé sous la massue des sauvages, et, bien que les survivans fussent assurés de partager bientôt le même sort, l'amour du

lieu natal les retenait cependant encore sur ce sol inhospitalier. A Pilar seulement, nous pûmes respirer à loisir, et notre vue ne fut plus attristée par d'aussi affreux tableaux. Il faut avoir traversé les déserts baignés par l'Araguaïl et le Tocantin, pour connaître dans toute sa nudité l'état de misère et d'anarchie où languissent quelques parties du Brésil.

Nous approchions de Goyaz, et bientôt nous pûmes rentrer dans cette ville, salués non plus par des rires sardoniques, mais par des cris d'enthousiasme et de reconnaissance. Cette excursion sur l'Araguaïl nous avait offert comme un résumé des fatigues et des dangers de toute espèce qui attendent le voyageur sur les fleuves inexplorés et dans les forêts vierges du Brésil. Nous avions pu nous convaincre que l'absence presque totale de voies de communication est le plus grand obstacle qui s'oppose aux progrès de la civilisation dans ces contrées lointaines. Malheureusement trop peu d'efforts ont été tentés jusqu'à ce jour pour surmonter cet obstacle, et quelques incidens de notre excursion sur l'Araguaïl ont assez prouvé quelle est l'insouciance des Brésiliens pour ce qui touche aux élémens les plus essentiels de la prospérité d'un grand pays. Il serait à désirer que, prenant exemple sur les voyageurs européens, les Brésiliens se décidassent enfin à étudier sérieusement le vaste domaine qu'ils partagent encore avec la barbarie. Ce n'est pas assez d'exploiter, comme ils le font, quelques parties d'un immense territoire : il faut établir des relations suivies et fécondes entre ces diverses régions, séparées jusqu'à ce jour par des forêts et des plaines incultes. Aujourd'hui, nous l'avons dit, c'est pour le naturaliste et le poète que le Brésil a surtout des charmes; c'est la nature inculte qu'on y vient étudier. Il serait temps qu'on y pût admirer aussi l'action bienfaisante de l'industrie, du travail, et le triomphe complet de la civilisation.

F. DE CASTELNAU.

LES POÉSIES

DE

HENRI HEINE.

Dans un moment où l'Europe est en feu, il y a peut-être quelque courage à s'occuper de simple poésie, à traduire un écrivain qui a été le chef de la jeune Allemagne et a exercé une grande influence sur le mouvement des esprits, non pas pour ses chants révolutionnaires, mais pour ses ballades les plus détachées, ses stances les plus sereines. Nous aurions pu, dans l'œuvre d'Henri Heine, vous former un faisceau de baguettes républicaines auquel n'aurait pas même manqué la hache du licteur. Nous préférons vous offrir un simple bouquet de fleurs de fantaisie, aux parfums pénétrans, aux couleurs éclatantes. Il faut bien que quelque fidèle, en ce temps de tumulte où les cris enroués de la place publique ne se taisent jamais, vienne réciter tout bas sa prière à l'autel de la poésie.

On a pu apprécier ici même le talent d'Henri Heine dans ses poèmes satiriques. *Atta-Troll* et *le Voyage d'Hiver* sont encore dans toutes les mémoires. Cette fois nous donnons comme une anthologie tirée de ses divers recueils du *Buch der Lieder* (Livre des chants). Avant de citer ces pièces, qui perdent nécessairement beaucoup, privées des graces du style et du rhythme, nous voudrions tenter une appréciation du talent poétique d'Henri Heine, ce Byron de l'Allemagne à qui il n'a manqué, pour être aussi populaire en France, que le titre de lord, la mise en scène de son génie, — et une traduction complète.

Henri Heine est, si ces mots peuvent s'accoupler, un Voltaire pittoresque et sentimental, un sceptique du XVIIIe siècle, argenté par les doux rayons bleus du clair de lune allemand. Rien n'est plus singulier et plus inattendu que ce mélange involontaire d'où résulte l'originalité du poète. A l'opposé de beaucoup de ses compatriotes, farouches Teutons et *gallophages*, qui ne jurent que par Hermann, Henri Heine a toujours beaucoup aimé les Français; si la Prusse est la patrie de son corps, la France est la patrie de son esprit. Le Rhin ne sépare pas si profondément qu'on veut bien le dire les deux pays, et souvent la brise de France, franchissant les eaux vertes où gémit la Lurley sur son rocher, balaie, de l'autre côté, l'épaisse brume du Nord et apporte quelque gai refrain de liberté et d'incrédulité joyeuse, que l'on ne peut s'empêcher de retenir. Heine en a retenu plus que tout autre, de ces chansons aimablement impies et férocement légères, et il est devenu un terrible railleur, ayant toujours son carquois plein de flèches sarcastiques, qui vont loin, ne manquent jamais leur but et pénètrent avant. Ah! plus d'un qui n'en dit rien, et tâche de faire bonne contenance, quoiqu'il soit mort depuis long-temps de sa blessure, a dans le flanc le fer de l'un de ces dards empennés de métaphores brillantes. Tous ont été criblés, les dieux anciens et les dieux nouveaux, les potentats et les conseillers auliques, les poètes barbares ou sentimentaux, les tartufes et les cuistres de toute robe et de tout plumage. Nul tireur, fût-il aussi adroit qu'un chasseur tyrolien, n'a abattu un pareil nombre des noirs corbeaux qui tournent et croissent au-dessus du Kyffhauser, la montagne sous laquelle dort l'empereur Frédéric Barberousse, et si l'Épiménide couronné ne se réveille point, certes, ce n'est pas la faute du brave Henri; dans son ardeur de viser et d'atteindre, il a même lancé à travers sa sarbacane, sur la patrie allemande, sur la *vieille femme de là-bas*, comme il l'appelle, quelques pois et quelques houppes de laine rouge, cachant une fine pointe, qui ont dû réveiller parfois, dans son fauteuil d'ancêtre, la pauvre grand'mère rêvassant et radotant.

Il n'a pas manqué jusqu'à présent de ces esprits secs, haineux, d'une lucidité impitoyable, qui ont manié l'ironie, cette hache luisante et glacée, avec l'adresse froide et l'impassibilité joviale du bourreau; mais Henri Heine, quoiqu'il soit aussi cruellement habile que pas un d'eux, en diffère essentiellement au fond. Avec la haine, il possède l'amour, un amour aussi brûlant que la haine est féroce; il adore ceux qu'il tue; il met le dictame sur les blessures qu'il a faites et des baisers sur ses morsures. Avec quel profond étonnement il voit jaillir le sang de ses victimes, et comme il éponge bien vite les filets pourpres et les lave de ses larmes!

Ce n'est pas un vain cliquetis d'antithèses de dire littérairement d'Henri Heine qu'il est cruel et tendre, naïf et perfide, sceptique et crédule, lyrique et prosaïque, sentimental et railleur, passionné et glacial, spirituel et pittoresque, antique et moderne, *moyen-âge* et révolutionnaire. Il a toutes les qualités et même, si vous voulez, tous les défauts qui s'excluent; c'est l'homme des contraires, et cela sans effort, sans parti pris, par le fait d'une nature panthéiste qui éprouve toutes les émotions et perçoit toutes les images. Jamais Protée n'a pris plus de formes, jamais dieu de l'Inde n'a promené son ame divine dans une si longue série d'avatars. Ce qui suit le poète à travers ces mutations perpétuelles et ce qui le fait reconnaître, c'est son incomparable perfection

plastique. Il taille comme un bloc de marbre grec les troncs noueux et difformes de cette vieille forêt inextricable et touffue du langage allemand à travers laquelle on n'avançait jadis qu'avec la hache et le feu; grace à lui, l'on peut marcher maintenant dans cet idiome sans être arrêté à chaque pas par les lianes, les racines tortueuses et les chicots mal déracinés des arbres centenaires; — dans le vieux chêne teutonique, où l'on n'avait pu si long-temps qu'ébaucher à coups de serpe l'idole informe d'Irmensul, il a sculpté la statue harmonieuse d'Apollon; il a transformé en langue universelle ce dialecte que les Allemands seuls pouvaient écrire et parler sans cependant toujours se comprendre eux-mêmes.

Apparu dans le ciel littéraire un peu plus tard, mais avec non moins d'éclat que la brillante pléiade où brillaient Wieland, Klopstock, Schiller et Goethe, il a pu éviter plusieurs défauts de ses prédécesseurs. On peut reprocher à Klopstock une fatigante profondeur, à Wieland une légèreté outrée, à Schiller un idéalisme parfois absurde; enfin, Goethe, affectant de réunir la sensation, le sentiment et l'esprit, pèche souvent par une froideur glaciale. Comme nous l'avons dit, Henri Heine est naturellement sensible, idéal, plastique, et avant tout spirituel. Il n'est rien entré de Klopstock dans la formation de son talent, parce que sa nature répugne à tout ce qui est ennuyeux; il a de Wieland la sensualité, de Schiller le sentiment, de Goethe la spiritualité panthéistique; il ne tient que de lui-même son incroyable puissance de réalisation. Chez lui, l'idée et la forme s'identifient complétement; personne n'a poussé aussi loin le relief et la couleur. Chacune de ses phrases est un microcosme animé et brillant; ses images semblent vues dans la chambre noire; ses figures se détachent du fond et vous causent par l'intensité de l'illusion la même surprise craintive que des portraits qui descendraient de leur cadre pour vous dire bonjour. Les mots chez lui ne désignent pas les objets, ils les évoquent. Ce n'est plus une lecture qu'on fait, c'est une scène magique à laquelle on assiste; vous vous sentez enfermer dans le cercle avec le poète, et alors autour de vous se pressent avec un tumulte silencieux des êtres fantastiques d'une vérité saisissante; il passe devant vos yeux des tableaux si impossiblement réels, que vous éprouvez une sorte de vertige.

Rien n'est plus singulier pour nous que cet esprit à la fois si français et si allemand. Telle page étincelante d'ironie et qu'on croirait arrachée à Candide a pour verso une légende digne de figurer dans la collection des frères Grimm, et souvent, dans la même strophe, le docteur Pangloss philosophe avec une *elfe* ou une *nixe*. Au rire strident de Voltaire, l'enfant au cor merveilleux mêle une note mélancolique où revivent les poésies secrètes de la forêt et les fraîches inspirations du printemps; le railleur s'installe familièrement dans un donjon gothique ou se promène sous les arceaux d'une cathédrale; il commence par se moquer des hauts barons et des prêtres, mais bientôt le sentiment du passé le pénètre, les armures bruissent le long des murailles; les couleurs des blasons se ravivent, les roses des vitraux étincellent, l'orgue murmure; le paladin sort de son château féodal sur son coursier caparaçonné; le prêtre, la chasuble au dos, monte les marches de l'autel, et jamais poète épris de chevalerie et d'art catholique, ni Uhland, ni Tieck, ni Schlegel, dont il a tant de fois tourné le romantisme en ridicule, n'ont si fidèlement dépeint

et si bien compris le moyen-âge. La force des images et le sentiment de la beauté ont rendu pour quelques strophes notre ricaneur sérieux; mais voilà qu'il se moque de sa propre émotion et passe sur ses yeux remplis de larmes sa manche bariolée de bouffon, et fait sonner bien fort ses grelots et vous éclate de rire au nez. Vous avez été sa dupe; il vous a tendu un piége sentimental où vous êtes tombé comme un simple Philistin. — Il le dit, mais il ment; il a été attendri en effet, car tout est sincère dans cette nature multiple. Ne l'écoutez pas, quand il vous dit de ne croire ni à son rire ni à ses pleurs; rire d'hyène, larmes de crocodile; — pleurs et rires ne s'imitent pas ainsi!

Le *Buch der Lieder* (Livre des chants) contient plusieurs ballades où, malgré l'accent railleur, palpite la vie intime des temps passés. *Le chevalier Olaf* se fait remarquer par le plus habile mélange de grace et de terreur. Cela est charmant et cela donne froid dans le dos. — Olaf a séduit la fille du roi; il faut qu'il l'épouse pour légitimer sa faute, mais il doit payer, la noce achevée, sa hardiesse de sa tête! La princesse est pâle comme une morte, le roi sombre et soucieux, le bourreau attendri; le chevalier Olaf seul salue d'un air gai son beau-père et sourit de ses lèvres vermeilles; il ne regrette pas ce qu'il a fait et ne trouve pas son bonheur acheté trop cher. Il envoie un adieu plein de reconnaissance à tout ce qui l'entoure, à la nature, à la providence, aux beaux yeux *couleur de violette* qui lui ont été si fatals et si doux! — Quel tableau grandiose et fantastique que celui du roi Harald Harfagar endormi au fond de la mer dans les bras d'une ondine amoureuse, et qui tressaille lorsque les vaisseaux des pirates normands passent au-dessus de sa tête! — Et dans la ballade d'Almanzor, qui, voyant dans la mosquée de Cordoue les colonnes de porphyre continuer à soutenir les voûtes de l'église du dieu des chrétiens comme elles avaient porté la coupole du temple d'Allah, courbe sa tête sous l'eau du baptême et trouve le moyen de rester le dernier à la fête d'une galante châtelaine, si bien que les colonnes indignées se rompent et croulent en débris, faisant hurler de douleur anges et saints sous leurs décombres, — quelle verve sceptique! quelle haute philosophie à travers le luxe éblouissant des images et l'enchantement oriental de la poésie! Le *Romancero morisco* n'a rien de plus vif, de plus éclatant, de plus arabe; mais à quoi bon donner un échantillon, quand on peut ouvrir l'écrin lui-même?

LE CHEVALIER OLAF.

I.

Devant le dôme se tiennent deux hommes, portant tous deux des manteaux rouges; l'un est le roi, l'autre est le bourreau.

Et le roi dit au bourreau : — Au chant des prêtres, je vois que la cérémonie va finir; tiens prête ta bonne hache.

Les cloches sonnent, les orgues ronflent, et le peuple s'écoule de l'église. Au milieu du cortége bigarré sont les nouveaux époux en costume d'apparat.

L'une est la fille du roi : elle est triste, inquiète, pâle comme une morte;

l'autre est sire Olaf, qui marche avec assurance et sérénité : sa bouche vermeille sourit.

Et, avec le sourire sur ses lèvres vermeilles, il dit au roi, sombre et soucieux : « Je te salue, beau-père; c'est aujourd'hui que je dois te livrer ma tête.

« Je dois mourir aujourd'hui.... Oh! laisse-moi vivre seulement jusqu'à minuit, afin que je fête mes noces par un festin et par des danses.

« Laisse-moi vivre, laisse-moi vivre jusqu'à ce que le dernier verre soit vidé, jusqu'à ce que la dernière danse soit dansée.... Laisse-moi vivre jusqu'à minuit. »

Et le roi dit au bourreau : « Nous octroyons à notre gendre la prolongation de sa vie jusqu'à minuit.... Tiens prête ta bonne hache. »

II.

Sire Olaf est assis au banquet de ses noces, il vide son dernier verre; l'épousée s'appuie sur son épaule et gémit. — Le bourreau se tient devant la porte.

Le bal commence, et sire Olaf étreint sa jeune femme, et, dans une valse emportée, ils dansent à la lueur des flambeaux la dernière danse. — Le bourreau se tient devant la porte.

Les violons jettent des sons joyeux, les flûtes soupirent tristes et inquiètes; les spectateurs ont le cœur serré en voyant danser les deux époux. — Le bourreau se tient devant la porte.

Et, tandis qu'ils dansent dans la salle resplendissante, sire Olaf murmure à l'oreille de sa femme : « Tu ne sais pas combien je t'aime! Il fera si froid dans le tombeau! » — Le bourreau se tient devant la porte.

III.

« Sire Olaf, il est minuit; ta vie est écoulée! Tu la perds en expiation d'avoir suborné une fille de roi. »

Les moines murmurent les prières des agonisans; l'homme au manteau rouge attend, armé de sa hache brillante, auprès du noir billot.

Sire Olaf descend le perron de la cour, où luisent des torches et des épées.

Un sourire voltige sur les lèvres vermeilles du chevalier, et, de sa bouche souriante, il dit :

« Je bénis le soleil, je bénis la lune et les astres qui étoilent le ciel. Je bénis aussi les petits oiseaux qui gazouillent dans l'air.

« Je bénis la mer, je bénis la terre et les fleurs qui émaillent les prés; je bénis les violettes, elles sont aussi douces que les yeux de mon épousée.

« O les doux yeux de mon épousée, les yeux couleur de violettes, c'est par eux que je meurs!... Je bénis aussi le feuillage embaumé du sureau sous lequel tu t'es donnée à moi. »

HARALD HARFAGAR.

Le roi Harald Harfagar habite les profondeurs de l'Océan avec une belle fée de la mer; les années viennent et s'écoulent.

Retenu par le charme et les enchantemens de l'ondine, il ne peut ni vivre ni mourir; voilà déjà deux cents ans que dure son bienheureux martyre.

La tête du roi repose sur le sein de la douce enchanteresse, dont il regarde les yeux avec une amoureuse langueur; il ne peut jamais les regarder assez.

Sa chevelure d'or est devenue gris d'argent; les pommettes de ses joues saillissent sous sa peau jaunie; son corps est flétri et cassé.

Parfois il s'arrache tout à coup à son rêve d'amour, quand les flots bruissent violemment au-dessus de sa tête et que le palais de cristal tremble.

Parfois il croit entendre au-dessus des vagues, dans le vent qui passe, un cri de guerre normand; il se lève en sursaut, il tressaille de joie, il étend ses bras, mais ses bras retombent lourdement.

Parfois il croit entendre au-dessus de lui des marins qui chantent et célèbrent dans leurs chansons guerrières les exploits du roi Harald Harfagar.

Alors le roi gémit, sanglotte et pleure du fond de son cœur. La fée de la mer se penche vivement sur lui et lui donne un baiser de sa bouche rieuse.

Almanzor.

I.

Dans le dôme de Cordoue s'élèvent treize cents colonnes, treize cents colonnes gigantesques soutiennent la vaste coupole.

Et colonnes, coupole et murailles sont couvertes depuis le haut jusqu'en bas de sentences du Coran, arabesques charmantes artistement enlacées.

Les rois mores, jadis, bâtirent cette maison à la gloire d'Allah, mais les temps ont changé, et avec les temps l'aspect des choses.

Sur la tour où le muezzin appelait à la prière bourdonne maintenant le glas mélancolique des cloches chrétiennes.

Sur les degrés où les croyans chantaient la parole du prophète, les moines tonsurés célèbrent maintenant la lugubre facétie de leur messe.

Et ce sont des génuflexions et des contorsions devant des poupées de bois peint, et tout cela beugle et mugit, et de sottes bougies jettent leurs lueurs sur des nuages d'encens.

Dans le dôme de Cordoue se tient debout Almanzor-ben-Abdullah, qui regarde tranquillement les colonnes et murmure ces mots :

« O vous, colonnes, fortes et puissantes autrefois, vous embellissiez la maison d'Allah, maintenant vous rendez servilement hommage à l'odieux culte du Christ!

« Vous vous accommodez aux temps, et vous portez patiemment votre fardeau. Hélas! et moi qui suis d'une matière plus faible, ne dois-je encore plus patiemment accepter ma charge? »

Et le visage serein, Almanzor-ben-Abdullah courba sa tête sur le splendide baptistère du dôme de Cordoue.

II.

Il sort vivement du dôme et s'élance au galop de son coursier arabe; les

boucles de ses cheveux encore trempées d'eau bénite et les plumes de son chapeau flottent au vent.

Sur la route d'Alkoléa, où coule le Guadalquivir, où fleurissent les amandiers blancs, où les oranges d'or répandent leurs senteurs,

Sur cette route, le joyeux chevalier chevauche, siffle et chante de plaisir, et sa voix se mêle au gazouillement des oiseaux et au bruissement du fleuve.

Au château d'Alkoléa demeure Clara d'Alvarès, et, pendant que son père se bat en Navarre, elle se réjouit sans contrainte.

Et Almanzor entend au loin retentir les cymbales et les tambours de la fête, et il voit les lumières du château scintiller à travers l'épais feuillage des arbres.

Au château d'Alkoléa dansent douze dames parées; douze chevaliers parés dansent avec elles. Cependant Almanzor est le plus brillant de ces paladins.

Comme il papillonne dans la salle, en belle humeur, sachant dire à toutes les dames les flatteries les plus charmantes!

Il baise vivement la belle main d'Isabelle et s'échappe aussitôt, puis il s'assied devant Elvire et la regarde hardiment dans les yeux.

Il demande en riant à Léonore s'il lui plaît aujourd'hui, et il montre la croix d'or brodée sur son pourpoint.

Il jure à chaque dame qu'elle règne seule dans son cœur, et « aussi vrai que je suis chrétien! » jure-t-il trente fois dans la même soirée.

III.

Au château d'Alkoléa, le plaisir et le bruit ont cessé. Dames et chevaliers ont disparu, et les lumières sont éteintes.

Dona Clara et Almanzor sont restés seuls dans la salle; la dernière lampe verse sur eux sa lueur solitaire.

La dame est assise sur un fauteuil, le chevalier est placé sur un escabeau, et sa tête, alourdie par le sommeil, repose sur les genoux de sa bien-aimée.

La dame, affectueuse et attentive, verse d'un flacon d'or de l'essence de rose sur les boucles brunes d'Almanzor, et il soupire du plus profond de son cœur.

De ses lèvres suaves, la dame, affectueuse et attentive, dépose un doux baiser sur les boucles brunes d'Almanzor, et un nuage assombrit le front du chevalier endormi.

La dame, affectueuse et attentive, pleure, et un flot de larmes tombe de ses yeux brillans sur les boucles brunes d'Almanzor, et les lèvres du chevalier frémissent.

Et il rêve : il se retrouve la tête profondément courbée et mouillée par l'eau du baptême dans le dôme de Cordoue, et il entend beaucoup de voix confuses.

Il entend murmurer toutes les colonnes gigantesques; — elles ne veulent plus porter leur fardeau, et tremblent de colère et chancellent.

Et elles se brisent violemment; le peuple et les prêtres blêmissent, la coupole s'écroule avec fracas, et les dieux chrétiens se lamentent sous les décombres.

L'Évocation.

Le jeune franciscain est assis solitaire dans sa cellule, il lit dans le vieux grimoire intitulé : *la Contrainte de l'Enfer.*

Et comme minuit sonne, il n'y tient plus, et, les lèvres blêmies par la peur, il appelle les esprits infernaux : Esprits! tirez-moi de la tombe le corps de la plus belle femme, prêtez-lui la vie pour cette nuit; — je veux m'édifier sur ses charmes.

Il prononce la terrible formule d'évocation, et aussitôt sa fatale volonté s'accomplit; la pauvre beauté morte arrive enveloppée de blancs tissus.

Son regard est triste. De sa froide poitrine s'élèvent de douloureux soupirs. La morte s'assied près du moine; — ils se regardent et se taisent.

Les Ondines.

Les flots battent la plage solitaire; la lune est levée; le chevalier repose étendu sur la dune blanche, et se laisse aller aux mille rêveries de sa pensée.

Les belles ondines, vêtues de voiles blancs, quittent les profondeurs des eaux. Elles s'approchent à pas légers du jeune homme, qu'elles croient réellement endormi.

L'une touche avec curiosité les plumes de sa barette; l'autre examine son baudrier et son heaume.

La troisième sourit, et son œil étincelle; elle tire l'épée du fourreau, et, appuyée sur l'acier brillant, elle contemple le chevalier avec ravissement.

La quatrième sautille çà et là autour de lui, et chantonne tout bas : « Oh! que ne suis-je ta maîtresse, chère fleur de chevalerie! »

La cinquième baise la main du chevalier avec une ardeur voluptueuse; la sixième hésite, et s'enhardit enfin à lui baiser les lèvres et les joues.

Le chevalier n'est pas un sot; il se garde bien d'ouvrir les yeux, et se laisse tranquillement embrasser par les belles ondines au clair de lune.

Le Tambour-Major.

C'est le tambour-major. Comme il est déchu! Du temps de l'empire, il florissait, il était pimpant et joyeux.

Il balançait sa grande canne avec le sourire du contentement; les tresses d'argent de son habit resplendissaient aux rayons du soleil.

Lorsqu'aux roulemens du tambour il entrait dans les villes et les villages, il trouvait de l'écho dans le cœur des femmes et des filles.

Il venait, voyait — et triomphait de toutes les belles; sa noire moustache était trempée des larmes sentimentales de nos Allemandes.

Il nous fallait bien le souffrir! Dans chaque pays où passaient les conquérans étrangers, l'empereur subjuguait les hommes, le tambour-major les femmes.

Nous avons long-temps supporté cette affliction, patiens comme des chênes allemands, jusqu'au jour où nos gouvernans légitimes nous insinuèrent l'ordre de nous affranchir.

Comme le taureau dans l'arène du combat, nous avons levé les cornes, secoué le joug français et entonné les dithyrambes de Kœrner.

O les terribles vers! Ils firent un effroyable mal aux oreilles des tyrans! L'empereur et le tambour-major s'enfuirent terrifiés par ces accens.

Tous les deux ils reçurent le châtiment de leurs péchés, et ils firent une misérable fin. L'empereur Napoléon tomba aux mains des Anglais.

Sur le rocher de Sainte-Hélène, ils lui infligèrent un infâme supplice. Il mourut à la fin d'un cancer à l'estomac.

Le tambour-major fut également destitué de sa position. Pour ne pas mourir de faim, il est réduit à servir comme portier dans notre hôtel.

Il allume les poêles, frotte les parquets, porte le bois et l'eau. Avec sa tête grise et branlante, il monte haletant les escaliers.

Chaque fois que mon ami Fritz vient me faire visite, il ne se refuse jamais le plaisir de railler et de tourmenter ce pauvre homme au corps si maigre et si long.

Laisse là la raillerie, ô Fritz! Il ne sied pas aux fils de la Germanie d'accabler de sottes plaisanteries la grandeur déchue.

Tu dois, il me semble, traiter avec respect des gens de cette espèce; — il se peut bien que ce vieux soit ton père du côté maternel!

Nous ne pouvons que mentionner ici quelques autres ballades déjà connues en France. *Les Deux Grenadiers*, par exemple, où se trouve l'idée de la *Revue nocturne* de Sedlitz, qui ne parut que long-temps après. *Dona Clara* est pour ainsi dire le pendant d'*Almanzor*. Là, c'est un musulman qui trahit sa foi pour l'amour d'une chrétienne; ici, un juif prend le costume d'un chevalier pour séduire la fille d'un alcade. La scène se passe dans des jardins délicieux; c'est une longue causerie amoureuse où la jeune fille laisse échapper çà et là des railleries contre les juifs sans savoir qu'elles vont frapper douloureusement au cœur de l'amant. La conclusion est que le faux chevalier, après avoir pressé dans ses bras la jeune Espagnole, lui avoue qu'il est le fils du grand rabbin de Saragosse. Le trait railleur manque rarement, chez Heine, au dénoûment des ballades les plus colorées et les plus amoureuses. Pourtant le *Pèlerinage à Kevlaar* est une légende toute catholique, dont rien ne dérange le sentiment religieux. Il s'agit d'un pèlerinage vers une certaine chapelle où la Sainte-Vierge guérit tous les malades. L'un lui présente un pied, l'autre une main de cire, selon l'usage, pour indiquer la partie de son corps qui souffre. Un jeune homme apporte à la Vierge un petit cœur de cire, car il est malade d'amour. — La nuit suivante, le jeune homme est endormi; sa mère, en le veillant, s'est endormie aussi; mais elle voit en rêve la mère de Dieu qui entre dans la chambre sur la pointe du pied. Marie se penche sur le malade, appuie doucement la main sur son cœur et disparaît. — Les chiens aboyaient si fort dans la cour, que la vieille femme se réveilla. Son fils était mort, « les lueurs rouges du matin se jouaient sur ses joues blanches.

« La mère joignit pieusement les mains, et pieusement, à voix basse, elle chanta : Gloire à toi, Marie! »

Mais il faudrait en citer bien d'autres; — achevons plutôt d'apprécier encore les caractères généraux du talent d'Henri Heine. Il a, entre autres qualités, le sentiment le plus profond de la poésie du Nord, quoique méridional par tempérament, comme lord Byron, qui, né dans la brumeuse Angleterre, n'en est pas moins un fils du soleil; — il comprend à merveille ces légendes

de la Baltique, ces tours où sont enfermées des filles de rois, ces femmes au plumage de cygne, ces héros aux cuirasses d'azur, ces dieux à qui les corbeaux parlent à l'oreille, ces luttes géantes sur un frêle esquif ou sur une banquise à la dérive. Un reflet de l'Edda colore ses ballades comme une aurore boréale; ces scènes de carnage et d'amour, de voluptés fatales et d'influences mystérieuses, conviennent à sa manière contrastée. Mais, ce à quoi il excelle, c'est à la peinture de tous les êtres charmans et perfides, ondines, elfes, nixes, wilis, dont la séduction cache un piége, et dont les bras blancs et glacés vous entraînent au fond des eaux dans la noire vase, sous les larges feuilles des nénufars. Il faut dire que, malgré les galanteries italiennes de ses terzines, les hyperboles et les concetti de ses sonnets, toute femme est pour Heine quelque peu nixe ou wili; et lorsque dans un de ses livres il s'écrie, à propos de Lusignan, amant de Mélusine : « Heureux homme dont la maîtresse n'était serpent qu'à moitié! » il livre en une phrase le secret intime de sa théorie de l'amour.

Henri Heine, dans ses poésies les plus amoureuses et les plus abandonnées, a toujours quelque chose de soupçonneux et d'inquiet; l'amour est pour lui un jardin plein de fleurs et d'ombrages, mais de fleurs vénéneuses et d'ombrages mortifères; des sphinx au visage de vierge, à la gorge de femme, à la croupe de lionne, aiguisent leurs griffes tout en souriant du haut de leurs socles de marbre; au milieu de l'étang jouent avec les cygnes de belles nymphes nues qui ont leurs raisons pour ne pas se montrer plus bas que la ceinture; dans ce dangereux paradis, les chants sont des incantations, le regard fascine, les parfums causent le vertige, les couleurs éblouissent, la grace est perfide, la beauté fatale; les bouches froides donnent des baisers brûlans, les bouches brûlantes des baisers de glace; toute séduction trompe, tout charme est un danger, l'idée de la trahison et de la mort se reproduit à chaque instant; le poète a l'air d'un homme qui caresse un tigre, joue avec le serpent cobra-capello, ou fait vis-à-vis à quelque charmante morte dans un bal de fantômes; cependant ce péril lui plaît et l'attire; il vient, comme l'oiseau, au sifflement de la vipère, et il aime à cueillir le *vergiss mein nicht* au bord des rives glissantes.

Dans la *Nord-Sée* (Mer du Nord), le poète a peint des marines bien supérieures à celles de Backhuysen, de Van de Velde et de Joseph Vernet; ses strophes ont la grandeur de l'Océan, et son rhythme se balance comme les vagues. Il rend à merveille les splendides écroulemens des nuages, les volutes de la houle brodant le rivage d'une frange argentée, tous les aspects du ciel et de l'eau dans le calme et dans l'orage. Shelley et Byron seuls ont possédé à ce degré l'amour et le sentiment de la mer; mais, par un caprice singulier, au bord de cette Baltique, devant ces flots glacés qui viennent du pôle, notre Allemand se fait Grec. C'est Poseidon qui lève sa tête au-dessus de cette eau bleue et froide, gonflée par la fonte des glaciers polaires. Au lieu des *évêques de mer* et des ondines, il fait jouer dans l'écume des tritons classiques, par un anachronisme et une transposition volontaires, comme s'en sont permis de tout temps les grands coloristes, Rubens et Paul Véronèse entre autres; il introduit dans la cabane de la fille du pêcheur un dieu d'Homère déguisé, — et lui-même ne représente pas mal Phébus-Apollon, avec une chemise rouge de matelot, des braies goudronnées, et condamné, non plus à garder les troupeaux chez Admète, mais à pêcher le hareng dans la mer du Nord.

Ceci est pour le côté purement pittoresque et descriptif; mais à la contemplation de la nature se mêlent des rêveries philosophiques et des souvenirs d'amour. L'immensité rend sérieux; la bouche du poète, cet arc rouge qui décochait tant de sarcasmes, se détend. Éloigné du danger, c'est-à-dire de la femme, Henri Heine se tient moins sur ses gardes; la mer interposée le rassure; l'idéal chaste et noble se reforme; l'ange pur succède au monstre gracieux, et, en se penchant sur la mer, le poète aperçoit au fond de l'abîme et dans la transparence des eaux la ville engloutie et vivante où s'accoude à la fenêtre la belle jeune fille qu'il aimerait sans crainte et sans jalousie.

Nous regrettons de ne pouvoir citer l'ensemble de ce poème étrange, où se déroulent tant d'impressions poétiques, rêveries, amours, souffrances, fantaisie, enthousiasme, ivresse. C'est l'analyse entière de l'ame du poète, avec ses contrastes les plus variés. Dans cette courte traversée de Hambourg à Héligoland, puis de cette île à Brême probablement, sur quelque mauvais paquebot chargé de grossiers matelots et de passagers ennuyeux, la pensée du rêveur s'isole et se fait grande comme l'infini. Quel est cet amour qui l'oppresse cependant, et qui, çà et là, traverse comme un éclair ces vagues idées, parfois imprégnées des brumes du Nord, parfois affectant une précision classique? C'est dans un autre de ses poèmes, intitulé *Intermezzo*, qu'on trouverait peut-être le secret de ces aspirations, de ces souffrances. Là se découpe plus nettement la forme adorée, la beauté à la fois idéale et réelle qui fut pour Heine ce qu'est Laure pour Pétrarque, Béatrice pour Dante. Mais c'est assez d'avoir osé rendre quelques pages du *Livre des Chants*. La traduction n'est peut-être qu'un tableau menteur, qui ne peut fixer d'aussi vagues images, merveilleuses et fugitives comme les brumes colorées du soir.

Couronnement.

Chansons! mes bonnes chansons! debout, debout, et prenez vos armes! Faites sonner les trompettes et élevez-moi sur le pavois cette jeune belle qui désormais doit régner sur mon cœur en souveraine.

Salut à toi, jeune reine!

Du soleil qui luit là-haut j'arracherai l'or rutilant et radieux, et j'en formerai un diadème pour ton front sacré. — Du satin azuré qui flotte à la voûte du ciel, et où scintillent les diamans de la nuit, je veux arracher un magnifique lambeau, et j'en ferai un manteau de parade pour tes royales épaules. Je te donnerai une cour de pimpans sonnets, de fières terzines et de stances élégantes; mon esprit te servira de coureur, ma fantaisie de bouffon, et mon *humour* sera ton héraut blasonné. Mais, moi-même, je me jetterai à tes pieds, reine, et, agenouillé sur un coussin de velours rouge, je te ferai hommage du reste de raison qu'a daigné me laisser l'auguste princesse qui t'a précédée dans mon cœur.

Le Crépuscule.

Sur le pâle rivage de la mer je m'assis rêveur et solitaire. Le soleil déclinait et jetait des rayons ardens sur l'eau, et les blanches, larges vagues, poussées par le reflux, s'avançaient écumeuses et mugissantes. C'était un fracas étrange, un chuchotement et un sifflement, des rires et des murmures, des

soupirs et des râles, entremêlés de sons caressans comme des chants de berceuses. — Il me semblait ouïr les récits du vieux temps, les charmans contes des féeries qu'autrefois, tout petit encore, j'entendais raconter aux enfans du voisinage alors que, par une soirée d'été, accroupis sur les degrés de pierre de la porte, nous écoutions en silence le narrateur, avec nos jeunes cœurs attentifs et nos yeux tout ouverts par la curiosité, pendant que les grandes filles, assises à la fenêtre au-dessus de nous, près des pots de fleurs odorantes, et semblables à des roses, souriaient aux lueurs du clair de lune.

La Nuit sur la plage.

La nuit est froide et sans étoiles; la mer fermente, et sur la mer, à plat ventre étendu, l'informe vent du nord, comme un vieillard grognon, babille d'une voix gémissante et mystérieuse, et raconte de folles histoires, des contes de géans, de vieilles légendes islandaises remplies de combats et de bouffonneries historiques, et, par intervalles, il rit et hurle les incantations de l'Edda, les évocations runiques, et tout cela avec tant de gaieté féroce, avec tant de rage burlesque, que les blancs enfans de la mer bondissent en l'air et poussent des cris d'allégresse.

Cependant sur la plage, sur le sable où la marée a laissé son humidité, s'avance un étranger dont le cœur est encore plus agité que le vent et les vagues. Partout où il marche, ses pieds font jaillir des étincelles et craquer des coquillages; il s'enveloppe dans un manteau gris, et va, d'un pas rapide, à travers la nuit et le vent, guidé par une petite lumière qui luit douce et séduisante dans la cabane solitaire du pêcheur.

Le père et le frère sont sur la mer, et, toute seule dans la cabane, est restée la fille du pêcheur, la fille du pêcheur belle à ravir. Elle est assise près du foyer et écoute le bruissement sourd et fantasque de la chaudière. Elle jette des ramilles pétillantes au feu et souffle dessus, de sorte que les lueurs rouges et flamboyantes se reflètent magiquement sur son frais visage, sur ses épaules qui ressortent si blanches et si délicates de sa grossière et grise chemise, et sur la petite main soigneuse qui noue solidement le jupon court sur la fine cambrure de ses reins.

Mais tout à coup la porte s'ouvre, et le nocturne étranger s'avance dans la cabane; il repose un œil doux et assuré sur la blanche et frêle jeune fille qui se tient frissonnante devant lui, semblable à un lis effrayé, et il jette son manteau à terre, sourit et dit :

« Vois-tu, mon enfant, je tiens parole et je suis revenu, et, avec moi, revient l'ancien temps où les dieux du ciel s'abaissaient aux filles des hommes et, avec elles, engendraient ces lignées de rois porte-sceptres, et ces héros merveilles du monde. — Pourtant, mon enfant, cesse de t'effrayer de ma divinité, et fais-moi, je t'en prie, chauffer du thé avec du rhum, car la bise était forte sur la plage, et, par de telles nuits, nous avons froid aussi, nous autres dieux, et nous avons bientôt fait d'attraper un divin rhumatisme et une toux immortelle. »

Poseidon.

Les feux du soleil se jouaient sur la mer houleuse; au loin sur la rade se

dessinait le vaisseau qui devait me porter dans ma patrie, mais j'attendais un vent favorable, et je m'assis tranquillement sur la dune blanche, au bord du rivage, et je lus le chant d'Odysseus, ce vieux chant éternellement jeune, retentissant du bruit des vagues et dans les feuilles duquel je respirais l'haleine ambrosienne des dieux, le splendide printemps de l'humanité et le ciel éclatant d'Hellas.

Mon généreux cœur accompagnait fidèlement le fils de Laërte dans ses pérégrinations aventureuses; je m'asseyais avec lui, la tristesse dans l'ame, aux foyers hospitaliers où les reines filent de la pourpre, et je l'aidais à mentir et à s'échapper heureusement de l'antre du géant ou des bras d'une nymphe enchanteresse; je le suivais dans la nuit cimmérienne et dans la tempête et le naufrage, et je supportais avec lui d'ineffables angoisses.

Je disais en soupirant : O cruel Poseidon, ton courroux est redoutable; et moi aussi; j'ai peur de ne pas revoir ma patrie.

A peine eus-je prononcé ces mots que la mer se couvrit d'écume, et que des blanches vagues sortit la tête couronnée d'ajoncs du dieu de la mer, qui me dit d'un ton railleur :

« Ne crains rien, mon cher poétereau! Je n'ai nulle envie de briser ton pauvre petit esquif ni d'inquiéter ton innocente vie par des secousses trop périlleuses; car toi, poète, tu ne m'as jamais irrité, tu n'as pas ébréché la moindre tourelle de la citadelle sacrée de Priam, tu n'as pas arraché le plus léger cil à l'œil de mon fils Polyphême, et tu n'as jamais reçu de conseils de la déesse de la sagesse, Pallas Athéné. »

Ainsi parla Poseidon, et il se replongea dans la mer; et cette saillie grossière du dieu marin fit rire sous l'eau Amphitrite, la divine poissarde, et les sottes filles de Nérée.

Dans la cajute, la nuit.

La mer a ses perles, le ciel a ses étoiles, mais mon cœur, mon cœur, mon cœur a son amour.

Grande est la mer et grand le ciel, mais plus grand est mon cœur, et plus beau que les perles et les étoiles brille mon amour.

A toi, jeune fille, à toi est ce cœur tout entier; mon cœur et la mer et le ciel se confondent dans un seul amour.

A la voûte azurée du ciel, où luisent les belles étoiles, je voudrais coller mes lèvres dans un ardent baiser et verser des torrens de larmes.

Ces étoiles sont les yeux de ma bien-aimée; ils scintillent et m'envoient mille gracieux saluts de la voûte azurée du ciel.

Vers la voûte azurée du ciel, vers les yeux de la bien-aimée, je lève dévotement les bras et je prie et j'implore.

Doux yeux, gracieuses lumières, donnez le bonheur à mon ame; faites-moi mourir, et que je vous possède et tout votre ciel.

Bercé par les vagues et par mes rêveries, je suis étendu tranquillement dans une couchette de la *cajute*.

A travers la lucarne ouverte, je regarde là-haut les claires étoiles, les chers et doux yeux de ma chère bien-aimée.

Les chers et doux yeux veillent sur ma tête, et ils brillent et clignotent du haut de la voûte azurée du ciel.

A la voûte azurée du ciel je regardais heureux, durant de longues heures, jusqu'à ce qu'un voile de brume blanche me dérobât les yeux chers et doux.

Contre la cloison où s'appuie ma tête rêveuse viennent battre les vagues, les vagues furieuses; elles bruissent et murmurent à mon oreille : « Pauvre fou! ton bras est court et le ciel est loin, et les étoiles sont solidement fixées là-haut avec des clous d'or. — Vains désirs, vaines prières! tu ferais mieux de t'endormir. »

Je rêvai d'une lande déserte, toute couverte d'une muette et blanche neige, et sous la neige blanche j'étais enterré et je dormais du froid sommeil de la mort.

Pourtant là-haut, de la sombre voûte du ciel, les étoiles, ces doux yeux de ma bien-aimée, contemplaient mon tombeau, et ces doux yeux brillaient d'une sérénité victorieuse et calme, mais pleine d'amour.

Le Calme.

La mer est calme. Le soleil reflète ses rayons dans l'eau, et sur la surface onduleuse et argentée le navire trace des sillons d'émeraude.

Le bosseman est couché sur le ventre, près du gouvernail, et ronfle légèrement. Près du grand mât, raccommodant des voiles, est accroupi le mousse goudronné.

Sa rougeur perce à travers la crasse de ses joues, sa large bouche est agitée de tressaillemens nerveux, et il regarde çà et là tristement avec ses grands beaux yeux.

Car le capitaine se tient devant lui, tempête et jure et le traite de voleur : « Coquin! tu m'as volé un hareng dans le tonneau! »

La mer est calme. Un petit poisson monte à la surface de l'onde, chauffe sa petite tête au soleil et remue joyeusement l'eau avec sa petite queue.

Cependant, du haut des airs, la mouette fond sur le petit poisson, et, sa proie frétillant dans son bec, s'élève et plane dans l'azur du ciel.

Au fond de la mer.

J'étais couché sur le bordage du vaisseau et je regardais, les yeux rêveurs, dans le clair miroir de l'eau, et je plongeais mes regards de plus en plus avant, lorsqu'au fond de la mer j'aperçus, d'abord comme une brume crépusculaire, puis peu à peu, avec des couleurs plus distinctes, des coupoles et des tours, et enfin, éclairée par le soleil, toute une antique ville néerlandaise pleine de vie et de mouvement. Des hommes âgés, enveloppés de manteaux noirs, avec des fraises blanches et des chaînes d'honneur, de longues épées et de longues figures, se promènent sur la place, près de l'hôtel de ville, orné de dentelures et d'empereurs de pierre naïvement sculptés, avec leurs sceptres et leurs longues épées. Non loin de là, devant une file de maisons aux vitres brillantes, sous des tilleuls taillés en pyramides, se promènent, avec des frôlemens soyeux, de jeunes femmes, de sveltes beautés dont les visages de rose sortent décemment de leurs coiffes noires et dont les cheveux blonds ruissellent en boucles d'or. Une foule de beaux cavaliers costumés à l'espagnole se pavanent près d'elles et leur lancent des œillades. Des matrones vêtues de

mantelets bruns, un livre d'heures et un rosaire dans les mains, se dirigent à pas menus vers le grand dôme, attirées par le son des cloches et le ronflement de l'orgue.

A ces sons lointains, un secret frisson s'empare de moi. De vagues désirs, une profonde tristesse, envahissent mon cœur, mon cœur à peine guéri. Il me semble que mes blessures, pressées par des lèvres chéries, saignent de nouveau; leurs chaudes et rouges gouttes tombent lentement, une à une, sur une vieille maison qui est là dans la ville sous-marine, sur une vieille maison au pignon élevé, qui semble veuve de tous ses habitans, et dans laquelle est assise, à une fenêtre basse, une jeune fille qui appuie sa tête sur son bras. — Et je te connais, pauvre enfant! Si loin, au fond de la mer même, tu t'es cachée de moi dans un accès d'humeur enfantine, et tu n'as pas pu remonter, et tu t'es assise étrangère parmi des étrangers, durant un siècle, pendant que moi, l'ame pleine de chagrin, je te cherchais par toute la terre, et toujours je te cherchais, toi toujours aimée, depuis si long-temps aimée, toi que j'ai retrouvée enfin! Je t'ai retrouvée et je revois ton doux visage, tes yeux intelligens et calmes, ton fin sourire. — Et jamais je ne te quitterai plus, et je viens à toi, et, les bras étendus, je me précipite sur ton cœur.

Mais le capitaine me saisit à temps par le pied, et, me tirant sur le bord du vaisseau, me dit d'un ton bourru : « Docteur! docteur! êtes-vous possédé du diable? »

Purification.

Reste au fond de la mer, rêve insensé, qui autrefois, la nuit, as si souvent affligé mon cœur d'un faux bonheur, et qui, encore à présent, spectre marin, viens me tourmenter en plein jour. — Reste là, sous les ondes, durant l'éternité, et je te jette encore tous mes maux et tous mes péchés, et le bonnet de la folie dont les grelots ont si long-temps résonné autour de ma tête, et la froide dissimulation, cette peau lisse de serpent qui m'a si long-temps enveloppé l'ame..., mon ame malade reniant Dieu et reniant les anges, mon ame maudite et damnée... — Hoiho! hoiho! voici le vent! dépliez les voiles! elles flottent et s'enflent! Sur le miroir placide et périlleux des eaux, le vaisseau glisse, et l'ame délivrée pousse des cris de joie.

La Paix.

Le soleil était au plus haut du ciel, environné de nuages blancs, la mer était calme, et j'étais couché près du gouvernail, et je songeais et je rêvais; — et, moitié éveillé, moitié sommeillant, je vis Christus, le sauveur du monde. Vêtu d'une robe blanche flottante et grand comme un géant, il marchait sur la terre et sur la mer; sa tête touchait au ciel, et de ses mains étendues il bénissait la mer et la terre, et, comme un cœur dans sa poitrine, il portait le soleil, le rouge et ardent soleil,—et ce cœur radieux et enflammé, foyer d'amour et de clarté, épandait ses gracieux rayons et sa lumière sur la terre et sur la mer.

Des sons de cloche, résonnant çà et là, attiraient comme des cygnes, et en se jouant, le navire, qui glissa vers un rivage verdoyant où des hommes habitent une cité resplendissante.

O merveille de la paix! comme la ville est tranquille! Le sourd bourdonnement des vaines et babillardes affaires, le bruissement des métiers, tout se tait, et à travers les rues claires et resplendissantes se promènent des hommes vêtus de blanc et portant des palmes, et, lorsque deux personnes se rencontrent, elles se regardent d'un air d'intelligence, et, dans un tressaillement d'amour et de douce renonciation, elles s'embrassent au front et lèvent les yeux vers le cœur radieux du Sauveur, vers ce cœur qui est le soleil et qui verse allégrement la pourpre de son sang réconciliateur sur le monde, et elles disent trois fois dans un transport de béatitude : Béni soit Christus!

Salut du matin.

Thalatta! Thalatta (1)! Je te salue, mer éternelle! Je te salue dix mille fois d'un cœur joyeux, comme autrefois te saluèrent dix mille cœurs grecs, cœurs malheureux dans les combats, soupirant après leur patrie, cœurs illustres dans l'histoire du monde.

Les flots s'agitaient et mugissaient; le soleil versait sur la mer ses clartés roses; des volées de mouettes s'enfuyaient effarouchées en poussant des cris aigus; les chevaux piaffaient; les boucliers résonnaient d'un cliquetis joyeux. Comme un chant de victoire retentissait le cri : Thalatta! Thalatta!

Je te salue, mer éternelle! Je retrouve dans le bruissement de tes ondes comme un écho de la patrie, et je crois voir les rêves de mon enfance scintiller à la surface de tes vagues, et il me revient de vieux souvenirs de tous les chers et nobles jouets, de tous les brillans cadeaux de Noël, de tous les coraux rouges, des perles et des coquillages dorés que tu conserves mystérieusement dans des coffrets de cristal!

Oh! combien j'ai souffert des ennuis de la terre étrangère! Comme une fleur fanée dans l'étui de fer-blanc du botaniste, mon cœur se desséchait dans ma poitrine. Il me semble que, durant l'hiver, je m'asseyais comme un malade dans une chambre sombre et malsaine, et maintenant voilà que je l'ai quittée tout à coup, et le vert printemps, éveillé par le soleil, resplendit à mes yeux éblouis, et j'entends le bruissement des arbres chargés d'une neige parfumée, et les jeunes fleurs me regardent avec leurs yeux odorans et bariolés, et l'atmosphère pleure et bruit, et respire et sourit, et dans l'azur du ciel les oiseaux chantent : Thalatta! Thalatta!

O cœur vaillant, qui as mis ton courage à fuir! combien de fois les beautés barbares du Nord t'ont amoureusement tourmenté! — De leurs grands yeux vainqueurs, elles me lançaient des traits enflammés; avec leurs paroles à double tranchant, elles s'exerçaient à me fendre le cœur; avec de longues épitres assommantes, elles étourdissaient ma pauvre cervelle. Vainement je leur opposais le bouclier, les flèches sifflaient, les coups retentissaient; elles ont fini par me pousser, ces beautés barbares du Nord, jusqu'au rivage de la mer, et, respirant enfin librement, je salue la mer, la mer aimée et libératrice. — Thalatta! Thalatta!

(1) *Thalatta* ou *Thalassa*, mer.

L'Orage.

L'orage couve sourdement sur la mer, et à travers la noire muraille des nuages palpite la foudre dentelée, qui luit et s'éteint comme un trait d'esprit sorti de la tête de Zeus-Kronion. Sur l'onde déserte et agitée roule longuement le tonnerre et bondissent les blancs coursiers de Poseidon, que Borée lui-même a jadis engendrés avec les cavales échevelées d'Érichthon, et les oiseaux de mer s'agitent, inquiets comme les ombres des morts que Caron, au bord du Styx, repousse de sa barque surchargée.

Il y a un pauvre petit navire qui danse là-bas une danse bien périlleuse! Éole lui envoie les plus fougueux musiciens de sa bande, qui le harcèlent cruellement de leur branle folâtre; l'un siffle, l'autre souffle, le troisième joue de la basse, — et le pilote chancelant se tient au gouvernail et observe sans cesse la boussole, cette ame tremblante du navire, et, tendant des mains suppliantes vers le ciel, il s'écrie : Oh! sauve-moi, Castor, vaillant cavalier, et toi, glorieux athlète, Pollux!

Le Naufrage.

Espoir et amour! Tout est brisé, et moi-même, comme un cadavre que la mer a rejeté avec mépris, je gis là, étendu sur le rivage, sur le rivage désert et nu. — Devant moi s'étale le grand désert des eaux; derrière moi, il n'y a qu'exil et douleur, et au-dessus de ma tête voguent les nuées, ces grises et informes filles de l'air, qui de la mer, avec des seaux de brouillard, puisent l'eau, la traînent à grand'peine et la laissent retomber dans la mer, besogne triste, et fastidieuse, et inutile, comme ma propre vie.

Les vagues murmurent, les mouettes croassent, de vieux souvenirs me saisissent, des rêves oubliés, des images éteintes me reviennent, tristes et doux.

Il est dans le Nord une femme belle, royalement belle; une voluptueuse robe blanche entoure sa frêle taille de cyprès; les boucles noires de ses cheveux, s'échappant comme une nuit bienheureuse de sa tête couronnée de tresses, s'enroulent capricieusement autour de son doux et pâle visage, et dans son doux et pâle visage, grand et puissant, rayonne son œil, semblable à un soleil noir.

Noir soleil, combien de fois tu m'as versé les flammes dévorantes de l'enthousiasme, et combien de fois ne suis-je pas resté chancelant sous l'ivresse de cette boisson! Mais alors un sourire d'une douceur enfantine voltigeait autour de ses lèvres fièrement arquées, et ces lèvres fièrement arquées exhalaient des mots gracieux comme le clair de lune et suaves comme l'haleine de la rose. Et mon ame alors s'élevait et planait avec allégresse jusqu'au ciel.

Faites silence, vagues et mouettes! Bonheur et espoir! espoir et amour! tout est fini. Je gis à terre, misérable naufragé, et je presse mon visage brûlant sur le sable humide de la plage.

Les Dieux grecs.

Sous la lumière de la lune, la mer brille comme de l'or en fusion; une clarté, qui a l'éclat du jour et la mollesse enchantée des nuits, illumine la vaste plage,

et dans l'azur du ciel sans étoiles planent les nuages blancs comme de colossales figures de dieux taillées en marbre étincelant.

Non, ce ne sont point des nuages! Ce sont les dieux d'Hellas eux-mêmes, qui jadis gouvernaient si joyeusement le monde, et qui maintenant, après leur chute et leur trépas, à l'heure de minuit, errent au ciel, spectres gigantesques.

Étonné et fasciné, je regardai ce Panthéon aérien, ces colossales figures qui se mouvaient avec un silence solennel. — Voici Kronion, le roi du ciel; les hivers ont neigé sur les boucles de ses cheveux, de ces cheveux célèbres qui, en s'agitant, faisaient trembler l'Olympe. Il tient à la main sa foudre éteinte; son visage, où résident le malheur et le chagrin, n'a pas encore perdu son antique fierté. C'étaient de meilleurs temps, ô Zeus! ceux où tu rassasias ta céleste convoitise de jeunes nymphes, de mignons et d'hécatombes; mais les dieux eux-mêmes ne règnent pas éternellement, les jeunes chassent les vieux, comme tu as, toi aussi, chassé jadis tes oncles les Titans et ton vieux père,— Jupiter parricide. Je te reconnais aussi, altière Junon! En dépit de toutes tes cabales jalouses, une autre a pris le sceptre, et tu n'es plus la reine des cieux, et ton grand œil de génisse est immobile, et tes bras de lis sont impuissans, et ta vengeance n'atteint plus la jeune fille qui renferme dans ses flancs le fruit divin, ni le miraculeux fils du dieu.— Je te reconnais aussi, Pallas Athéné. Avec ton égide et ta sagesse, as-tu pu empêcher la ruine des dieux? Je te reconnais aussi, toi, Aphrodite, autrefois aux cheveux d'or, maintenant à la chevelure d'argent! Tu es encore parée de ta fameuse ceinture de séduction; cependant ta beauté me cause une secrète terreur, et si, à l'instar d'autres héros, je devais posséder ton beau corps, je mourrais d'angoisse. — Tu n'es plus qu'une déesse de la mort, Vénus Libitina!

Le terrible Arès ne te regarde plus d'un œil amoureux. Le jeune Phébus Apollo penche tristement la tête. Sa lyre, qui résonnait d'allégresse au banquet des dieux, est détendue. Héphaistos semble encore plus sombre, et véritablement le boiteux n'empiète plus sur les fonctions d'Hébé et ne verse plus, empressé, le doux nectar à l'assemblée céleste... Et depuis long-temps s'est éteint l'inextinguible rire des dieux. — Je ne vous ai jamais aimés, vieux dieux! Pourtant une sainte pitié et une ardente compassion s'emparent de mon cœur, lorsque je vous vois là-haut, dieux abandonnés, ombres mortes et errantes, images nébuleuses que le vent disperse effrayées, et, quand je songe combien lâches et hypocrites sont les dieux qui vous ont vaincus, les nouveaux et tristes dieux qui règnent maintenant au ciel, renards avides sous la peau de l'humble agneau... oh! alors une sombre colère me saisit, et je voudrais briser les nouveaux temples et combattre pour vous, antiques dieux, pour vous et votre bon droit parfumé d'ambroisie; et devant vos autels relevés et chargés d'offrandes, je voudrais adorer, et prier, et lever des bras supplians...

Il est vrai qu'autrefois, vieux dieux, vous avez toujours, dans les batailles des hommes, pris le parti des vainqueurs; mais l'homme a l'ame plus généreuse que vous, et, dans les combats des dieux, moi, je prends le parti des dieux vaincus.

Et ainsi je parlais, et dans le ciel ces pâles simulacres de vapeurs rougirent sensiblement et me regardèrent d'un air agonisant, comme transfigurés par la douleur, et s'évanouirent soudain. La lune venait de se cacher derrière les

nuées, qui s'épaississaient de plus en plus; la mer éleva sa voix sonore, et de la tente céleste sortirent victorieusement les étoiles éternelles.

Questions.

Au bord de la mer, au bord de la mer déserte et nocturne, se tient un jeune homme, la poitrine pleine de tristesse, la tête pleine de doute, et d'un air morne il dit aux flots :

« Oh! expliquez-moi l'énigme de la vie, la douloureuse et vieille énigme qui a tourmenté tant de têtes : têtes coiffées de mitres hiéroglyphiques, têtes en turbans et en bonnets carrés, têtes à perruques, et mille autres pauvres et bouillantes têtes humaines. Dites-moi ce que signifie l'homme? d'où il vient? où il va? qui habite là-haut au-dessus des étoiles dorées? »

Les flots murmurent leur éternel murmure, le vent souffle, les nuages fuient, les étoiles scintillent, froides et indifférentes, — et un fou attend une réponse.

Le Port.

Heureux l'homme qui, ayant touché le port et laissé derrière lui la mer et les tempêtes, s'assied chaudement et tranquillement dans la bonne taverne le *Rathskeller* de Brême!

Comme le monde se réfléchit fidèlement et délicieusement dans un *rœmer* de vert cristal, et comme ce microcosme mouvant descend splendidement dans le cœur altéré! Je vois tout ensemble dans ce verre l'histoire des peuples anciens et modernes, les Turcs et les Grecs, Hegel et Gans; des bois de citronniers et des parades militaires; Berlin, et Schilda, et Tunis, et Hambourg; mais, avant tout, l'image de la bien-aimée, la petite tête d'ange, sur un fond doré de vin du Rhin.

Oh! que tu es belle, bien-aimée! Tu es comme une rose! non comme la rose de Schiraz, la maîtresse du rossignol chanté par Hafiz, non comme la rose de Sâron, la sainte et rougissante fleur célébrée par les prophètes. Tu ressembles à la rose du *Rathskeller* de Brême. C'est la rose des roses; plus elle vieillit, plus elle fleurit délicieusement, et son divin parfum m'a rendu heureux, il m'a enthousiasmé, enivré, et, si le sommelier du *Rathskeller* de Brême ne m'eût retenu ferme par la nuque, j'aurais été culbuté du coup!

Le brave homme! Nous étions assis ensemble et nous buvions fraternellement, nous agitions de hautes et mystérieuses questions, nous soupirions et nous tombions dans les bras l'un de l'autre, et il m'a ramené à la vraie foi de l'amour. — J'ai bu à la santé de mes plus cruels ennemis, et j'ai pardonné à tous les mauvais poètes, comme à moi-même il doit être pardonné. — J'ai pleuré de componction, et, à la fin, j'ai vu s'ouvrir à moi les portes du salut, le sanctuaire du caveau où douze grands tonneaux, qu'on nomme les saints apôtres, prêchent en silence,... et pourtant dans un langage universel.

Ce sont là des hommes! simples à l'extérieur, dans leurs robes de bois, ils sont, au dedans, plus beaux et plus brillans que tous les orgueilleux lévites du temple et que les trabans et les courtisans d'Hérode, parés d'or et de pourpre. — J'ai toujours dit que le roi des cieux passait sa vie, non parmi les gens du commun, mais bien au milieu de la meilleure compagnie!

Alleluiah! comme les palmiers de Bethel m'envoient des senteurs délicieuses! Quel parfum la myrrhe d'Hébron exhale! comme le Jourdain murmure et se balance d'allégresse! — Et mon ame bienheureuse se balance et chancelle aussi, et je chancelle avec elle; et, chancelant, le brave sommelier du *Rathskeller* de Brême m'emporte au haut de l'escalier, à la lumière du jour.

Brave sommelier du *Rathskeller* de Brême! regarde; sur le toit des maisons, les anges sont assis; ils sont ivres et chantent; l'ardent soleil là-haut n'est réellement qu'une rouge-trogne, le nez de l'esprit du monde, et, autour de ce nez flamboyant, se meut l'univers en goguette.

Épilogue.

Comme les épis de blé dans un champ, les pensées poussent et ondulent dans l'esprit de l'homme; mais les douces pensées de l'amour sont comme des fleurs bleues et rouges qui s'épanouissent gaiement entre les épis.

Fleurs bleues et rouges! le moissonneur bourru vous rejette comme inutiles; les rustres, armés de fléaux, vous écrasent avec dédain; le simple promeneur même, que votre vue récrée et réjouit, secoue la tête et vous traite de mauvaises herbes. Mais la jeune villageoise, qui tresse des couronnes, vous honore et vous recueille, et vous place dans ses cheveux, et, ainsi parée, elle court au bal, où résonnent fifres et violons, à moins qu'elle ne s'échappe pour chercher l'ombrage discret des tilleuls où la voix du bien-aimé résonne encore plus délicieusement que les fifres et les violons!

Certes, Henri Heine n'a pas long-temps été ce rêveur inutile dont les pensées d'amour ne font qu'émailler l'or des blés, — son esprit a produit aussi de riches moissons pour les rustres armés de fléaux qui n'apprécient que ce qui leur profite. Lui seul a tenu tête long-temps à la réaction féodale qui ensevelissait l'esprit vivant de l'Allemagne sous la poussière du passé. Il avait compris que, de la France, devait jaillir encore une fois la lumière promise au monde, et il se tournait invariablement vers cette seconde patrie. Nous apprécierons un jour cette phase importante de sa vie littéraire, nous dirons ce que lui doit notre pays, si concentré en lui-même, si ignorant au fond du mouvement des esprits à l'étranger. — Hélas! le long séjour d'Heine parmi nous ne lui a guère profité pourtant. Frappé à la fois de cécité et de paralysie, le poète souffre, jeune encore, des plus tristes infirmités de la vieillesse. Le destin d'Homère serait, pour lui, digne d'envie! — qu'il obtienne du moins un peu de cette gloire qui, pour la plupart des poètes, ne fleurit que sur leurs tombeaux.

GÉRARD DE NERVAL.

LES SOCIALISTES

ET

LE TRAVAIL EN COMMUN.

Dans ce siècle où tout le monde est animé, je dirais presque tourmenté, par l'idée du progrès, il s'est trouvé de prétendus penseurs qui, sans tenir aucun compte de l'œuvre du temps, de la force des choses, des nécessités sociales, des lois naturelles, des dispositions du cœur humain, ont voulu tout organiser ou réorganiser. Ces hommes paraissent croire qu'avant eux tout allait mal dans le monde, et que beaucoup de choses n'allaient pas du tout. De ce qu'il n'y avait ni décrets, ni lois, ni ordonnances pour réglementer le travail, ils ont supposé que le génie du siècle, en eux personnifié, devait apporter là sa règle et son compas.

Il y a bien de l'orgueil à prétendre que tout est à réformer dans un ordre social qui est le résultat du progrès de dix-huit siècles. Ajoutons, pour être juste, que nos philanthropes, vivement touchés des misères trop fréquentes qu'ils apercevaient autour d'eux, en ont cherché le remède, pour la plupart du moins, avec un véritable amour de l'humanité; mais ils ont trop cru que les maux de la société tenaient exclusivement à la constitution politique et industrielle. Ils n'ont pas vu que les principales causes de ces maux étaient dans la nature en général et dans celle de l'homme en particulier. Les réformes sociales

ou industrielles ne changeront point ces choses-là; elles ne feront pas, par exemple, qu'il y ait deux végétations chaque année, et qu'avec un léger travail les terres donnent à l'homme en abondance tout ce qui lui est nécessaire. Elles ne feront pas non plus, ces réformes, que tous les hommes naissent avec la même force, la même intelligence, la même activité, la même sagesse. Voilà pourtant ce qu'il faudrait pour réaliser les utopies de nos réformateurs. Que dis-je? ce ne serait pas assez : il faudrait que Dieu fît tomber du ciel tout ce qui est nécessaire à l'homme; car, tant qu'on devra produire ce nécessaire par le travail, il y aura fatalement de grandes inégalités, parce que Dieu a créé les hommes très inégaux dans leurs aptitudes au travail.

Les rêveurs philanthropes, les démagogues de tous les temps et de tous les pays, ont semblé croire qu'il y avait quelque part une grosse masse de richesses données par Dieu, et qui pourrait suffire à tout le monde, si quelques aristocrates ne s'en étaient pas emparés avec un égoïsme impitoyable. Cette idée est, à leur insu peut-être, la base de tous leurs systèmes, de toutes leurs déclamations. Que signifierait sans cela cette éternelle assertion : que la révolution de février est sociale et non pas politique? Que signifierait cet autre axiome du catéchisme socialiste, que les richesses *sont mal réparties?* On voit clairement derrière ces propositions l'idée qu'il y a des richesses innées, préexistantes au travail, qui appartiennent à tous, et qui, étant mal réparties, appellent une révolution sociale. S'il est démontré que ces richesses innées, données par Dieu, n'existent pas; qu'il n'y a d'autres richesses que celles produites par le travail (et la démonstration est des plus faciles), que devient la doctrine de la révolution sociale, d'où l'on veut faire sortir une meilleure répartition des richesses? Cette répartition n'est plus que le vol fait au travail, à l'intelligence, à l'économie; c'est l'œuvre du frelon pillant la ruche de l'abeille industrieuse. Si nous voulions imiter la violence de certains publicistes, ne serions-nous pas autorisé à leur renvoyer la qualification qu'ils ont appliquée au détenteur de la propriété?

On ne saurait trop s'étonner que les yeux ne soient pas frappés de cette vérité écrite, pour ainsi dire, sur toute la surface du sol : qu'il n'y a de richesses que celles qui sont produites par le travail de chaque jour, de chaque année; que les richesses produites, fruit du travail aussi, sont infiniment minimes, en raison des besoins d'une société de trente-six millions d'ames; que, lors même qu'on les prendrait à ceux qui les possèdent pour les distribuer à ceux qui ne possèdent pas ou presque pas, on n'améliorerait point la situation des derniers; que, loin de là, on les appauvrirait. La terre seule, étant créée par Dieu, pourrait paraître, au premier aperçu, une richesse préexistante au travail et appartenant à tout le monde. L'idée était vraie au moment

de la création, à cela près que la terre n'est pas, par elle-même, une richesse dans la véritable acception du mot; ce n'est qu'une vaste arène pour le travail de l'homme civilisé. Dans son état primitif, elle ne pouvait nourrir que quelques hommes sauvages avec les fruits et les racines des forêts. *La valeur qu'elle a aujourd'hui, c'est le travail qui la lui a donnée.* Que de siècles, que de capitaux, que de sueurs il a fallu enfouir dans son sein pour la faire ce que nous la voyons! L'un de nos plus savans agronomes, M. de Dombasle, a proclamé une vérité qui, à elle seule, peut combattre l'odieuse et absurde assertion de quelques-uns de nos réformateurs, à savoir, que la propriété est un vol : « La terre, a-t-il dit à propos de la colonisation de l'Algérie, n'a d'autre valeur que celle qu'on lui donne par les capitaux, bras ou écus, qu'on lui applique avec intelligence. » Cela est reconnu de tous les agronomes quelque peu observateurs. Ils disent : « La terre n'est qu'une matrice, un moule ou un instrument de travail. Si l'on calculait tout ce qu'ont coûté les propriétés rurales pour les mettre en rapport, non pas depuis que l'homme cultive, mais seulement depuis deux siècles, on trouverait une somme fort supérieure à la valeur actuelle des propriétés. » On n'entend parler ici que des travaux extraordinaires, fondamentaux, tels que les défrichemens, les desséchemens de marais, l'extraction des rochers, les transports de terre et d'amendemens minéraux, les plantations d'arbres et de vignes, les constructions rurales, et enfin les bestiaux et les instrumens aratoires. Il faut en excepter les cultures ordinaires annuelles, qui sont remboursées par les récoltes.

Je demanderai aux hommes qui ont l'incroyable audace de proclamer que la propriété est un vol, si le prix de la semaine ou du mois du simple ouvrier n'est pas quelque chose de sacré? Ils me répondront certainement qu'il n'y a rien de plus sacré au monde. Eh bien! le travail des mois, des années, des siècles, qui a constitué la propriété ce qu'elle est, n'est-il pas aussi respectable que le travail d'une semaine ou d'un mois? Cessez donc vos blasphèmes contre la propriété; au lieu de dire que le premier qui a clos un champ et l'a défriché était un fou ou un scélérat, bénissez-le, honorez-le, respectez son œuvre; car, sans cela, l'espèce humaine aurait péri, ou, clairsemée sur le sol, elle serait plongée dans la plus profonde misère.

Je crois avoir déjà démontré qu'il n'y a pas de richesses préexistantes au travail, puisque la terre elle-même n'est devenue une richesse que sous la main active de l'homme. Il est également vrai que la richesse créée n'est rien, que ce qui se crée par le travail de tous les jours, de tous les ans, a seul une grande importance. Les principales richesses d'une nation sont :

1° Les produits de la terre, qui nourrissent l'homme et lui fournissent les matières premières pour se vêtir;

2° Les objets fabriqués, qui l'habillent et lui donnent les commodités de la vie.

Eh bien! y a-t-il des aristocrates qui détiennent dans leurs mains les cent quarante millions d'hectolitres de tous grains, les quarante millions d'hectolitres de vin, la laine, le chanvre, le lin, la viande, l'huile, etc., que la France doit produire et consommer en 1849? Y a-t-il d'autres aristocrates qui détiennent les meubles et les étoffes pour la consommation de la France pendant un an? Non, il faut que tout cela se produise par le travail incessant de tous ou presque tous. Si le travail s'arrêtait seulement pendant quelques mois, la nation mourrait de faim et serait nue, car elle n'a pas dans les richesses produites les avances nécessaires pour suppléer à ce chômage.

Supposons qu'on la dispense de ce travail incessant. Améliorerait-on son sort en lui partageant la richesse déjà créée, c'est-à-dire la terre, les maisons, l'argent, tout ce que possèdent ceux qu'on appelle les riches? Examinons.

Combien sont-ils ces riches contre lesquels on allume si imprudemment la colère du peuple? Votre ancienne loi électorale peut vous le dire : vous aviez deux cent vingt mille électeurs payant 200 fr. d'impôt et au-dessus. La plupart sont pauvres. La propriété, représentée par 200 fr. d'impôts, est souvent grevée d'hypothèques pour une grande partie de sa valeur; dans tous les cas, elle alimente une nombreuse famille, et c'est tout au plus si, parmi ces deux cent vingt mille électeurs, on trouverait soixante mille familles pouvant avoir du luxe, du superflu. C'est égal, considérons ces deux cent vingt mille électeurs comme riches, et, au lieu de les spolier graduellement, ainsi que l'entendent certains économistes, par l'impôt ordinaire progressif, par l'impôt extraordinaire, qui n'atteint qu'eux, par les droits de succession progressifs, prenons-leur tout d'un coup la totalité de ce qu'ils possèdent, et distribuons leurs dépouilles aux trente-quatre millions d'individus qui, ne possédant pas ou ne possédant que très peu, vivent presque entièrement de leur travail journalier. Que sera-ce pour chacun? Une fort chétive somme, qui ne les dispensera pas d'un jour, d'une heure de travail. Leur situation sera-t-elle améliorée? Je dis qu'elle sera empirée : ces deux cent vingt mille *riches* qu'on aura dépouillés, qu'étaient-ils? Les directeurs, les propagateurs du travail. Les capitaux avec lesquels ils alimentaient l'industrie, étant disséminés dans toutes les poches, n'auront plus la puissance de créer le travail. C'est comme un levier qu'on aurait coupé en plusieurs tronçons, il ne peut plus soulever le fardeau. La société, privée de l'intelligence des directeurs et du grand moteur de l'industrie, le capital concentré, tomberait dans le marasme; elle descendrait à un état pire que celui des Arabes, lesquels du moins ont pour eux l'espace, qui leur permet

de nourrir de nombreux troupeaux. Voilà ce que l'on gagnerait à la ruine de cette bourgeoisie contre laquelle on excite les simples travailleurs, au lieu de leur faire comprendre qu'il y a entre eux et la bourgeoisie communauté complète d'intérêts, réciprocité de services; que la bourgeoisie n'est pas une caste privilégiée, que c'est une partie du peuple lui-même, qui s'est élevée par le travail; que les artisans entrent tous les jours dans la bourgeoisie, pendant que des bourgeois, par suite des vicissitudes du commerce et de l'industrie, rentrent aussi tous les jours dans la classe d'où ils étaient sortis. C'est là le mouvement naturel et providentiel de la société, car c'est le désir de s'élever et de rester dans les rangs de la bourgeoisie qui crée l'émulation, la vie sociale.

Si, à Dieu ne plaise, les théories socialistes promenaient sur la nation un niveau qui ne peut être que celui de la misère, croit-on que cette égalité du malheur durerait long-temps? Non; la force des choses concentrerait de nouveau les capitaux dans les mains les plus actives, les plus intelligentes, et, pour le bien de tous, nous aurions encore les chefs du travail. *La masse des hommes a besoin d'être conduite.* Je sais bien que les socialistes me répondront que la diffusion des capitaux dans toutes les poches, loin d'être un obstacle au travail, serait au contraire un bienfait pour l'humanité. Les capitaux se concentreront par l'association des ouvriers, et ceux-ci, au lieu d'être exploités par le possesseur unique du capital, jouiraient de tout le fruit de leur travail. Cette théorie vaut assurément la peine d'être étudiée, car elle serait admirable si elle pouvait être généralement appliquée, si elle produisait les avantages matériels, moraux et politiques, qu'on en attend; mais, avant de la discuter, constatons d'abord qu'on ne pourrait diviser entre tous les capitaux créés sans commettre la plus odieuse des spoliations, puisque tout capital vient du travail. On ne changerait pas la nature de cet acte en l'appelant une *révolution sociale.* — La mesure est-elle juste? dit Aristide à Périclès. — Non, répondit celui-ci; mais elle est utile au salut de la république. — N'importe, elle est mauvaise, puisqu'elle est injuste.

Aurait-on du moins ici l'excuse de l'utilité? Nous allons voir. Distinguons bien, au préalable, le but pécuniaire : en réalité, après la spoliation des riches, il ne s'agit plus que de partager entre les ouvriers le bénéfice qu'est censé faire le chef de fabrique ou d'atelier. Il ne peut y avoir un autre avantage matériel; voyons si cet avantage est assez considérable pour qu'on l'achète par une révolution sociale et industrielle qui peut couvrir la France de misère et de sang.

Y a-t-il toujours bénéfice pour le chef d'atelier et quel est ce bénéfice? Tout le monde sait que souvent on perd au lieu de gagner, et l'on voit tous les jours des fabricans se ruiner. Mais, quand on fait bien ses

affaires, que gagne-t-on? Ne sait-on pas que, dans une foule d'entreprises par actions, le dividende des actionnaires est à peine de 3 à 4 pour 100, souvent de moins, et quelquefois de rien du tout. Je connais plusieurs fabricans qui travaillent pour leur propre compte et emploient cinq cents ouvriers; ils s'estiment fort heureux, après avoir prélevé l'intérêt du capital engagé, quand ils ont un bénéfice de 6 ou 8,000 francs comme salaire de leur industrie et de leur intelligence, comme indemnité des risques qu'ils ont fait courir à leur capital, à l'existence de leur famille. Ce bénéfice, fort incertain, que serait-il pour chacun des cinq cents ouvriers? Supposons-le certain et en moyenne de 6,000 fr., ce serait 12 fr. pour chacun. Voilà l'énorme exploitation que le chef d'atelier, quand il est heureux, pratique sur chacun des travailleurs; voilà l'immense conquête que les théoriciens socialistes offrent en perspective à l'ambition du peuple, au prix de tous les hasards d'une réforme périlleuse! Douze francs à conquérir en ruinant leurs frères, et peut-être en versant leur sang!

Ne vaudrait-il pas mieux que les ouvriers, au lieu de s'exposer à toutes les chances qui annulent souvent le dividende et le capital, plaçassent à intérêt leur part du capital de la société et reçussent un salaire librement débattu, proportionné à l'état des affaires? Dans la fabrique que j'ai prise pour base de mon argumentation, il doit y avoir un capital d'au moins 200,000 fr., ce qui serait 400 fr. pour chacun des associés. Ne serait-il pas plus sage d'accroître ce petit capital d'une manière certaine par l'intérêt composé, par l'économie sur le salaire fixe, jusqu'à ce qu'il fût assez gros pour entreprendre une petite industrie ou acheter une propriété?

Mais, diront les partisans de l'association, les ouvriers étant associés, travailleront avec plus d'ardeur et ils produiront davantage; le capital et les intérêts collectifs seront mieux administrés, parce que les travailleurs choisiront à l'élection les plus capables d'entre eux pour administrateurs. Que d'illusions dans ce peu de lignes! quelle ignorance du cœur humain et des faits signalés chaque jour dans toutes les industries! Il n'y a que les hommes qui ont passé leur vie dans le cabinet qui puissent avoir de pareilles idées. Présentez-les à un bon paysan, à un artisan laborieux, intelligent, et leur bon sens naturel suffira pour les juger. On pourra les faire admettre à des savans sans expérience; elles trouveront rebelles tous les bons ouvriers.

Je n'examinerai pas la question de l'égalité des salaires dans l'association; il n'y a plus rien à en dire. Cette question a été jugée dans nombre d'écrits et par tous les ouvriers intelligens. Mais, si on repousse l'égalité des salaires comme contraire à la justice et au cœur humain, comment l'association règlera-t-elle la graduation des prix du travail en raison de l'activité, de l'intelligence et du savoir-faire? Dans l'an-

cienne organisation, car il y en avait une, quoi qu'on en dise, chaque ouvrier débattait librement cette question avec un seul intéressé, le chef de fabrique. Ici il faudra délibérer avec tous les associés et se soumettre à la majorité, ou bien la difficulté sera réglée par un conseil d'administration. Dans l'un ou l'autre cas, il y a là des montagnes de mécontentemens, de jalousies et de discordes. Cela seul suffirait pour dissoudre l'association.

La gestion sera-t-elle du moins plus économique? Y aura-t-il des produits plus considérables? L'unité de direction, après l'intérêt individuel, est assurément la meilleure garantie d'une bonne gestion; mais l'esprit démocratique ne permet pas de confier à un seul l'administration des intérêts collectifs. Il y aura donc un conseil d'administration. Supposons-le, et ce n'est guère dans l'ordre des faits probables, composé seulement de trois membres. Croit-on que ces hommes, qui devront être versés dans les opérations commerciales et industrielles, qui devront savoir la comptabilité, ne voudront pas être rétribués en raison de leurs capacités? Leurs salaires formeront probablement une somme plus considérable que celle que prélevait le chef de fabrique, et ils ne risqueront pas, comme lui, de perdre toute leur fortune. En admettant que ces trois hommes aient une grande probité, croit-on qu'ils porteront à l'accroissement ou à la conservation du capital collectif le même zèle, la même activité que le possesseur unique du capital de la fabrique? Ce serait bien peu connaître la nature humaine. Ne sait-on pas que les intérêts de l'état, qui sont ceux de la nation, sont en général moins bien soignés que ceux des particuliers? C'est ce qui a fait dire que l'état était le plus mauvais des entrepreneurs.

Les ouvriers associés travailleront-ils avec plus d'ardeur et d'assiduité? Seront-ils stimulés par le sentiment des intérêts communs et par l'espoir d'un dividende? Tout le monde sait que l'intérêt individuel est beaucoup plus puissant que l'intérêt pour la chose publique; les faits qui le prouvent surabondent. Le mince dividende promis aux membres de l'association, si toutefois il y en a après les divers prélèvemens nécessités par l'application du nouveau système, sera d'autant moins de nature à exciter le zèle, qu'il devra se partager par égales portions. Chacun, dès-lors, s'étudiera à n'en pas faire plus que son voisin; il n'y aura que peu ou point d'émulation, la production ne pourra manquer de diminuer. Le faible dividende de 12 francs dont j'ai parlé plus haut disparaîtra, et avec lui probablement une partie du capital.

Que serait-ce donc si l'association était complète, si on ne fixait pas un salaire, si la part de bénéfice pour chacun était uniforme, si surtout l'état se chargeait de fournir et d'alimenter les capitaux? Il y aurait alors si peu de stimulans pour le travail, qu'il est naturel de croire que les à-comptes, ou le minimum que recevraient les ouvriers pour

vivre pendant l'année, absorberaient les bénéfices et une partie du capital. Ce serait ainsi une charge énorme pour l'état, qui devrait renouveler tous les six mois peut-être le fonds de roulement.

Ces aperçus rapides se compléteront par des faits mieux que par des argumens.

Le travailleur a une grande répugnance pour l'association; c'est déplorable peut-être, mais c'est un fait qui s'explique aisément. Cela tient principalement à l'inégalité des aptitudes des hommes. On associe facilement les écus, parce que chaque millier de francs a la même valeur productive. Il faudrait qu'il en fût de même des hommes pour que l'association pût s'établir et durer. Dieu ne l'a pas voulu. Aussi les liens du sang, l'amour filial, sont-ils souvent insuffisans pour maintenir l'association du travail dans la famille. Dans les contrées cultivées par des métayers, on voit tous les jours les fils, les gendres se séparer de leurs vieux parens. J'ai souvent recherché la cause de ces séparations, et j'ai pu m'assurer que presque toujours celui qui les provoque, c'est l'homme vigoureux qui ne veut plus s'exténuer et s'imposer des privations pour nourrir des vieillards et des enfans en bas âge. La générosité du cœur humain est rarement assez grande pour que l'on consacre un travail très dur à l'alimentation d'autrui; on ne fait cela que pour sa femme et ses enfans.

L'association pour le travail, dans les cas rares où elle s'établit, ne peut durer qu'autant que les ouvriers ont à peu près la même force, la même activité, la même intelligence. On voit toujours les ouvriers se choisir pour entreprendre un travail en commun; encore faut-il, pour que l'harmonie se maintienne, que l'entreprise ne soit pas de longue haleine. Un exemple le prouvera; il m'est personnel, et je dirai en passant que j'ai pratiqué l'association plus, beaucoup plus que nos grands professeurs de socialisme, qui ne la prêchent avec tant d'ardeur que parce qu'ils n'en ont aucune expérience.

Voulant faire un essai de la colonisation militaire, afin de pouvoir appuyer sur des faits les propositions que j'avais à présenter au gouvernement, je fondai autour d'Alger, en 1842, trois villages avec des soldats. L'un, Fouka, le fut avec des libérés, les deux autres, Méred et Mahelma, avec des hommes qui devaient encore à l'état trois ans de service. Je soumis les colons au travail en commun; cela était d'autant plus praticable, selon moi, que, jouissant des vivres et de la solde, ils devaient attacher moins d'importance au produit de leur peine. Ce produit devait former un fonds commun, destiné, au bout de trois ans, à faire les frais du mariage et à procurer à tous *uniformément* le mobilier de la maison et de l'agriculture.

Dès cette époque, je connaissais les difficultés de l'association des travailleurs : ma pratique agricole me les avait révélées; mais j'espérais

que la discipline et les habitudes de la vie militaire, qui constituent une sorte de communauté, effaceraient ou du moins atténueraient les inconvéniens. « Vous êtes des camarades et des frères, dis-je aux colons; à ce double titre, vous souffririez si à l'époque favorable pour le mariage quelques-uns d'entre vous n'avaient pas les moyens de s'établir par suite de maladie ou d'autres accidens. » Je remarquai qu'ils reçurent froidement cette proposition, et qu'en réalité ils ne l'acceptaient que par déférence et discipline.

Je fis faire le partage des terres pour exciter l'émulation par l'attrait de la propriété, et chaque colon eut la faculté de travailler un jour par semaine dans son champ. Pendant la première année, il y eut assez de zèle; il ne me parvint qu'un petit nombre de plaintes *contre les paresseux*. Il est vrai que je maintenais l'ardeur et la satisfaction par de fréquens envois de troupeaux prélevés sur les razzias que nous faisions subir aux Arabes. Ces troupeaux formaient la principale masse du fonds commun, et nul n'y avait plus de droits qu'un autre, puisqu'ils n'étaient pas le résultat du travail.

Au retour d'une expédition prolongée, j'allai visiter mes trois petites colonies, en commençant par celle de Méred. C'était à la fin de septembre 1843. Ordinairement j'étais accueilli avec joie par les colons militaires, qui me considéraient comme leur bienfaiteur et m'appelaient leur père. Cette fois, c'était un dimanche, je les trouvai mornes et presque impolis. Ils étaient appuyés contre leur porte, et ne se dérangèrent pas pour venir m'entourer, selon leur coutume. Je compris qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire. Je fis appeler l'officier, et, celui-ci étant absent, je m'adressai au sergent-major pour connaître les causes du découragement dont je venais de remarquer les symptômes. « Mes hommes ont bien raison d'être tristes, me répondit le sergent-major, ils perdent la plus grande partie de leur récolte : ils l'attribuent au travail en commun; ils ne veulent plus de ce régime, ils vont vous demander de les désassocier. — Mais comment perdent-ils leur récolte? Ils ont moissonné dans les premiers jours de juin, et nous sommes à la fin de septembre; elle devrait être au grenier depuis long-temps. —Vous avez raison, mon gouverneur, cela devrait être ainsi; mais on ne travaille pas, et nous n'avons pas encore dépiqué le tiers de l'orge ni du froment. Comptant sur la prolongation habituelle du beau temps, nous n'avons pas eu la précaution d'enlever les gerbes des meules perpendiculairement, nous avons pris ce qui formait toit sur toute la surface du carré long; les deux orages qui sont survenus ces jours-ci ont imbibé nos meules, et tous nos grains ont germé. »

Je me transportai aux meules, et je les vis herbacées sur toutes les faces. Je fis aussitôt rassembler les colons; ils formèrent le cercle au-

tour de moi, et nous eûmes le dialogue suivant : « Comment se fait-il, mes amis, qu'ayant récolté en juin, vous n'ayez pas encore dépiqué à la fin de septembre? — C'est, me fut-il répondu, c'est que nous ne travaillons pas. — Et pourquoi ne travaillez-vous pas? — Parce que nous comptons les uns sur les autres, que nous ne voulons pas en faire plus l'un que l'autre, et qu'ainsi *nous nous mettons au niveau des paresseux*. Croyez-vous, mon gouverneur, que si nous avions eu chacun notre part de ce blé, il ne serait pas dépiqué depuis long-temps? Nous en aurions déjà fait plus du double. Cela ne peut plus aller ainsi; nous vous prions de nous désassocier. — Oui! oui, » s'écrièrent tous les colons, même les paresseux. Ces mots : *Nous nous mettons au niveau des paresseux* m'avaient trop frappé pour que je ne fusse pas décidé à renoncer au travail en commun; mais je crus devoir ne pas céder trop vite, et je fis appel aux sentimens de fraternité dont je tenais à bien juger la portée. « Comment! mes amis, répliquai-je, vous êtes tous camarades du même régiment (le 48e); vous vous êtes choisis volontairement; vous êtes tous jeunes et robustes; vous ne formez en quelque sorte qu'une famille de frères, et vous ne savez pas vivre et travailler en commun sans calculer si l'un en fait plus que l'autre? — Mon gouverneur, nous nous aimons beaucoup, et, malgré cela, il n'y a pas d'émulation pour le travail; on ne croit pas travailler pour soi quand on travaille en commun. Ce sera bien pis quand nous serons mariés; nos femmes s'accorderont bien moins que nous pour le travail et pour tout. Ce sera un enfer. Si nous vous prouvions que nous avons plus produit dans le jour par semaine que vous avez accordé à chacun que dans les cinq jours de la communauté, vous ne refuseriez pas de nous désassocier. »

Je procédai immédiatement à la vérification de ce fait. J'appréciai successivement les soixante-sept récoltes individuelles; des officiers écrivaient mes appréciations, et l'addition donna en effet une somme supérieure d'un cinquième à l'ensemble des récoltes de la communauté. Cette opération terminée, je réunis de nouveau les colons. Je leur déclarai que les résultats de cette enquête me décidaient à établir parmi eux le travail individuel; mais je les prévins que, puisqu'ils se croyaient capables de se suffire à eux-mêmes en se séparant, je leur retirerais les vivres et la solde. Ils accueillirent cette déclaration par un consentement unanime.

Méred avait absorbé ma journée. Le lendemain, je visitai Mahelma et Fouka. J'y trouvai les mêmes répugnances pour le travail en commun. On me les exprima dans les mêmes termes, en s'appuyant sur les mêmes motifs. Cependant on ne s'était pas concerté. Ces villages, situés à six lieues l'un de l'autre, n'avaient aucune relation entre eux. Je chargeai un sous-intendant de distribuer le fonds commun et les trou-

peaux de la manière la plus équitable, et l'association fut rompue. Aussitôt on vit renaître chez le plus grand nombre une grande émulation, et à la fin de 1845 ces trois villages étaient de beaucoup les plus prospères du Sahel. Seulement il y avait de grandes inégalités dans cette prospérité. M. Pétrus Borel, inspecteur de colonisation, signala, dans un rapport, des colons de Méred qui avaient pour 5 ou 6,000 francs de bestiaux en tout genre, tandis que d'autres n'avaient pas même conservé ceux qui leur étaient échus en partage, et n'avaient pas assez de récoltes pour vivre. Cela est dans la nature des choses; l'égalité absolue n'est pas de ce monde, c'est Dieu lui-même qui l'a voulu, puisqu'il crée les hommes si divers en force, en intelligence, en activité, en penchans. Les socialistes, affligés de voir souvent la misère à côté de l'aisance, et même de la richesse, poursuivent la chimère de l'égalité parfaite. Ils croient l'avoir saisie dans l'association, ils se trompent; ils n'obtiendront que l'égalité de la misère.

Je pense, avec M. Michel Chevalier, que, pour améliorer le sort des masses, il faut augmenter le capital et les produits, mais surtout ceux de l'agriculture. Or, le capital ne peut s'accroître quand la production diminue, et des faits concluans nous ont prouvé que l'association est moins productive que le travail basé sur l'intérêt individuel.

Je viens de montrer les difficultés, je dirais presque les impossibilités de l'association des ouvriers, du moins sur une grande échelle. On aurait tort d'en conclure que je suis ennemi du principe : non, et j'ai toujours cru que, dans certains cas, les hommes augmenteraient leur bien-être en associant leurs efforts et leurs intérêts; mais, comme je n'ai point le fanatisme d'une théorie, j'ai bientôt reconnu que leurs instincts, leurs sentimens tendent à les séparer. Ce que je n'ai jamais cru, c'est que l'association, comme l'entendent nos socialistes, pût être un système général d'organisation de la société et du travail. Je l'admets comme pouvant s'appliquer et réussir dans des circonstances exceptionnelles, et pour cela je veux qu'elle soit non-seulement autorisée, mais encore encouragée, pourvu que l'encouragement ne soit pas donné par la spoliation de la bourgeoisie ou des chefs du travail. J'ai déjà établi que cela ruinerait les travailleurs, au lieu de les enrichir.

Si les socialistes de toutes nuances poursuivent avec ardeur, au péril de la société, l'application de leurs idées, c'est qu'ils n'ont pas su voir ce qu'ils demandent réalisé déjà en grande partie sous la seule forme possible. Est-ce que toutes les classes de la société ne sont pas solidaires dans leurs intérêts? Avec la liberté et l'égalité devant la loi, une classe peut-elle prospérer ou souffrir sans que les autres souffrent ou prospèrent? Tous les intérêts ne sont-ils pas étroitement liés par la force des choses? On ne le voit que trop : lorsque, par suite des perturbations politiques, le crédit, l'industrie, le commerce, sont ébranlés, tout est

atteint, jusqu'aux plus modestes ouvriers. Il y a donc une grande association nationale basée sur le libre arbitre. Chacun, en raison des facultés qu'il tient de la nature, agit dans cette grande communauté, et fait lui-même sa part de richesses aussi grosse qu'il le peut. La richesse est indéfinie, illimitée, puisqu'elle dépend des facultés de l'individu. On n'a qu'une manière équitable de la répartir, c'est le travail libre. On peut dire que c'est Dieu lui-même qui fait la répartition, en créant chaque jour les hommes avec des facultés, des passions, des goûts très divers. Laissez-les donc agir en toute liberté, chacun se classera bien mieux que vous ne sauriez le faire.

Je ne veux pas dire pour cela que la société doive entièrement abandonner les hommes qui, moins bien dotés par la nature, n'ont pu se créer une existence tolérable. Loin de là, je veux qu'on les aide autant qu'on le pourra par des institutions de bienfaisance prévoyante, par une éducation morale plus que par l'instruction. Il est prouvé que ce sont les vices qui appauvrissent, bien plutôt que l'exiguïté des salaires; ceux qui ont de la moralité et de l'économie se tirent toujours d'affaire.

Nos réformistes, qui croient trouver dans la société des classes déshéritées, faute de se rappeler que le travail appartient à tout le monde, sont-ils plus pénétrans, plus justes, quand ils disent qu'il faut mettre le capital entre les mains de tous? Pour ce faire, il n'y a qu'un seul moyen, c'est de prendre les capitaux à ceux qui les ont acquis à la sueur de leur front. C'est la révolution sociale, c'est la ruine générale et la guerre civile, c'est aussi la preuve du plus triste aveuglement. Quoi! vous ne voyez pas que les capitaux sont en fait au service de tout le monde? Le simple ouvrier d'une fabrique ne participe-t-il pas aux avantages du capital qui la fait marcher? Et si ce capital se perd, les ouvriers ne souffrent-ils pas à l'instant? N'en est-il pas de même du capital rural? N'y a-t-il que ceux qui possèdent la terre qui en jouissent, et n'y a-t-il pas vingt-quatre millions de bras qui en vivent, si tous n'en possèdent pas?

On croit encore innover en nous prêchant l'association du capital, du travail et de l'intelligence; mais cette association est partout : bien aveugles sont ceux qui ne la voient pas! Comment les esprits distingués qui propagent cette théorie n'ont-ils pas remarqué un fait immense, un fait qui occupe toute la surface du pays, depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées? C'est la culture par métayers. Le propriétaire fournit le capital de la terre transformée par les travaux des siècles; il fournit encore les bâtimens d'exploitation, le logement de la famille, les outils aratoires, les semences, et enfin le capital des bestiaux. Le métayer n'apporte absolument que ses bras et quelques petits outils à la main. Si le propriétaire entend l'agriculture, il fournit aussi son

intelligence. N'est-ce pas là l'association complète, telle que la demande *la Démocratie pacifique?*

Dans cette communauté, qui date de bien des siècles, le travailleur serait-il *exploité,* comme on dit, et son travail ne serait-il pas rétribué conformément au produit? Il est aisé de prouver que les plus grands avantages sont de son côté. Il est fort rare que le propriétaire recueille plus de 3 à 4 pour 100 de la valeur de tous les objets qu'il met à la disposition du métayer. Celui-ci, outre la moitié des principaux produits, prélève pour son usage une foule de petites denrées, telles que les légumes et les fruits; il prend encore sur la propriété son chauffage et tout le bois nécessaire à l'entretien des instrumens aratoires. Les réparations, la reconstruction des bâtimens, quand ils périssent par vétusté ou autrement, sont à la charge du propriétaire. En réalité, dans une période de dix ans, celui-ci n'a pas reçu le tiers du produit de son immeuble. Je ne crois pas qu'il y ait là un privilége aristocratique.

Le capital s'est donc concentré providentiellement, au profit de tous, dans un certain nombre de mains, afin qu'il eût la puissance de créer le travail. Le disséminer par la spoliation serait un crime et une absurdité économique. Tout ce que demandent les socialistes existe d'ailleurs en fait, nous le répétons, depuis qu'il y a une société; ils n'ont pas su le voir, et ils veulent aujourd'hui fonder, par la spoliation et la guerre de classe à classe, ce qui a été fondé par la justice et la force des choses. Ils n'y parviendront pas. Ils peuvent pousser le peuple à s'entr'égorger; mais leurs systèmes ne s'établiront jamais, parce qu'ils sont contre la nature des hommes et des choses. Après bien des orages, la société rentrera dans la voie qui lui a été tracée par les siècles.

Il me reste à dire un mot des communistes : ils veulent nous conduire tout d'un coup au but où les socialistes, qui se croient plus modérés, nous amèneraient graduellement. C'est le délire absolu de l'esprit et du cœur, c'est le chaos, c'est la mort. L'intelligence humaine peut-elle concevoir l'administration en commun de tout ce qui constitue la richesse d'une nation civilisée? Si l'on veut faire de l'égalité, de la justice dans l'injustice, il ne faudrait pas seulement s'emparer, pour la communauté, de la terre et des maisons, il faudrait aussi réunir à la masse toute la fortune produite par les arts, les sciences, le commerce, l'industrie, la littérature, les fonctions publiques, les métiers, tout enfin. Qui donc administrera cette incommensurable communauté? Qui répartira les produits? Je ne vois que Dieu qui en ait la puissance. En vérité, on est aussi honteux qu'affligé d'être obligé de discuter de pareilles monstruosités; mais comment s'y soustraire, puisque le communisme, sous une forme ou sous une autre, s'infiltre dans les plus hautes régions et menace d'entrer dans la législation?

Toutefois je ne le suivrai pas dans toutes ses impossibilités; je me bornerai à l'envisager dans son influence sur la production agricole. Cela suffira, puisque la prospérité agricole est l'existence nationale elle-même.

Ce qu'il faut reprocher aux communistes, ce n'est pas le défaut de logique. Pour introduire une ombre de justice dans la communauté, il fallait tout placer entre les mains du gouvernement, afin qu'il y eût une direction pour le travail et pour la répartition des produits. Si la communauté eût été établie séparément pour chacune de nos communes actuelles, on n'aurait point obtenu cette égalité que l'on poursuit contre l'œuvre de Dieu lui-même, car il y a des communes riches par le sol et d'autres très pauvres. Voilà donc le gouvernement chargé de diriger l'agriculture de 52 millions d'hectares et d'en répartir les produits, de manière à ce que tout le monde soit largement pourvu; car ce n'est pas la misère ou la médiocrité actuelle que veulent ces hommes passionnés pour le bonheur du peuple. Il est inutile de faire remarquer qu'il faudrait, pour remplir cette partie de l'incommensurable tâche, une énorme armée de directeurs, de maîtres, de contremaîtres, de surveillans, de comptables, de garde-magasins, etc., etc.; mais le plus difficile, c'est de produire. Qui travaillera pour cette communauté universelle? On ne se livre avec ardeur aux durs travaux de la terre que lorsqu'on est stimulé par l'intérêt personnel, par l'amour de la famille, par le besoin de nourrir sa femme et ses enfans. On ne travaille pas, ou presque pas, pour une communauté universelle et sans l'espoir de recueillir directement les produits de ses sueurs; chacun s'en rapporte à tous pour assurer la production nécessaire à tous. On pourra bien faire faire par ordre, par corvées, quelques travaux de labour et d'ensemencemens; mais ne sait-on pas comme on travaille pour le public? L'application de la loi sur les chemins vicinaux est là pour nous l'apprendre. Voyez ce pauvre maire; zélé par exception, il convoque cent prestataires à cinq heures du matin pour réparer un chemin impraticable; il en vient dix à huit heures, ils travaillent nonchalamment jusqu'à neuf heures. Vient alors le déjeuner, qui prend deux heures, et ce n'est que sur les instances réitérées du malheureux maire qu'on reprend la pioche pour la laisser tomber avec mollesse sur la terre jusqu'à l'heure d'une nouvelle collation. L'atelier, si cela mérite ce nom, est déserté avant le coucher du soleil; voilà ce qu'est le travail public. Et vous espérez qu'avec un pareil travail la nation sera nourrie plus abondamment qu'elle ne l'est? Sachez que, pour la faire vivre médiocrement, il y a 24 millions d'individus qui, poussés par la nécessité et l'amour de la famille, travaillent très durement tous les jours de la vie depuis l'aube jusqu'après le coucher du soleil.

Avec le travail en commun, les récoltes annuelles ne donneraient pas la moitié des produits qu'exige la subsistance de la France. Qui saura mettre à profit, pour les petits soins de détail, les variations du temps, si fréquentes parfois dans un seul jour, quand il faudra attendre un ordre et la réunion de tous les ouvriers communistes de la circonscription, l'un ne voulant pas travailler sans l'autre? Ce sont cependant ces petits soins donnés chaque jour, en raison des variations de l'atmosphère, qui font le résultat au bout de l'année. Que de temps perdu avec le travail disciplinaire, que, sous le régime du communisme, il faudrait nécessairement établir! Souvent, par les temps pluvieux, il fait deux heures de soleil, pendant lesquelles on peut soustraire une partie de récolte à l'intempérie; la famille qui travaille librement et pour elle ne laisse pas échapper ces bonnes fortunes. Dans le travail en commun, elle attendra des ordres, des dispositions générales, qui viendront trop tard, et les biens de la terre seront emportés ou avariés par l'orage. Les dimanches, les jours de fête, la famille libre, propriétaire, fermière ou métayère, se livre à divers petits soins avant et après la messe: elle enlève même du foin ou des gerbes: si le temps est menaçant, le curé le permet; sous le régime en commun, on entendra avec indifférence et apathie la nue gronder en approchant.

Mais ce qu'il faudrait plaindre presque autant que les hommes, ce sont les animaux. Comme ils seraient soignés, appartenant à tous et à personne! Ils boiraient quand ils auraient faim, et mangeraient quand ils auraient soif; souvent ils iraient au travail sans avoir ni bu ni mangé, ce qui n'empêcherait pas de les mener très durement. Beaucoup mourraient, tous seraient étiques, et le peuple, qui mange déjà trop peu de viande, n'en mangerait plus du tout. Les charrettes, les outils aratoires, les harnais, seraient encore moins soignés que les animaux, et ce serait là une grande cause de ruine pour la communauté. On ne soigne bien toutes ces choses que quand on en est propriétaire. Les fermiers, les grands propriétaires qui font exploiter à leur compte, pourraient en apprendre long sur ces points à messieurs les professeurs du communisme. Si ces agronomes n'exercent pas une surveillance très active, ils sont ruinés par la négligence des valets et des journaliers.

L'agriculture nationale et *paternelle* ne consiste pas seulement dans les travaux nécessités par les récoltes annuelles. Ce n'est pas pour rien que, dans les contrats de ferme, après avoir imposé au preneur la plantation de tant de pieds d'arbres, de tant d'arpens de vignes, de tant d'arpens à marner chaque année, on ajoute : « enfin, il cultivera de tout point en bon père de famille. » C'est que les travaux de l'avenir jouent, dans l'agriculture, un très grand rôle, que dis-je? un rôle capital; sans ces travaux, le sol, dénudé bientôt, perdrait presque toute

sa valeur. Sous le régime de la communauté, on ne pourra même pas faire les travaux ordinaires pour arracher à la terre la subsistance de l'année; comment ferait-on les travaux dont on ne doit recueillir les fruits que dans quinze ou vingt ans? On coupera des arbres, on en coupera beaucoup, mais qui en plantera? Qui desséchera des marais? qui sèmera des forêts? qui extraira les rochers des coteaux pour en faire des murs de soutènement, derrière lesquels on mettra les terres qui auront été trouvées dans les interstices de la roche? qui plantera des vignes de manière à les faire durer un siècle? qui rapportera sur le sommet du coteau les terres que les orages auront précipitées dans le vallon? qui dirigera les eaux d'orage pour qu'elles ne ravinent pas? qui endiguera les rivières et les ruisseaux pour qu'ils n'emportent pas les terres des plaines, ou qu'ils n'en fassent pas des marais?

On ne fait toutes ces grandes opérations de l'agriculture que lorsqu'on est assuré d'en laisser le produit à ses enfans, et, si on ne les faisait pas, que deviendrait le sol? Avant vingt ans, il serait dépouillé, d'arbres et de vignes; les coteaux seraient décharnés, les vallons seraient encombrés de cailloux, certaines plaines redeviendraient marais; la population, misérable, diminuerait dans une proportion effrayante; la nation périrait dans le chaos. Voyez, pour preuve, les biens communaux, ceux des hospices, des établissemens publics, et même les biens en usufruit, quoiqu'ils soient surveillés par la loi.

N'allons pas plus loin, c'en est déjà trop. Le communisme pourra bien faire verser des torrens de sang, mais il ne s'établira jamais. Dès les premières tentatives d'application, le prolétaire lui-même y renoncerait, et peut-être, dans sa juste colère, punirait-il sévèrement les hommes qui lui auraient prêché cette infernale doctrine.

L'opinion que je viens d'exprimer sur les socialistes provoquera peut-être, de leur part, des observations plus ou moins vives; je les avertis que je ne leur répondrai pas. Outre que j'ai peu de goût pour la polémique, je suis très mal placé pour en faire. Habitant les champs à cent vingt lieues de Paris, je lis très peu de feuilles périodiques; j'ignorerai, la plupart du temps, les critiques qu'on pourra diriger contre cet examen rapide des cruelles doctrines qui ont couvert de deuil Paris et la France. Qu'on ne prenne donc pas mon silence pour un acquiescement.

MAL B. D'ISLY.

LETTRES SUR LA BELGIQUE.

AU DIRECTEUR DE LA REVUE DES DEUX MONDES.[1]

I.

La *Revue des Deux Mondes* publiait dernièrement sur le *libéralisme socialiste* (2) une étude où des doctrines bien contraires en apparence se trouvaient à peu près d'accord. J'ai été frappé des nombreux exemples qu'on pourrait puiser en Belgique à l'appui des vues si sages et de la piquante argumentation de M. de Lavergne. Prendre la vie des nations par le côté pratique, accepter les bienfaits évidens qui se sont accomplis depuis la grande révolution de 1789 et chercher à les étendre encore, appliquer à l'amélioration du sort des masses les moyens connus tant qu'une solution nouvelle du problème ne sera point sortie de la lutte des théories, voilà le programme qu'on opposait dans cette *Revue* même aux doctrines du *libéralisme socialiste*, et ce programme, après de longues agitations intérieures, la Belgique a pu le réaliser en partie, grace à la nation, qui a su allier, pour marcher à son but, l'amour des lois à la fermeté et à la patience.

Vous comprendrez, monsieur, que je saisisse avec bonheur l'occasion de faire mieux connaître un pays que la France juge, il faut bien le dire, assez mal, et ce n'est pas seulement dans les derniers temps et depuis le 24 février que la France a mérité ce reproche : c'est depuis 1830. On a incessamment méconnu nos sympathies pour votre pays, quoique la gratitude pour de grands services rendus nous en fît un devoir autant que nos intérêts. On a, dans toutes les relations d'affaires matérielles, traité la Belgique plutôt en

(1) Cette lettre, qui nous est adressée par un personnage éminent de la Belgique, est destinée, comme celles qui la suivront, à éclairer la France sur la situation d'un pays dont l'histoire politique est pour nous féconde en enseignemens. Aujourd'hui surtout, en présence des difficiles problèmes qu'a posés la révolution de février, il nous a semblé que ces informations, puisées à une source sûre, méritaient d'être recueillies et méditées.

(2) Voyez la livraison du 1er juin.

étrangère qu'en sœur. On eût dit que notre indépendance nationale, pour laquelle nous avions combattu depuis des siècles, et qu'au prix d'immenses sacrifices nous avions enfin reconquise, avait quelque chose qui blessât les héritiers de la France impériale, et que nous n'avions le droit de vie que grace à leur clémence.

C'est depuis le 24 février surtout que votre presse semble se complaire à nous maudire. On propage contre nous les erreurs les plus cruelles, avec une malveillance qui tient de l'acharnement. Comme si la fourmi ne pouvait vivre à côté de l'aigle sans lui faire ombrage, on transforme notre pays en un centre de conspirations, et notre gouvernement libéral en complice de la Russie, en avant-garde de l'Angleterre. Pourquoi ces calomnies? N'est-ce donc point assez de gloire pour la France d'être le Christ des temps modernes et de se crucifier périodiquement pour l'humanité? Pour n'être qu'un petit peuple modeste et sans rayonnement, qu'au moins on n'aille pas jusqu'à nous haïr. Qu'on nous juge plutôt, non avec cette générosité qui est une de vos vertus, mais avec justice. Voici, du reste, les pièces de notre histoire depuis notre affranchissement en 1830; d'abord quelques brefs souvenirs.

En 1815, le royaume des Pays-Bas fut érigé comme un rempart du nord contre la France : telle était évidemment la pensée qui guida le congrès de Vienne; mais les Pays-Bas ne partageaient point cette pensée d'hostilité. Les idées libérales qui avaient triomphé en 1789 y avaient gardé leur empire, grace aux souvenirs des libertés héréditaires dont la Hollande, notamment, jouissait depuis des siècles. Le roi Guillaume n'avait d'ailleurs pas peur des idées, comme la restauration française, témoin l'accueil bienveillant et hospitalier qu'il avait fait aux conventionnels exilés. Cependant, si le roi Guillaume aimait la philosophie en homme d'esprit, il n'aimait la liberté qu'en roi; il la voulait pour lui seul. La philosophie, il la protégeait et en laissait volontiers jouir tout le monde. C'est ce qui explique comment il se fit deux sortes d'ennemis puissans en Belgique : l'épiscopat, hostile à la philosophie; le libéralisme, hostile à l'omnipotence royale. Aussi quelques années s'étaient à peine écoulées depuis la fondation du royaume des Pays-Bas, que la lassitude née des longs malheurs de la guerre avait fait place à l'éveil de l'opinion publique.

C'est alors que l'on put reconnaître quelle faute politique on avait commise en accouplant la Belgique catholique à la Hollande protestante. La prospérité grandissante, née de la réunion des provinces méridionales, purement industrielles, aux provinces du nord, purement commerciales, ne put effacer le vice originel de la formation du royaume des Pays-Bas. La paix avait déjà été assez longue pour faire poindre le phénomène normal des temps de sécurité : la question morale dominait de toute sa hauteur la question matérielle.

Ce fut en 1828 seulement que le mécontentement sourd qui existait en Belgique parvint enfin à se formuler avec quelque netteté. Le *parti libéral* avait des griefs sérieux contre le gouvernement. Les fonctions publiques n'étaient point équitablement réparties; les provinces belges étaient exploitées par tous les ambitieux des provinces septentrionales; les libertés publiques étaient entamées et menacées; la langue française avait dû faire place à la langue *nationale;* les lois d'impôt étaient devenues oppressives; en un mot, la suprématie appartenait de fait et en toute chose aux Hollandais. L'opposition se compo-

sait donc, aux états-généraux, d'à peu près tous les représentans méridionaux, et on prononça le mot de domination hollandaise, mot qui répugnait tant à la Belgique, depuis trop long-temps dominée par l'étranger, à la Belgique, qui comptait dans son histoire de si glorieux souvenirs d'indépendance et de liberté.

L'*épiscopat*, qui exerce une grande influence sur l'esprit de nos populations religieuses, voyait de son côté, dans la direction philosophique donnée par le gouvernement hollandais à l'enseignement, une atteinte portée au catholicisme. Il accusait le roi Guillaume de vouloir convertir la Belgique au protestantisme, et cette accusation, vraie ou fausse, avait jeté de vives inquiétudes et de profonds fermens de haine parmi les catholiques. Ainsi, le gouvernement hollandais était signalé par le clergé comme voulant inoculer l'hérésie aux fidèles; par les libéraux, comme animé d'un esprit d'absorption et de domination menaçant pour les libertés publiques. De ces deux partis, l'un était blessé dans sa foi religieuse, l'autre dans son esprit d'égalité : il y avait là, on le voit, les élémens d'une coalition puissante contre le gouvernement du roi Guillaume. Les deux fractions politiques qui devaient former cette coalition étaient au fond hostiles; elles se composaient, la première, des hommes sortis des écoles épiscopales, et la seconde, des hommes sortis de l'école philosophique; mais le terrain neutre sur lequel les deux partis pouvaient se rencontrer était celui de la liberté compromise.

A l'appel d'un écrivain qui a joué un grand rôle dans la Belgique depuis 1828, de M. Paul Devaux, il se fonda enfin un parti unique, un parti qui sut attirer à lui tous les mécontens. Il prit le nom de *l'Union*. Les remarquables écrits que publia coup sur coup, en faveur de *l'Union*, M. de Potter, eurent un retentissement immense. Ce fut le thème de toute la presse libérale. On fit alors une propagande facile et infatigable dans toutes les provinces méridionales. A l'apparition de cette force nouvelle, le roi Guillaume en comprit toute la puissance. Il s'irrita à son tour. On intenta, par son ordre, des procès de presse. Le roi persévéra plus que jamais dans un système qu'il avait rendu odieux à nos populations. Il parcourut enfin toutes les phases de colère, de résistance désespérée, qui précèdent fatalement les révolutions, et en septembre 1830 nous eûmes à notre tour nos trois journées.

Toutefois, malgré la coïncidence des dates, les deux révolutions de France et de Belgique étaient, vous le voyez déjà, profondément différentes. En France, juillet fut principalement dirigé contre le parti théocratique. Les jésuites étaient depuis long-temps le point de mire de la haine populaire, et, en effet, le clergé resta hostile à la révolution. Ici, le clergé avait, au contraire, concouru puissamment à combattre le gouvernement déchu. Il avait pris une part active, ardente même, à la lutte. Il avait le droit de demander à la révolution qu'elle acceptât son concours, et la révolution reconnaissante l'accueillit avec empressement.

Le gouvernement provisoire belge, composé d'hommes nouveaux, ne voulut point prendre de décision quant à la forme politique qui devrait désormais régir le pays. Il voulut que la nation, consultée, se prononçât elle-même librement et définitivement sur cette question, et le congrès constituant fut nommé. C'est à ce congrès que nous devons l'admirable monument constitutionnel que les peuples du Nord viennent aujourd'hui même interroger chez

nous. C'est notre constitution, la plus libre de l'Europe, la plus courageuse alors, car l'esprit démocratique y coula à pleins bords, qui, à l'heure de crise où nous sommes, est l'ange gardien de la Belgique; car, si la Belgique est calme au milieu de l'agitation universelle, c'est qu'aucune liberté venue du dehors n'a pu l'étonner, c'est que sa constitution lui avait donné dès 1831 :

La liberté de la presse, sans cautionnement;

La liberté d'association, sans limites;

La liberté de réunion, sans demande d'autorisation;

La liberté des cultes, sans intervention du pouvoir civil;

La liberté de l'enseignement, sans examen préalable;

L'électivité de toutes les fonctions communales et provinciales, de la haute magistrature elle-même.

Le congrès, il est vrai, adopta la monarchie héréditaire avec deux chambres, par 168 voix contre 13 républicaines; mais à cette monarchie il ne laissa que la nomination à quelques fonctions administratives et son influence personnelle. Voilà le lot de la royauté en Belgique. Cette constitution décréta, en outre, qu'il y aurait un représentant par quarante mille habitans, et que tout Belge était éligible, mais que, pour être électeur, il fallait payer un cens qui varierait, entre les villes et les campagnes, depuis 80 florins jusqu'à 20, dernière limite marquée à la jouissance du droit électoral.

Le parti catholique donna les mains, il faut le dire, à l'établissement de toutes ces larges réformes populaires; espérait-il, comme on l'en a soupçonné depuis, les faire servir d'instrument à sa puissance? L'avenir seul devait répondre à cette question; mais alors on n'avait aucune raison de suspecter la loyauté des hommes qui avaient uni leurs efforts à ceux des libéraux. D'ailleurs le temps était à l'enthousiasme plus qu'à la défiance; la splendide conquête d'une nationalité rendait en quelque sorte les esprits meilleurs. Il a fallu dix ans d'atteintes patentes et cruelles portées à nos institutions, de la part de l'épiscopat, pour qu'il pût être accusé par tous de vouloir installer la théocratie sur les ruines du pouvoir civil, et pour qu'une résistance unanime, aujourd'hui victorieuse, s'organisât contre lui.

Notre histoire, depuis 1830, peut se diviser en deux périodes : depuis la révolution jusqu'en 1839; depuis 1839 jusqu'en 1847.

Pendant la première période, les partis n'avaient nullement le caractère qu'ils ont pris depuis. Le principe de l'ancienne union avait conservé sa puissance. Il y avait moins des libéraux et des catholiques que des hommes du juste-milieu et des hommes du mouvement. Parmi les premiers, on comptait MM. Devaux, Lebeau, Rogier, libéraux, et MM. de Theux, de Merode, Rackem, catholiques. Parmi les autres, on distinguait MM. Gendebien, Defacqz, Robaulx, libéraux, et MM. Brabant, Dubut, Dumortier, catholiques. Les hommes de la modération voulaient avant tout résoudre la question extérieure par la diplomatie et les moyens pacifiques. Les hommes du mouvement voulaient à chaque instant remettre tout l'édifice en jeu, et, au nom de principes absolus, tirer l'épée contre l'Europe entière.

Ce furent les hommes de la modération qui eurent la majorité dans les chambres; mais leur triomphe entraîna pour le pays des conséquences qui nécessitèrent une lutte de dix années contre l'esprit théocratique. Celui-ci, en effet, profita de sa prépondérance dans le parlement pour envahir la plupart

des hautes fonctions publiques, et pour laisser prendre à l'épiscopat une influence qui lui permît de parler en maître dans les élections et au pouvoir. Toutefois les libéraux du parti modéré eurent, pendant leur court passage au ministère, l'initiative d'un grand acte d'intérêt matériel et politique. Ils firent décréter l'établissement des chemins de fer par l'état. Cette pensée, qui sera leur gloire, a grandement contribué à donner à la Belgique une confiance plus entière dans l'avenir; elle a puissamment activé le développement de son commerce et de son industrie. Essentiellement démocratiques, les chemins de fer belges transportent voyageurs et marchandises à des prix inférieurs à ceux de tous les autres établissemens de ce genre.

Cependant, à mesure que la question extérieure semblait de plus en plus se résoudre pacifiquement, à mesure que le pays s'habituait mieux à son indépendance et à ses libertés, les partis anciens commençaient à reprendre leur assiette naturelle. Les exigences toujours croissantes des catholiques, quelques procès qui firent du bruit et qui montraient le clergé avide des fortunes particulières, un grand nombre d'établissemens religieux d'hommes et de femmes s'emparant peu à peu de l'instruction publique au nom de la liberté de l'enseignement, firent sentir aux libéraux influens que le temps des ménagemens était passé. C'est alors que M. Devaux, un des hommes les plus importans du pays, et qui lui avait déjà rendu l'immense service de préparer, dès 1820, la levée de boucliers contre un pouvoir détesté, c'est alors, dis-je, que M. Devaux fonda un recueil, la *Revue nationale*, qui devait porter à l'omnipotence épiscopale les mêmes coups que ce publiciste et ses amis, MM. Lebeau et Rogier, avaient portés à l'omnipotence du roi Guillaume. M. Devaux établissait, dans la *Revue nationale*, que le parti catholique, qui avait été un auxiliaire utile, et qui, comme tel, avait une juste part à demander dans le maniement des affaires du pays, avait rompu l'union par son implacable tendance à l'esprit d'empiétement. Il déclarait qu'il fallait aviser à le faire rentrer dans ses limites naturelles : le domaine de la foi et la conduite spirituelle des ames.

On était en 1839. La Belgique était enfin complétement dégagée de la question extérieure. A la fin de cette année, le concours des grandes puissances amena la conclusion du traité de paix. La restitution au roi Guillaume de la partie germanique de nos provinces luxembourgeoises et limbourgeoises fut votée par les chambres, non sans une douleur profonde; mais la raison d'état avait parlé : la France et l'Angleterre, qui nous avaient été favorables jusqu'alors, nous contraignirent de subir stoïquement cette amputation. Il fallut s'exécuter. Toutefois l'attitude du ministère catholique dans la négociation qui précéda ce traité de paix avait vivement indisposé les chambres, qui ne le soutenaient plus que par esprit de conservation. Un accident suffit donc pour renverser le cabinet. Il tomba sur une question imprévue : la réintégration dans l'armée d'un officier-général qui avait forfait à ses devoirs. C'est à cette occasion que M. Devaux et ses deux amis, MM. Lebeau et Rogier, se séparèrent officiellement du ministère. Les deux derniers, hauts fonctionnaires publics, donnèrent leur démission de gouverneurs de province après leur vote hostile au cabinet de Theux.

M. Lebeau ne tarda pas à être chargé de constituer un nouveau cabinet. C'est de ce jour que date notre seconde phase politique. Les libéraux indépendans, honnêtes, se séparèrent des catholiques, et, les deux partis revenant

prendre place chacun sous sa vieille bannière, la cause des idées modernes se retrouva en face du culte intolérant du passé. Il n'y avait plus de complication extérieure qui nécessitât des ménagemens au nom de la nationalité belge, définitivement assise; la guerre s'ouvrit donc très franchement entre le ministère libéral pur, qui succéda au cabinet de Theux, et le parti catholique.

Il n'y avait plus alors de libertés à conquérir, il y avait des libertés à conserver, et le parti libéral arriva au pouvoir avec l'intention formelle de faire porter aux institutions si chèrement conquises par la Belgique les fruits qu'on s'en était promis. M. Charles Rogier prit le ministère des travaux publics et des chemins de fer, qui alors était le ministère important, et il y joignit l'instruction publique, ce grand bélier avec lequel le parti catholique comptait battre en brèche ses adversaires. Ce dernier département devint aussitôt le point de mire de la nouvelle opposition théocratique. Les armemens en guerre furent organisés et activés dans tous les évêchés, et la perte du ministère libéral fut résolue quand même. C'est alors qu'un évêque, celui de Liége, l'esprit le plus remuant et le plus despotique de notre clergé, entama la bataille, dont le retentissement, servi par les loisirs et la haute intelligence de M. de Montalembert, pénétra jusqu'en France. Les temps étaient renversés dans les deux pays par cette levée de boucliers. Pendant que nous nous débattions contre les prétentions qui s'étaient révélées en France sous la restauration, c'est-à-dire l'influence des jésuites dans le gouvernement, vous voyiez poindre cette alliance du clergé avec les partis mécontens que nous avions connue sous le roi Guillaume. Le clergé se méprenait, ici comme là, sur l'esprit de son temps. Il croyait avoir découvert dans les libertés publiques un instrument qui pouvait mieux que la tyrannie servir à la résurrection de son pouvoir; il oubliait que, si le progrès des lumières peut diviser les esprits, il ne saurait en aucun cas conduire au despotisme.

C'est dans la liberté absolue de l'enseignement, on le sait, que les partisans de la prépondérance politique du clergé voyaient la principale garantie du succès de leur cause, et l'expérience que les catholiques belges faisaient de cette arme puissante provoquait alors en France le cri célèbre : « La liberté comme en Belgique! » Fort de cette liberté, en effet, le clergé belge avait, et M. Lehon l'a dit à la tribune, mis la main sur toutes les avenues de la conscience. Déjà par le confessionnal on régnait sur les femmes, par les femmes sur les électeurs, par ceux-ci sur la commune, sur la province, sur l'état lui-même, car on refusait l'absolution à ceux qui lisaient des journaux libéraux, ou qui votaient pour les candidats progressifs. Restaient la jeunesse et l'enfance, et, grace à la liberté de l'enseignement, les pères de famille donnaient la préférence aux institutions où la religion et la morale étaient enseignées par des prêtres.

On comprend maintenant que la nomination de M. Rogier au ministère de l'instruction publique fut le premier grief des catholiques. Le clergé savait que celui-ci et son collègue M. Lebeau étaient fermement décidés à donner une nouvelle et forte impulsion à l'enseignement. L'épiscopat chercha donc par tous les moyens à faire rejeter le budget de M. Rogier. Déjà cependant l'opinion publique avait commencé à se prononcer avec énergie contre cette guerre inique. Le développement incessant que prenaient les couvens et les congrégations religieuses faisait grossir à vue d'œil la réaction contre l'épis-

copat, et, malgré l'influence très grande encore de celui-ci, malgré le concours que prêta partout au clergé l'aristocratie du sol, le ministère libéral obtint un vote de confiance par dix voix de majorité.

Toutefois l'église, on le sait, ne désarme pas. Après ce vote, une intrigue, dont il n'y a que de très rares exemples dans les pays constitutionnels, fut ourdie pour faire rejeter au sénat ce qui avait été adopté par l'autre chambre. Le sénat se laissa prendre à ce jeu passionné. L'élément modérateur du parlement fut transformé, pour la première fois, en machine de guerre. La partie intrigante de la haute assemblée n'eut pourtant pas le courage de prendre la responsabilité d'un refus de budget. On recourut à un détour. Une adresse fut proposée pour faire connaître à la couronne les anxiétés du sénat sur la situation du pays. Cette adresse fut votée à 4 voix de majorité. Le ministère se retira, mais non sans causer par sa retraite une profonde émotion dans le pays, et sans que presque tous les conseils de nos villes eussent élevé leurs voix en sa faveur.

Cette retraite toute constitutionnelle, et à laquelle le ministère libéral n'eût pas été réduit s'il avait seulement rencontré alors quelque sympathie auprès du trône, cette retraite eut une heureuse influence néanmoins sur nos destinées. Rien n'agit plus irrésistiblement sur le peuple que la fidélité aux principes attestée et couronnée par des sacrifices personnels. MM. Lebeau et Rogier étaient deux hommes sortis de la presse. Avant 1830, ils avaient brillé dans l'opposition; plus tard, portés par leur talent au pouvoir, ils avaient rencontré de nombreux adversaires parmi ceux qui avaient été leurs auxiliaires et qui n'avaient pu partager leur fortune politique; mais leur renom de probité était resté intact. Pendant dix ans, ministres ou gouverneurs, ils avaient vécu des modestes émolumens que le budget alloue aux hautes fonctions de l'état, 21,000 francs aux ministres, 15,000 francs aux gouverneurs, et, en quittant le pouvoir, il ne restait aux chefs du cabinet libéral ni épargne ni patrimoine.

En rentrant ainsi au nom des principes et volontairement dans la vie privée, en y rentrant surtout pauvres et presque soucieux du lendemain, MM. Lebeau et Rogier démontraient au pays que leurs convictions valaient pour eux leur pesant d'or, et qu'ils sauraient au besoin s'immoler encore pour l'honneur de leur opinion. Cette noble attitude, ainsi que leurs talens parlementaires, les désigna naturellement comme les chefs de la nouvelle opposition qui devait plus tard renverser le parti théocratique. Cette lutte fut une œuvre rude et laborieuse, car le parti catholique, triomphant par une intrigue, tenait beaucoup à continuer le malentendu qui lui avait donné la majorité au sénat, et à aucun prix il n'eût voulu se démasquer. Il lui convenait de se tenir sur l'arrière-plan, pour de là surveiller et conduire sa machine de guerre; mais, l'art de la stratégie lui manquant, il dut aviser, et finit par se livrer à l'habileté des jésuites.

A peine le ministère libéral avait-il donné sa démission, qu'on chercha à diviser ses membres pour obtenir de plusieurs d'entre eux qu'ils fissent partie d'une combinaison nouvelle. Tous refusèrent. Alors les filets furent jetés du côté des ambitieux quand même, et M. Nothomb fut chargé de faire un cabinet. M. Nothomb ne démentit point, dès la première heure de son entrée au pouvoir, ce qu'on savait de son excessif orgueil. Son ministère fut composé

de manière à ce qu'il n'y eût qu'un seul homme de valeur, et cet homme, c'était lui. Le roi Léopold, peu favorable à l'opinion libérale, à laquelle il ne reconnaissait point volontiers la faculté de gouverner, était charmé de voir s'éloigner de ses conseils des hommes qui y apportaient une initiative personnelle et une volonté ferme, quoique respectueuse. Cela s'explique.

Le roi se croyait entaché de deux vices originels qu'il cherchait par de grands efforts à effacer : son origine révolutionnaire et sa qualité de protestant. Quoiqu'une partie de la noblesse et le clergé tout entier se fussent rangés du côté de la révolution, le roi n'en sentit pas moins que ce résultat était dû au hasard plutôt qu'au culte sincère d'un principe. L'aristocratie du sol et l'épiscopat ne pouvaient, selon lui, être franchement favorables à un prince né d'une révolution; il chercha, en leur prodiguant les marques de sa confiance, à vaincre le mauvais vouloir qu'il leur supposait. Sa qualité de protestant le porta également à plus de déférence envers l'épiscopat et l'aristocratie catholique. Léopold avait devant lui les exemples de Joseph II, de Guillaume Ier, tous deux vaincus, pensait-il, par le catholicisme politique, et il pensa que cette force n'avait pas cessé d'être prépondérante. La connaissance imparfaite qu'avait Léopold de l'opinion publique ne se révéla que trop clairement dans son attitude en présence du vote de défiance lancé par le sénat contre le cabinet libéral. Il ne tenait qu'au roi de savoir ce que pensait le pays de l'adresse du sénat; le ministère Rogier ne lui demandait en effet que la faculté de consulter les électeurs. Après avoir vainement essayé d'obtenir une dissolution des deux chambres, il se borna à demander celle du sénat. Un refus catégorique fut la seule réponse qu'il obtint, et c'est devant ce refus que les ministres libéraux durent déposer leurs portefeuilles.

M. Nothomb, qui acceptait l'héritage des libéraux, à côté desquels il avait long-temps combattu, était de l'école des hommes politiques dits habiles; il ne croyait guère à la puissance de l'opinion publique. Vaniteux à l'excès, il s'applaudissait de remplacer des hommes qui l'avaient relégué jusqu'ici au second plan, et, dédaigneux de cette probité qui les avait fait obéir aux nécessités constitutionnelles, il ne voyait dans le pays entier que les trois adversaires qu'il venait de détrôner, MM. Lebeau, Rogier et Devaux. C'était à les vaincre qu'il appliqua tous ses efforts, aux applaudissemens de ses nouveaux alliés, qui devaient bientôt devenir ses maîtres. Il crut habile de spéculer, au profit de ses rancunes, sur les inimitiés du parti catholique. Il ne s'aperçut pas d'abord que, chaque jour, les liens de la théocratie l'enlaçaient davantage, et que, pour prix du concours qu'on lui donnait, on lui demandait de renier toute sa carrière libérale. Plus tard, il ne put garder aucun doute sur les exigences des catholiques; mais, dès les débuts de la nouvelle administration, une partie du corps électoral avait deviné les périls de l'alliance impie que les partisans de la théocratie se promettaient de resserrer. Les premières élections qui eurent lieu sous M. Nothomb portèrent déjà un cachet d'opposition vive, et quelques hommes importans du parti catholique furent écartés de la chambre.

Abusant du mot de *politique mixte*, et sous prétexte de gouverner avec les hommes modérés des opinions parfaitement distinctes qui nous divisaient, M. Nothomb ne tarda pas à jeter de profonds germes de passions et de haines dans le pays, et n'eût été la sagesse croissante des électeurs, nous aussi nous eussions été conduits sur la pente d'une révolution. La politique de

M. Nothomb exigeait, en effet, l'emploi de tous les mauvais moyens de gouvernement. Ne pouvant offrir les fonctions publiques au nom d'une opinion nette et franche, il fallait bien aller chercher des hommes dont la conscience fût de bonne composition. Or, rien n'est facile comme de trouver de ces natures amphibies qui étouffent leurs principes sous l'égoïsme, alors que les pouvoirs publics offrent une prime à leur indignité. Pendant quatre longues années, le ministère de l'intérieur, dont M. Nothomb était titulaire, remua dans tous les coins du pays la vase des ambitions infimes. La défection, la trahison, furent érigées en système. Le pays, la presse, retentirent des honteux marchés qui se concluaient chaque jour. L'esprit public, se réveillant avec énergie, se redressa contre le parti catholique, et les élections communales et provinciales, qui jusqu'alors avaient été aux mains du clergé, lui échappèrent et lui devinrent hostiles. L'opposition parlementaire, solidement organisée, ayant un but et un drapeau, l'indépendance du pouvoir civil, se fortifiait chaque jour. Chaque mois, dans la *Revue nationale*, M. Devaux foudroyait la politique *mixte* sous d'éloquens articles. La presse de province, sauf trois ou quatre organes spéciaux du clergé, était entièrement libérale. En présence des dispositions du pays, les jésuites sentirent qu'il fallait frapper un grand coup, et ils comptèrent sur M. Nothomb, pour modifier, dans leur intérêt, nos lois communales et électorales. Leur espoir ne fut pas trompé, et la modification qu'ils désiraient fut votée par la majorité catholique, aidée des *mixtes*. Pour avoir raison de l'opinion publique des grandes villes, on emporta une loi de fractionnement des colléges électoraux; le parti théocratique n'avait plus que ce moyen pour voir quelques-uns des siens survivre au naufrage qui les menaçait tous. Maîtres d'un quartier par les influences combinées du clergé, de l'aristocratie et de la finance, les catholiques avaient au moins la consolation de conserver quelques voix dans les comices d'une cité.

On touchait à une crise. La négation de tous les principes sacrés, le dédain de la sincérité, de l'honneur politique, le ridicule jeté par une presse éhontée sur toute probité civique, sur tout dévouement à la liberté, tels étaient les principaux traits d'une situation que défendaient à outrance tous les ambitieux satisfaits, qui ne demandaient au gouvernement que la paix matérielle, sans se préoccuper du mécontentement public.

C'est alors que la presse libérale tenta un effort suprême et conseilla aux libéraux d'user du grand moyen constitutionnel que nos institutions autorisent: de l'association. A Bruxelles et à Liége, il existait déjà des sociétés électorales, c'est-à-dire des réunions de tous ceux qui cherchaient à défendre les libertés compromises. Elles avaient donné la mesure de ce que notre pays pouvait en attendre. Il y régnait un ordre parfait et une émulation salutaire. Jamais le moindre symptôme de violence et de subversion n'y était apparu. Agir par les moyens légaux, mais par les moyens légaux seuls, telle était la pensée dominante de ces associations. La presse libérale, qui avait pu juger de l'efficacité de ces associations par l'exemple des grandes villes, en conseilla l'extension dans les provinces, et bientôt ses avis furent écoutés. Après Liége et Bruxelles, Gand, Mons, Verviers, Anvers et vingt autres villes formèrent leurs sociétés électorales. Les candidats y étaient discutés et adoptés par la majorité des voix, et tous les membres de la société s'engageaient d'honneur à voter pour les candidats que le scrutin avait désignés.

Cette mesure eut un effet immense. En 1845, tous les candidats ministériels échouèrent à Bruxelles, à Anvers, à Liége; le parti catholique y fut décimé. Tous ceux qui avaient prêté main forte à M. Nothomb, tous les hommes du parti *mixte* succombèrent, et ce ministre, qui, dans le dernier vote de la session précédente, avait réuni 60 voix contre 20, dut résigner ses pouvoirs pour aller cacher, comme le lui avait prédit M. Devaux, sa honte dans une ambassade.

Le roi Léopold ne comprit point encore cette fois la voix nationale. Après cette défaite, le parti catholique et la nuance mixte se renvoyèrent mutuellement la faute. Frappés tous deux, l'un reprochait à l'autre d'avoir été la cause unique de la déroute. Les catholiques et les mixtes se flattaient qu'après la chute de M. Nothomb, l'opinion se calmerait. Autour du roi, c'était à qui présenterait cette erreur comme une vérité. Le pays, disait-on à la cour, n'est pas exclusif; il veut toujours de l'ancienne *Union;* il veut toujours des hommes sages de l'opinion libérale et de l'opinion catholique, et le roi, qui, un moment, semblait avoir eu l'instinct de la situation véritable, et qui avait donné à M. Rogier la mission de composer un cabinet, le roi écouta les perfides conseils de ceux qui l'entouraient : il essaya de nouveau d'une combinaison mixte.

Ce fut M. Van de Weyer, complétement étranger depuis quinze ans à nos luttes, qui vint de Londres pour former un cabinet dont la présidence lui appartenait à la vérité, mais où figuraient deux autres membres importans, issus du parti catholique pur. La probité de M. Van de Weyer n'eut pas besoin d'une longue épreuve pour comprendre que l'opinion libérale n'avait rien à espérer du parti catholique. Voulant, pour bien poser la question, présenter aux chambres une loi libérale sur l'instruction moyenne, il trouva immédiatement dans ses collègues la résistance que les libéraux lui avaient prédite. L'enseignement était, en effet, un si puissant levier, que le clergé résolut de n'entrer d'aucune manière en composition. M. Van de Weyer ne faillit ni à ses promesses ni à son origine, et, quelques efforts qu'on fit pour le retenir et pour le faire céder, il se retira, aux applaudissemens du parti libéral.

Une nouvelle démarche fut tentée auprès de M. Rogier. Le roi lui donna de nouveau la mission de former un cabinet libéral. M. Rogier accepta le mandat; mais les influences catholiques qui assiégeaient les abords du trône ne laissèrent pas plus que la première fois mûrir cette combinaison. Comme la première fois, M. Rogier, se souvenant de l'inqualifiable acte du sénat en 1841, posa pour base de toute acceptation la faculté de dissoudre les deux chambres, ou celle des deux qui ferait une guerre punique au libéralisme. Cette exigence fit avorter la combinaison libérale. Il devenait désormais impossible de composer un ministère mixte. Il ne se trouvait plus dans le parlement aucune ambition assez audacieuse pour affronter la colère publique en recommençant la tâche de M. Nothomb. La théocratie n'avait qu'un parti à prendre : c'était de gouverner elle-même, à ses risques et périls. C'est ce qu'elle tenta de faire. Elle ordonna à tous les hommes importans du parti catholique de s'asseoir sur la roche Tarpéienne, et ils obéirent avec résignation. Le ministère de Theux prit le pouvoir. Ce nom seul fit tressaillir la nation entière; elle ne semblait plus avoir de choix qu'entre une résistance légale poussée jusqu'à l'héroïsme et une révolution. Nous avions notre ministère Polignac. La nation choisit la résistance légale.

Aujourd'hui, qui pourrait l'en blâmer? Le corps électoral marchait de plus en plus avec elle, et les élections, qui avaient lieu tous les deux ans, avaient déjà fait de nombreux vides dans les rangs du parti théocratique. Encore quelques efforts, et l'on avait la conviction que le cabinet catholique devrait se retirer devant la majorité du parlement. Six ans de lutte nous promettaient ce résultat. Pour avoir foi dans l'avenir, le pays n'avait qu'à interroger son passé. Résumons ici les faits essentiels dont l'enchaînement avait produit les difficultés qu'il restait à résoudre.

Avant la révolution, les catholiques et les libéraux étaient unis; la force réelle était du côté des derniers.

Après la révolution, cette union s'était maintenue lorsqu'il s'était agi de formuler la constitution.

Puis était apparu un parti libéral sans consistance et sans formule : le pays n'en avait pas voulu.

Ensuite un parti libéral sérieux, progressif, s'était présenté, et le pays l'avait soutenu. Pas un des hommes de ce parti n'a été abandonné des électeurs depuis 1830.

En 1840, le parti catholique tomba, et les libéraux arrivèrent avec l'assentiment du pays. Une intrigue les renversa. Alors les mixtes se montrèrent. Au premier choc, le corps électoral les décima; au second, il les abattit complétement.

Enfin, une résurrection de l'*Union* fut tentée par M. Van de Weyer. Sa probité l'essaya, mais sa probité aussi l'abandonna. Cette tentative échoua à son tour.

On voyait donc clairement que la nation était mise en demeure par le ministère de Theux de se prononcer définitivement sur les prétentions catholiques. Dès son avénement, le cabinet ne put arracher un vote de confiance que par 50 voix contre 40. Quarante voix! jamais l'opinion libérale n'en avait réuni autant contre un ministère quelconque. Il fallait donc déplacer dix voix seulement; l'agitation pacifique devait amener infailliblement ce résultat. Aussi le peuple belge, qui, à côté de sa devise : *l'union fait la force*, semble appelé encore à proclamer cette autre vérité, que *le progrès, c'est la patience*, le peuple belge se résigna-t-il pour une année encore. Il avait foi dans les élections prochaines : il savait qu'elles renverseraient à tout jamais le parti théocratique.

C'est ce qui arriva en effet. En 1847, une année après l'entrée de M. de Theux aux affaires, la majorité appartenait enfin aux libéraux. De ce jour, le programme libéral fut implanté au pouvoir, de ce jour aussi datent toutes les réformes politiques qui, réalisées en peu de temps, ont sauvé le pays. C'est l'action libre et franche de nos institutions qui nous a valu d'échapper au contre-coup de la révolution de février et de ne pas voir éclater sur nos têtes les orages qui allaient réveiller en sursaut les deux Allemagnes. Il y eut aussi parmi nous sans doute quelques rares élémens d'agitation et de désordre; mais la nation tout entière les a refoulés et réduits à l'impuissance. Cette partie de notre histoire, non moins instructive que l'autre, sera l'objet d'une lettre prochaine.

*****

Bruxelles, 4 juillet 1848.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juillet 1848.

Notre malheureux pays se relève à peine des coups qui ont failli précipiter sa ruine; réchappé de l'abîme, il en mesure maintenant toute la profondeur, et il ne parvient pas à se croire sauvé. Il y a comme un vertige qu'on n'avait pas connu sur l'heure du péril, et qui saisit aujourd'hui les ames les plus fermes, quand elles songent combien le péril était terrible. Il y a chez les plus stoïques une sorte d'ébranlement moral qui aiguise et prolonge des souffrances dont ils ne sentaient rien dans l'ardeur du combat. La société tout entière conserve un sombre aspect, que vous ne définissez pas et qui vous glace. On pleure ses pertes, on compte les victimes; on les mène de sa personne ou de sa pensée jusqu'au dernier asile qui reçoit leurs dépouilles : c'est la semaine des funérailles. Encore a-t-il fallu, dit-on, abréger ces tristes honneurs, pour éviter quelque nouvelle tragédie : les sauvages qu'on nous a faits, au sein de notre patrie civilisée, ne nous laisseraient donc pas même enterrer nos morts! Et cependant en voilà toujours de nouveaux qui succombent : les blessures ne pardonnent pas. Hier c'était Duvivier, l'austère soldat, un de ces hommes qui s'appelaient des hommes de Plutarque du temps de nos vieilles armées républicaines, républicain lui-même par nature, à prendre le mot désormais moins expressif dans son antique sens d'abnégation et de simplicité. Entre tous les caractères qui se sont produits à l'école de notre guerre africaine, celui-là peut-être était le plus original. Il s'était beaucoup creusé dans la solitude de ces commandemens indépendans qu'il affectionnait en Algérie, et nul, à coup sûr, ne recélait une imagination plus aventureuse sous une enveloppe plus sévère; mais ce qu'il avait dans l'esprit d'un peu excentrique contribuait à le grandir plutôt qu'à l'égarer. Pas un n'eût été aussi heureux d'avoir donné sa vie pour la France, s'il ne fût tombé sous une balle française, lui et tant d'autres avec lui. Hélas! après cette sanglante moisson de la guerre civile, le sacrifice de la France n'était pourtant pas encore terminé, l'épreuve n'était pas complète. Il est des instans d'affliction dans l'histoire des peuples, où il semble que tout ce qu'ils possédaient de force

et de beauté va disparaître à la fois. Le cours ordinaire des ans est venu frapper une tête illustre au milieu de toutes ces têtes non moins chères qu'abattait la mitraille : M. de Chateaubriand est mort.

Sans cette universelle désolation qui confond tant de douleurs en une seule, la fin d'une existence aussi éclatante eût été un événement public. M. de Chateaubriand restait le dernier de son siècle; il nous quitte après tous ses contemporains, après Goethe, Cuvier, Royer-Collard, fermant pour ainsi dire la marche, et conduisant le deuil de sa génération, comme Bossuet, en 1704, conduisait le deuil de la sienne. Génération puissante qui avait traversé deux mondes, qui dans l'ancien avait désiré, conçu, voulu le monde nouveau, qui dans le nouveau gardait toujours un si brillant reflet de l'ancien! génération mémorable, tout illuminée par le rayonnement de ces merveilles auxquelles elle assistait et dont elle était partie, *quorum pars magna*. Ce rayonnement n'a pour personne été plus vif que pour M. de Chateaubriand, et il n'est pas d'esprit qui se soit exalté comme le sien au contact magique de son époque. Voyant alors toutes choses en grand, il les rendait toutes avec une splendeur qui est devenue le cachet de son génie. Si ce n'était point la pureté primitive des penseurs et des écrivains d'autrefois, c'était encore un charme imposant et souverain. Depuis, ce charme nous a moins émus, parce que les plagiaires l'ont trop exploité. Les beaux diseurs de paroles creuses qui se sont mis à la suite du maître lui ont gâté son art en l'employant à froid; ils auraient presque terni sa gloire en cherchant à se l'appliquer. C'est qu'ils ne couvraient, sous leur emphase sonore, que des ambitions vulgaires ou des visées médiocres; l'emphase dans la vulgarité, n'est-ce pas la plaie de ce temps-ci? A tous les momens de sa carrière, M. de Chateaubriand a visé haut; il s'est marqué tantôt une tâche et tantôt l'autre, mais toujours une grande : c'est pour cela qu'il était comme à l'aise dans la pompe romanesque de son style et de ses idées.

Il faudrait assurément des jours moins troublés que les nôtres, si l'on voulait considérer à loisir cette noble figure maintenant évanouie; mais comment avoir un peu de calme pour apprécier l'œuvre des morts, quand on est si fort envahi par le tumulte de la vie révolutionnaire? Comment goûter avec quelque liberté les plaisirs et les miracles de l'intelligence, quand on est poursuivi par les scandales, par les fureurs de cette littérature quotidienne qu'enfante à sa honte la presse déchaînée? Nous n'avons jamais voulu mentionner jusqu'ici les misérables pamphlets qui se criaient par les rues dans ces derniers mois, et qui semblaient sortir de la boue des pavés. C'était peut-être un signe du temps : nous nous obstinions à croire qu'il ne durerait point, et nous aimions mieux l'ignorer. Le premier acte du pouvoir exécutif, aussitôt qu'il a été investi des droits que lui donnait l'état de siége, la première mesure dictatoriale, ç'a été la suppression de ces feuilles pernicieuses. Elles ont fait ainsi presque autant de mal en tombant qu'elles en avaient fait en se produisant, puisqu'elles ont été la cause de cette rude atteinte que la république était obligée de porter à la liberté, puisqu'elles ont entraîné dans leur chute des journaux qu'on n'eût certainement point frappés, si elles n'avaient pas fourni le prétexte d'une rigueur aussi générale. Nous espérions que la république rouge, comme elle s'intitulait naguère encore avec orgueil, que la république des mauvaises passions modérerait enfin sa violence au spectacle des désastres qu'elle avait engendrés. La résipiscence

n'a pas été longue. A peine la fumée de la bataille, à peine l'odeur du sang dissipée, ceux qui restaient debout sur la brèche de leur journal se sont remis de plus belle à tremper leur plume dans le fiel, et la guerre a recommencé, guerre sans péril pour quiconque chargeant ainsi les armes sait ensuite les laisser tirer par d'autres. Nous avons donc vu M. Proudhon et M. Lamennais, rivalisant d'amertume et d'audace, jeter à l'envi de nouvelles inquiétudes au milieu d'une société déjà si profondément ébranlée. Singuliers esprits qui étouffent dans leur superbe et qui bouleverseraient le monde plutôt que de soupçonner une minute qu'ils n'ont peut-être pas tout-à-fait raison d'être si sûrs et si contens d'eux-mêmes! Non, cependant, M. Lamennais n'est pas heureux de vivre! L'ame tourmentée dont les contractions ont grimé ce masque pâle et flétri, l'ame orageuse du prêtre philosophe cherche toujours quelque chose qui lui manque et qu'elle ne trouve pas : elle cherche l'empire, et elle ne l'aura jamais. L'empire des intelligences n'appartient qu'aux ames sympathiques. Ce que M. Lamennais aime dans le commandement, c'est d'être seul, comme on est seul quand on règne; chaque jour qui s'ajoute à sa vie ajoute aussi au châtiment de cette ambition implacable; il a chaque jour davantage la solitude sans la royauté. L'ambition de M. Proudhon coûte moins cher à rassasier; elle est bien plus naïve qu'on ne l'imaginerait. M. Proudhon est enchanté, il trône dans la sincérité de son cœur, lorsqu'il a découvert un paradoxe ou seulement même une forme paradoxale pour quelque vieille banalité. C'est à proprement parler un jeune hégélien, et de fait, il y a cinq ou six ans, il avait presque une école en Allemagne; ce n'est pas un titre assuré pour en avoir une en France. M. Proudhon est hardi à la façon de ces théologiens d'outre-Rhin, qui rasent tout du haut de leur chaire pour tout construire logiquement. Il est très fier de lever le poing contre le bon Dieu, et de lui crier des injures; mais ce ne sont là que des germanismes sans conséquence, et, quand il traite encore la société comme le bon Dieu, il n'est pas, à beaucoup près, si méchant qu'il se donne l'air de l'être : il est seulement rogue et pédant.

M. Lamennais et M. Proudhon se sont rencontrés sur un même terrain après comme avant les événemens de juin. Protestant tous deux contre le communisme, le seul dogme qu'il fût possible d'aviser au fond de l'anarchie, ils ont défendu l'anarchie pour elle-même. L'affreuse mêlée, le crime social n'a plus été, à les entendre, qu'une intrigue aristocratique dont les prolétaires révoltés étaient les victimes, ou bien qu'une nécessité fatale qui poussait les prolétaires au-devant des baïonnettes bourgeoises. La république victorieuse avait annoncé, dès le lendemain de sa victoire, qu'elle serait plus juste que sévère et plus clémente encore que juste. Ce n'est pas nous qui reprocherons jamais au pouvoir de mettre la douceur et l'humanité du côté de l'ordre et du droit; mais il ne faut pas non plus que la douceur puisse paraître une garantie d'impunité. M. Lamennais et M. Proudhon l'auraient volontiers interprétée de la sorte, comme pour donner à leurs cliens une nouvelle confiance, et déjà même ils les appelaient à la rescousse en vue d'autres exploits. Il y a dans le dernier numéro du *Peuple constituant* une triple insinuation de guerre civile, et le dernier numéro du *Représentant du Peuple* convoquait les locataires pour une espèce de 15 mai : il ne s'agissait que d'aller déposer à l'assemblée nationale une *pétition qui fût un ordre*, qui commandât l'abaissement immédiat et général de tous les loyers.

M. Proudhon aime assez cette idée-là pour en avoir fait lui-même l'objet d'une proposition parlementaire.

Voilà où en étaient les deux journaux, quand ils ont à leur tour été supprimés par la justice dictatoriale, le premier, sous prétexte que l'abolition des lois de septembre avait ressuscité le cautionnement exigé par la loi de décembre 1830, le second, directement et sans autre forme de procès. Nous préférons de beaucoup la justice ordinaire à la justice dictatoriale, mais où trouver un autre remède contre la licence, quand elle a passé toutes les bornes, et qui doit-on accuser du dommage que souffre ainsi la liberté, si ce n'est la licence elle-même? Nous le demandons à cet autre organe de la république violente, qui a, dit-on, manqué d'avoir le même sort que les journaux de sa couleur, et qui l'aurait sans doute éprouvé, si l'intimité de son commerce, encore récent, avec le monde officiel ne lui avait un peu appris à dissimuler. M. Flocon est désormais libre d'écrire; sa feuille nous montrera probablement bientôt qu'on gagne toujours à traverser les affaires; en attendant, elle se dédommage de la réserve prudente qu'elle s'impose vis-à-vis du pouvoir par l'acrimonie de sa polémique particulière : c'est un vrai torrent, comme il n'en pouvait couler de la tribune.

Ces grossières fureurs sont malheureusement en harmonie avec les soucis étranges qui noircissent toutes les imaginations. Il y a dans l'air on ne sait quelle rumeur menaçante qu'on voudrait chasser, et qui s'obstine à revenir. On sent circuler à chaque étage de la société cette frayeur vague des mauvais jours, qui se prend à tout et ne s'arrête à rien. Il n'est bruit, dans Paris, que de complots abominables qu'on invente ou qui avortent. La province, la campagne est sur pied pour attendre les *brigands*. Des alarmes plus réelles nous sont à tous momens données par ces assassinats mystérieux commis en plein jour sur des victimes isolées. Nos rues se remplissent encore le soir de sentinelles avancées; les boutiques n'ont pas cessé de se changer en postes, et des munitions considérables arrivent perpétuellement sur Paris, comme si Paris n'avait pas livré sa dernière bataille. Les organes les plus accrédités de la presse quotidienne s'occupent très sérieusement de la tactique et de la stratégie d'une pareille guerre. Les fluctuations de la Bourse attestent et augmentent cette crise douloureuse où l'opinion publique se débat contre des fantômes peut-être, mais peut-être aussi contre de trop cruelles réalités. Agitation factice, exaspération concentrée, tout cela sans doute travaille à la fois une certaine partie des masses. La dissolution des ateliers nationaux a bien évidemment rouvert un nombre quelconque d'ateliers privés; mais ce nombre ne saurait être à comparer au nombre des bras oisifs. Il reste des misères véritables, un dénuement qui croîtra sans remède, tant que la société ne sera pas rassise. Il reste, disons-le, même dans des cœurs honnêtes, ce levain de rancune et d'inimitié que des prédications déplorables ont si soigneusement déposé au sein des classes ouvrières. Il est à craindre qu'on ait assez identifié l'ouvrier avec l'insurgé, pour que l'ouvrier cherche encore à prendre la revanche de l'insurrection. « Nous aurons la belle! » murmurent, à ce qu'on prétend, les harangueurs de carrefour. Il est aussi trop clair aujourd'hui que la longue paix européenne a entassé au fond des capitales, à Berlin, à Vienne comme à Paris, une foule épaisse et tumultueuse sur laquelle le frein moral ne peut rien, s'il n'est maintenu par la force. Que la force soit donc avec nous!

La force et la charité, telles sont les deux bases sur lesquelles doit aujourd'hui

s'appuyer plus que jamais toute l'action du gouvernement. Nous reconnaissons avec joie que le pouvoir exécutif et l'assemblée nationale s'accordent à merveille dans ce double esprit. L'assemblée a écouté le général Cavaignac sans étonnement et sans déplaisir, quand il a déclaré avec l'énergique loyauté d'une conscience honnête que l'état de siége devait être longuement maintenu. De son côté, le gouvernement a fait bon marché des scrupules au moins singuliers que ses prédécesseurs élevaient contre toute mesure d'ordre et de sûreté publique, il n'a pas craint cette chimère que l'on avait forgée sous le nom de réaction, et, comme il n'avait que des intentions droites, il n'a pas redouté de s'unir aux nouveaux républicains qui voulaient, avant toute chose, préserver la société. C'est ainsi que les propositions de M. de Remilly ont été spontanément et presque fidèlement traduites en décrets par le ministère; comme ce n'était point là une affaire de parti, tout le monde s'est félicité de voir le ministère disputer à l'assemblée l'honneur de cette initiative courageuse. Les ateliers nationaux ont été licenciés du jour au lendemain; cette effroyable bagarre dont M. Trélat ne pouvait sortir, cette organisation de la paresse avec ses lieutenances et ses brigades, tout le système enfin a disparu au premier souffle d'une volonté sûre d'elle-même. Puis on a procédé au désarmement, et les fusils sont rentrés dans les arsenaux de l'état aussi vite qu'ils en étaient sortis. Ce n'est pas peu dire. Puis enfin les camps se sont installés autour de Paris, et Paris aura constamment cinquante mille hommes qu'il pourra mettre debout d'un coup de tambour. L'ordre matériel ainsi rétabli et fortifié, le gouvernement a pris en main la défense de l'ordre moral. Il demande un vote d'urgence pour trois décrets qu'il vient de soumettre à l'assemblée. Ces décrets sont les lois de septembre de la république, et nous ne leur en voulons pas du tout pour cela. Ils règlementent la liberté de la presse et la liberté de réunion. Le cautionnement réduit à 24,000 francs ne saurait être un obstacle pour toute pensée sérieuse qui aura besoin de se manifester par un organe public. Le cautionnement, quel qu'il soit, garde toujours, il est vrai, l'inconvénient des rigueurs préventives; à qui la faute, si le mal dépasse tout de suite chez nous la portée que pourrait jamais avoir la répression? La répression des délits commis par le journalisme est l'objet du second décret; on s'y rattache purement et simplement à la loi de 1819. Enfin le troisième décret institue la police des clubs. Les trois seront, bien entendu, votés, malgré le tapage de la montagne.

Ce que la montagne arbore en guise de drapeau, son moyen de popularité, c'est un solennel désir de mettre enfin le bien-être sous la main de tous, c'est une compassion très affichée pour les souffrances du pauvre. Les esprits raisonnables qui composent la grande majorité de l'assemblée, qui ont désormais leur place dans les conseils du gouvernement, les esprits justes et consciencieux agissent davantage et sans cette vaniteuse ostentation. La montagne soutient qu'elle n'a point ouvert la porte à la misère, puisqu'au contraire son système serait de la fermer; cela prouverait tout au plus que le système opère à l'envers de ce qu'il promet. La majorité de l'assemblée n'a point de système; elle trouve devant elle les maux que lui a légués le gouvernement de la montagne; elle tâche de les guérir ou de les diminuer, en les prenant comme on peut, par où l'on peut. Elle soulage le malade aujourd'hui de ce côté-ci, demain de ce côté-là; elle ne le remet pas sur ses jambes à première vue; les miracles ne sont pas de sa com-

pétence. Voilà, nous en convenons, des procédés bien mesquins, une conduite bien bourgeoise. La montagne nous eût reconstruit une société si magnifique, pour peu que nous eussions eu la patience d'attendre qu'elle eût tout-à-fait culbuté la vieille! Bourgeois ou non, nous sommes de ceux qui s'en tiennent à celle-là, trop heureux qu'on entreprenne enfin de la raccommoder.

Le pouvoir exécutif et l'assemblée se livrent de concert à cette grande œuvre de réparation. On a déjà fait plus de bonne besogne en quinze jours par des chemins modestes, qu'on n'en avait bâclé pendant quatre mois, en se promettant tous les matins d'escalader l'Olympe des antiques préjugés sociaux. Il en est de la charité publique comme de la charité privée, elle ne perd jamais à ne pas trop se vanter. Les ouvriers licenciés reçoivent donc maintenant à domicile les secours qu'ils allaient mendier sur les chantiers de terrassement. Ce secours ainsi distribué les retient en dehors de ces mauvaises suggestions qui leur arrivaient de toutes parts dans le pêle-mêle d'une foule oisive, à l'ardeur du soleil de juin. Il est vrai qu'ils ne peuvent plus de la sorte servir d'armée à personne; mais il n'y a que les minorités révolutionnaires qui veuillent jamais lever d'armées de ce genre-là. Les montagnards de l'assemblée nationale en savent bien quelque chose. Répartir sagement l'assistance de l'état tant qu'elle est nécessaire, c'est déjà bien; c'est mieux encore, c'est le but unique à poursuivre, de remplacer cette assistance douloureuse par le libre jeu des industries privées. Le problème est de remettre le travailleur en position de se tirer lui-même d'affaire par le louage justement rétribué de sa journée de travail, par le développement de son activité individuelle. On s'applique avec une louable émulation à cette tâche de salut; on s'y applique surtout avec intelligence. Ainsi le décret du 5 juillet a ouvert au ministère du commerce un crédit de 3 millions destinés aux associations volontaires soit d'ouvriers seuls, soit de patrons et d'ouvriers. Le conseil d'encouragement établi par l'assemblée pour surveiller l'emploi de ce crédit proclame aujourd'hui que « le rôle de l'état dans le travail national n'est que secondaire et de beaucoup inférieur à celui des travailleurs eux-mêmes, que le travailleur doit être *fils de ses œuvres*, et que c'est surtout par ses propres efforts qu'il doit acquérir l'instrument de son travail. » Nous nous associons complétement à cette doctrine fort à propos contresignée par M. Tourret. — Aide-toi, le ciel t'aidera! — Il n'y a que M. Louis Blanc qui ne trouve pas cette maxime assez philanthropique, et prétende à toute force se montrer plus clément que le ciel lui-même pour l'humanité embourbée.

L'argent qu'on a jeté quatre mois durant aux ouvriers enrégimentés dans de stériles travaux eût été tout autrement productif, si on l'eût employé à soutenir ou à suppléer les intermédiaires essentiels des transactions commerciales, les établissemens de crédit. Le crédit passait par malheur, au lendemain de février, pour l'abomination de l'exploitation; le crédit était honni et brisé presque systématiquement, comme le levier de cette anarchique concurrence dont on ne voulait plus. Le crédit a succombé, et ce n'était pas le triste comptoir du Palais-National qui pouvait le soutenir. Le gouvernement va chercher, nous n'en doutons pas, à vivifier l'escompte, maintenant qu'il comprend que l'escompte ne profite point à l'entrepreneur sans que le profit ne descende jusqu'à l'ouvrier. Déjà le décret du 4 juillet a doté de 5 millions, soit en numéraire, soit en garantie, le sous-comptoir de l'industr[1]e du bâtiment. Le comité des

finances s'est partagé sur une proposition de M. Faucher, qui voudrait ouvrir un crédit de 100 millions pour constituer des comptoirs analogues dans toutes les villes industrielles ou commerçantes de France, les villes et les particuliers souscripteurs fournissant de leur côté 100 autres millions. Quel que soit le vote de l'assemblée dans une question qui embrasse ainsi toute la situation commerciale du pays, nous ne pouvons croire qu'il ne sorte pas toujours de là quelque résultat pratique. Il y aurait évidemment reprise immédiate du travail, si l'on essayait sur cette grande échelle la régénération du crédit.

Le crédit, il ne faut point se lasser de le répéter, c'est l'indispensable agent du travail, c'est le plus sûr allégement qu'on puisse offrir à l'industrie dans l'embarras, c'est l'outil le plus prompt de la fortune publique; mais, ne l'oublions jamais, c'en est aussi le plus fragile. Le crédit a été bien près de recevoir un coup fatal des mains du dernier ministère. Le rachat forcé des chemins de fer et du service des assurances aurait pour long-temps fermé toutes les bourses. M. Goudchaux, héritant du système de M. Duclerc, qui n'était plus du tout un secret, s'est hâté d'en ajourner l'exécution, en réservant le principe par politesse. M. Duclerc n'a pas très bien pris la chose : des amis imprudens l'appellent tout haut le jeune Cambon de la nouvelle république; il n'est peut-être pas assez éloigné de les croire. On dirait presque qu'il a voulu se venger de son successeur, en l'entraînant derrière lui dans ces eaux courantes où il voguait si raide à la banqueroute. M. Goudchaux l'avait en effet très maltraité sans en pouvoir mais; il avait réduit à sa juste valeur cet échafaudage de ressources financières avec lequel M. Duclerc mettait son budget en équilibre; M. Duclerc l'a puni en l'obligeant, à force d'insistance, à compromettre un tant soit peu le crédit de l'état par une liquidation médiocrement équitable des bons du trésor et des dépôts des caisses d'épargne. M. Goudchaux défendant très mollement les créanciers, ses cliens naturels, l'assemblée a voté le remboursement de ces créanciers malencontreux en 5 pour 100 à 80 et en 3 pour 100 à 55. On affirmait que ce serait le cours du lendemain, si ce n'était pas celui du jour. Le surlendemain, le 5 retombait à 77 et le 3 à 49. C'est une faute que la majorité a commise dans un accès d'horreur contre l'agiotage : l'agiotage tout seul aura gagné au concordat onéreux que l'état impose ainsi à ses créanciers sans les avoir consultés.

Cet épisode financier est à peu près l'unique intérêt qui ait une fois animé les séances parlementaires pendant cette quinzaine. L'intérêt dominant et permanent était dans les délibérations des comités et des bureaux. Nous ne savons pas si l'éloquence pourra jamais retrouver sa place à travers l'inévitable tumulte d'une assemblée de neuf cents personnes. Jusqu'ici, du moins, on vote plus qu'on ne discute dans la salle des séances. On discute entre cinquante, et les fragmens de ces débats qui parviennent au public nous prouvent heureusement qu'on les maintient à la hauteur des problèmes en question. Ce sont surtout les débats relatifs au projet de constitution qui ont eu le privilége d'attirer l'attention et quelquefois l'admiration générale. Les deux discours de M. Thiers sur le droit au travail et sur la nécessité des deux chambres ont produit au dehors une impression incontestable. Ce grand bon sens, si vif et si net, séduit comme un charme au milieu de l'embrouillement où les théories absolues ont poussé les idées. L'argumentation syllogistique et martelée de M. de Cormenin

n'a pas prévalu contre cette simple façon d'exposer les choses. Il n'y avait que M. de Rémusat et M. de Tocqueville dont la raison aussi élevée que judicieuse pût ajouter encore à l'évidence de cette démonstration, véritable modèle du genre socratique. Voilà l'influence qui appartient irrévocablement aux membres éminens de l'ancienne chambre, l'autorité qu'on ne saurait leur ravir, et dont ils se contentent. — Ils ne sont pas des républicains de la veille; comme disait M. Thiers, « ils n'ont pas le droit de prétendre à cette hauteur d'origine; » mais ils parlent sérieusement et loyalement, quand ils parlent, eux aussi, comme disait encore M. Thiers, « en leur qualité de républicains. » Ils ne souhaitent point de révolution nouvelle; ils ne souhaitent qu'un établissement solide et durable après un demi-siècle d'essais malheureux. Il n'y a point de visées personnelles qui puissent l'emporter en eux sur ce sincère désir de leur conscience. Les députés nouveaux de couleurs modérées se sont fiés à bon droit au patriotisme de ces anciens de leur opinion, en les appelant à siéger aussi au club parlementaire de la rue de Poitiers. L'extrême gauche a fait semblant de s'effaroucher d'une réunion chaque jour plus imposante, en affectant de la tenir pour une intrigue. L'extrême gauche est restée seule dans son injustice. Ceux des républicains de la veille qui n'atteignaient pas au niveau de son radicalisme viennent de la délaisser, et se rassemblent désormais séparément à l'Institut Le Palais-National demeure l'asile de la montagne, un asile solitaire et passablement vide. Le programme des républicains de l'Institut, tel que nous le connaissons, n'a rien en vérité que ne pussent signer des républicains du lendemain, si seulement il leur était permis de dater eux-mêmes de la veille. Nous n'avons pas d'objection contre ce travail intérieur de l'assemblée nationale, qui la forme ainsi petit à petit en groupes moins ennemis que divers : c'est une bonne préparation politique.

Les deux fractions importantes de l'assemblée appuient d'un commun accord le ministère du général Cavaignac. Si les anciens républicains éprouvent une tendresse plus prononcée pour telle ou telle nuance du cabinet, les gens sages, de quelque bord qu'ils soient, sans vouloir faire d'acception de personnes, tiennent sincèrement au maintien d'une administration qui s'est enfin placée tout entière au-dessus de tous les soupçons. Ils ne l'abandonneront point tant qu'elle ne les abandonnera pas, et, s'ils mettaient jamais de la mauvaise humeur ou de l'incertitude dans leurs rapports avec elle, il faudrait qu'elle l'eût beaucoup voulu. On peut encore, à l'heure qu'il est, en présence des alarmes sans cesse renaissantes qui menacent l'ordre matériel, on peut encore aider un gouvernement de soldats sans avoir à craindre de passer pour espartériste; d'ailleurs nos officiers d'Afrique ont toujours su rester citoyens : ce ne seront jamais des *ayacuchos*.

La mésaventure de M. Carnot ne prouve rien contre ce sentiment général que nous voyons se manifester dans toutes les fractions du parlement en faveur du cabinet. M. Carnot s'est trompé quand il a cru qu'on poursuivait en lui le ministre sorti des barricades de février; il se trompait davantage encore quand il se plaignait de l'opposition qu'il rencontrait comme d'une injure particulière qu'on voulait signifier à son adresse. Le caractère de M. Carnot n'était point en cause; il est parfaitement vrai qu'il a toujours obtenu et toujours mérité la bienveillance de ses adversaires politiques. Son origine révolutionnaire n'était pas non plus un grief possible auprès d'hommes qui ont tous accepté la révolu-

tion. Le malheur de M. Carnot, nous avons presque peur de le lui apprendre, c'est d'avoir livré son cœur à un sous-secrétaire d'état qui voulait trop vite devenir illustre : M. Carnot est la victime innocente de son amitié pour M. Jean Reynaud. Nous nous sommes extasiés dans le temps avec tout le monde sur ces fameuses circulaires qui prêchaient l'ignorance aux maîtres d'école; M. Carnot n'en était pas plus coupable qu'il ne l'est du manuel de M. Renouvier; tout cela sentait trop fraîchement la tradition saint-simonienne : il n'y avait qu'un apôtre d'un degré supérieur qui pût l'avoir conservée dans cette précieuse intégrité. Or, voilà justement la tradition dont l'assemblée s'est offensée : le socialisme théocratique ne mord pas mieux qu'un autre sur ces ames bourgeoises; M. Jean Reynaud s'y est usé. M. Carnot régnait donc plus qu'il ne gouvernait; on l'a pourtant traité comme s'il eût été responsable; c'est là toute l'affaire. Nous ne connaissons pas du tout M. Vaulabelle; nous l'attendons à la discussion du projet de loi d'instruction primaire.

Puisque nous en sommes au personnel du ministère, nous voudrions bien dire cette fois quelques mots du département des affaires étrangères. Nous avouons que nous sommes inquiets d'en trouver toujours les rênes si flottantes, quand les complications européennes deviennent à chaque moment plus graves. L'Europe change de face, et il y a partout une crise laborieuse qui la tourmentera jusqu'à ce qu'elle ait dépouillé sa vieille enveloppe. Il y a dès à présent, sur trois points à la fois, un craquement tout prêt : en Italie, en Turquie, dans le Nord. La guerre universelle est comme suspendue dans l'air au-dessus des nations rangées en bataille. La bataille va peut-être commencer demain sur l'Adige; elle est à peine interrompue sur l'Eyder; on sait le peu de temps qu'il lui faudrait pour gagner des rives du Pruth jusqu'aux portes de Constantinople. Ce qu'on ne sait pas, c'est qui est ou qui n'est pas le ministre des affaires étrangères de la république française. Le général Bedeau veut-il ou ne veut-il pas accepter le portefeuille? M. Bastide va-t-il définitivement à la marine? Nous n'y voyons pas d'inconvénient, et nous souhaitons même de le voir enfin tiré d'une position qui ne laisse pas d'être blessante pour sa dignité. Nous parlerons toujours de M. Bastide avec des égards très sincères; la timidité mélancolique de cet esprit honnête et convaincu n'est pas propre à faire un chef de gouvernement; mais, si elle ne donne pas beaucoup de confiance dans l'homme d'état, elle intéresse à sa personne. Nous avons d'ailleurs une reconnaissance particulière à M. Bastide pour le bon vouloir avec lequel il a réparé de son mieux les prodigieux dégats que lui léguait M. de Lamartine. Celui-ci ne professait point toute la déférence qu'il eût dû à l'endroit de son secrétaire-général; il en causait même fort légèrement, et cependant l'application un peu lourde de M. Bastide devait du moins servir à combattre des désordres auxquels semblait se plaire l'incomparable étourderie de M. de Lamartine. Seulement M. Bastide n'a point eu assez d'autorité sur lui-même ou sur les autres pour résister toujours à des inspirations qu'une intelligence plus ferme eût su repousser. On se rappelle comment M. Mignet a dû donner sa démission pour avoir témoigné, dans une lettre particulière, des sympathies qui l'attachaient à la cause de la monarchie piémontaise. M. Cousin ayant écrit au comte Balbo l'origine de cette honorable disgrace, le ministre de Charles-Albert a voulu que l'histoire devînt publique, et il a mis la lettre de M. Cousin dans la *Gazette d'état*

comme une sorte de réponse officielle aux protestations de neutralité que lui envoyait M. de Lamartine Ce n'est pas seulement en Italie que notre diplomatie s'est fait tort par cette double conduite. Nous sommes charmés de voir M. Quinette si bien accueilli à Bruxelles, mais nous n'ignorons pas la fausse situation où se trouvait son prédécesseur, quand le ministre belge opposait aux assurances amicales, qu'on était chargé de lui prodiguer, la communication officieuse des dossiers de l'affaire de Risquons-tout. Pour se tirer de pareilles contradictions, il fallait de plus habiles diplomates que ceux que la république était obligée d'improviser.

M. Bastide n'a peut-être pas la force de balayer tout-à-fait ces excentricités que la rancune de M. de Boissy lui a signalées dans son département. La composition des consulats est, dit-on, restée bien singulière : les petites industries en faillite se seraient, à ce qu'on assure, casées fort avantageusement aux quatre coins du monde, sous l'ombre protectrice du pavillon national, à la simple condition de le faire respecter. Il y a d'ailleurs encore, dans les postes politiques, de quoi donner fort à penser, si l'on essaie, par ceux-là, de juger d'autres qui sont moins importans. On a, grace à Dieu, retiré de Naples ce ministre farouche qui aimait nos marins, mais pas leurs officiers, et qui se mettait tout à la fois en guerre contre le roi de Naples et contre l'amiral Baudin, tant il détestait l'aristocratie de l'épaulette et l'aristocratie du trône : on l'a remplacé par M. de Rayneval, dont le choix est d'un excellent effet. C'est surtout dans la diplomatie qu'il y a des familles qui appartiennent au pays bien plus qu'au gouvernement. L'ambassade de Naples est donc sauvée, Rome aussi avec M. d'Harcourt; mais sommes-nous bien avancés à Lisbonne pour ne plus y posséder M. Nivière? La splendeur littéraire des *Sept Infans de Lara* était-elle encore assez neuve pour faire de l'auteur le représentant de la France dans la patrie du Camoëns? Le *Génie du Christianisme* n'avait pas mieux servi M. de Chateaubriand. Et M. Anselme Petetin, qui jamais l'aurait cru né pour les rapports délicats, pour les entreprises intimes de la diplomatie? On l'a mis, il est vrai, en Hanovre, et ce n'est pas précisément un pays aimable; mais encore faut-il y vivre avec les gens. A Francfort, M. Savoie est toujours étonné de se réveiller et de s'endormir en ministre français; aussi se répète-t-il le plus souvent possible qu'il n'est point Allemand, et qu'il n'a jamais correspondu de Paris avec la *Gazette d'Augsbourg*. Il finirait par le croire, s'il pouvait s'empêcher de fraterniser d'un peu trop près avec la future république teutonne. Pour M. Arago, il n'y va pas de main morte; il endosse les harangues des exaltés les plus chauds de Berlin, et il leur tient ou leur fait tenir de certains discours avec accompagnement d'allusions ultra-démocratiques, dont les honnêtes bourgeois de la résidence sont aussi charmés que nous le serions d'un ambassadeur prussien qui nous prêcherait le royalisme. Bettina, la vieille enfant terrible, Bettina raffole de toute la légation républicaine. Sérieusement, nous conjurons le général Cavaignac de pourvoir au plus vite à ces grands postes, qui ne sont vraiment pas remplis. Francfort et Berlin sont deux points capitaux en ce moment-ci sur la carte des révolutions européennes; Francfort vient de créer un fantôme d'empereur, qui contribuera peut-être à démolir l'Autriche, d'où il sort, et Berlin est une des étapes accoutumées de cet autre empereur, empereur tout de bon, qui menace aujourd'hui plus que jamais l'anarchique Allemagne. Les cosaques approchent : que la république prenne garde!

En attendant que l'assemblée nationale puisse aborder sérieusement les questions de finance, qui comptent parmi les plus difficiles et les plus pressantes qu'ait soulevées la révolution de février, deux documens importans pour l'histoire financière du pays ont commencé à éclairer l'opinion sur cette matière. Nous avons déjà dit quelques mots de l'un : c'est la défense de l'administration financière du gouvernement déchu par M. Lacave-Laplagne, l'autre est une vigoureuse attaque contre la gestion du gouvernement provisoire et de la commission exécutive par M. B. Delessert. Ces deux brochures se complètent l'une par l'autre, et constituent, en même temps qu'une apologie péremptoire du passé, un véritable acte d'accusation contre M. Garnier-Pagès et ses collègues.

M. Garnier-Pagès avait évalué le capital de la dette publique, au mois de février 1848, à plus de 5 milliards. Après quelques rectifications de détail, M. Lacave-Laplagne accepte le chiffre de 5 milliards en capital nominal, dette fondée et dette flottante tout compris; mais il fait remarquer avec juste raison que ce qui importe, c'est moins le chiffre de la dette que son origine. Le gouvernement de juillet ne peut pas être responsable des dettes contractées avant son avénement. Au mois de juillet 1830, la dette était dejà de 4 milliards 380 millions; elle s'est donc accrue en dix-sept ans et demi de 620 millions. 620 millions en dix-sept ans et demi, jamais gouvernement n'a coûté si peu. Sur les 5 milliards, la première république est pour 1100 millions, l'empire pour 800 millions, la restauration pour 2 milliards et demi. Il n'y a pas un seul de ces régimes qui n'ait coûté plus cher que le dernier, quoiqu'ils aient tous duré moins longtemps. Encore est-il à remarquer que les 1100 millions de la république ne représentent que ce qui a survécu à la grande banqueroute de l'an VI. En réalité, la république s'est endettée de 3 milliards en moins de douze ans; mais elle a fait banqueroute des deux tiers. Cette façon expéditive de diminuer sa dette n'a jamais été à l'usage du gouvernement de juillet.

Quant à l'empire, s'il ne s'est endetté que de 800 millions en dix ans, ou de 80 millions par an, c'est qu'il avait d'autres moyens de se procurer des ressources en frappant des contributions extraordinaires sur les pays conquis; mais, ces contributions, nous les avons rendues plus tard, c'est la restauration qui a été obligée de les payer, et l'empire a bien sa part de responsabilité dans les 2 milliards que nous a coûtés l'invasion.

N'importe, dira-t-on, c'est toujours beaucoup pour le gouvernement de juillet que d'avoir dépensé 36 millions par an en sus de ses recettes ordinaires, car il n'a point eu de guerre à soutenir, de frais d'invasion à payer, d'indemnité à donner aux émigrés. M. Lacave-Laplagne répond victorieusement à cette objection par le tableau des dépenses extraordinaires que ce gouvernement a eu à supporter; l'Algérie à elle seule a coûté 1 milliard depuis 1830; les grands travaux publics, tels que chemins de fer, fortifications de Paris, etc., ont absorbé 1500 millions. Voilà 2 milliards et demi de dépenses extraordinaires; pour ne s'endetter que de 600 millions, il a fallu prélever sur les recettes ordinaires près de 2 milliards; en même temps, tous les services ordinaires qui peuvent être considérés comme productifs, soit de richesses, soit de puissance, soit de lumières, ont été dotés de crédits nouveaux et considérables. Les budgets de la guerre, de la marine, de l'agriculture, des travaux publics ordinaires, de l'instruction publique, ont été notablement accrus.

Le gouvernement de juillet a grevé l'avenir de 620 millions de dettes, soit en comptant à 4 pour cent, ce qui était le taux moyen de son crédit quand il est tombé, 25 millions de rentes annuelles à payer, mais il a laissé le capital national accru d'une somme cinq ou six fois plus forte; les monumens inachevés de tous les régimes ont été terminés; l'œuvre gigantesque des fortifications de Paris a été menée à son terme; 4,000 lieues de routes royales, 10,000 lieues de routes départementales, 8,000 lieues de chemins vicinaux de grande communication ont été ouvertes, ce qui fait un total de 22,000 lieues de communications nouvelles, sans parler des travaux faits sur les chemins de petite vicinalité et qui dépassent, depuis 1836, 500 millions; une quantité innombrable de ponts ont été construits; 200 millions ont été employés à l'achèvement des anciens canaux et à l'ouverture de nouveaux; 80 millions, en sus des dépenses ordinaires, ont servi à améliorer la navigation de nos rivières; 86 millions ont été dépensés dans nos ports; 500 lieues de chemins de fer sont en pleine exploitation, et 500 autres lieues se construisent; le matériel de nos arsenaux s'est accru de 6,000 bouches à feu avec leurs affûts, de 1,300,000 fusils, d'un million de sabres et d'épées; la marine s'est enrichie de paquebots à vapeur pour une force de plus de 25,000 chevaux; enfin un territoire nouveau, grand comme les deux tiers de la France, a été ajouté à nos possessions : l'Algérie a été conquise, pacifiée, peuplée de 200,000 habitans européens, en comptant l'armée, qui y ont construit des villes et des villages, et qui en ont pris possession pour jamais au nom de la civilisation chrétienne.

Ce qui prouve mieux que toutes les paroles combien ces dépenses fécondes ont ajouté à la richesse publique, c'est le progrès constant des recettes de l'impôt pendant ces dix-sept ans. Le gouvernement de juillet n'a établi aucun nouvel impôt; au contraire, il en a supprimé plusieurs, et cependant les recettes publiques, qui n'étaient que d'un milliard en 1829, étaient de 1,400 millions en 1847; elles se sont donc accrues de près d'un tiers depuis 1830. En même temps, la condition de tous les serviteurs de l'état avait été améliorée; tout un personnel nouveau et fort nombreux, celui des instituteurs primaires, des agens-voyers, etc., avait été créé; les traitemens des magistrats, même les plus modestes, avaient été accrus, et, au milieu de ces dépenses, le crédit de l'état, fortifié par l'exécution rigoureuse de tous les engagemens, avait été porté à un taux inconnu jusqu'alors. Le 5 pour cent était à 116 avant la révolution de février, il avait été à 122 un an auparavant, et, sans la crainte perpétuelle de remboursement qu'entretenaient de mauvaises doctrines financières, il se serait élevé bien plus haut.

En présence de ces résultats, M. Lacave-Laplagne a raison de revendiquer avec quelque fierté sa part de responsabilité dans la gestion financière de ces dix-sept années, les plus belles dont il ait été donné à la France de jouir. M. Garnier-Pagès s'est récrié sur l'énormité du budget de la monarchie. Nous allons voir maintenant si la république réduira beaucoup le sien. Elle est la maîtresse de réaliser ce gouvernement à bon marché dont parlaient tant les républicains de la veille. En attendant, le premier budget de la république présenté par M. Duclerc est de 1,700 millions, et, pour faire face à ces dépenses, on n'a pas créé moins de cinq ou six impôts nouveaux, l'impôt des 45 millions, l'impôt sur les créances hypothécaires, l'impôt sur les défrichemens de bois, l'impôt sur les domestiques, les chiens, les chevaux, les voitures, etc. De plus,

on a emprunté en deux fois 200 millions à la Banque, et on a aliéné pour gage de ces emprunts les prêts à l'état.

Le grand cheval de bataille de M. Garnier-Pagès, c'est la dette flottante. Le fameux rapport l'évaluait à 870 millions, et M. Lacave-Laplagne ne conteste pas ce chiffre. C'est ici que M. Benjamin Delessert vient au secours de l'ancien ministre des finances et complète la démonstration, déjà fort avancée par celui-ci. La dette flottante avait été élevée sans doute à des proportions considérables, à cause de l'énorme dépense des chemins de fer, mais elle avait atteint son maximum au commencement de 1848; elle tendait à décroître par les rentrées successives de l'emprunt du 1er novembre dernier et par les remboursemens des compagnies de chemins de fer. En quelques années, elle serait rentrée dans des limites plus étroites. La dette flottante se divise d'ailleurs en deux parties bien distinctes, qu'il importe de ne pas confondre quand on veut se rendre un compte exact de la position du trésor : c'est 1° la dette à échéance déterminée, celle des bons du trésor exigibles à des dates fixes et connues d'avance; 2° la dette flottante à échéance indéterminée, dont le capital tend, par sa nature, à rester en perpétuité entre les mains de l'état, tant que l'état mérite crédit, mais qui est néanmoins exigible à bref délai, pour une partie du moins : ce sont les fonds des communes et des caisses d'épargne. Or, pour ces derniers fonds, au lieu d'être réclamés par les déposans, ils affluaient, au contraire, dans les caisses de l'état, tant l'état inspirait de confiance, et, pour les bons du trésor, le paiement à l'échéance était assuré.

Voici quelles étaient, d'après M. Delessert, les ressources du trésor le 24 février : 135 millions écus, 60 millions en portefeuille, plus 20 millions à recevoir en avril de la compagnie du chemin de fer du Nord, plus 9 millions par mois des versemens de l'emprunt; en tout, pour une période de trois mois, par exemple, 242 millions de ressources extraordinaires, en dehors des rentrées de l'impôt, qui étaient d'environ 100 millions par mois, et sans compter sur les renouvellemens des bons du trésor. Voici maintenant quels étaient les besoins extraordinaires pour cette même période de trois mois : 18 millions de bons du trésor échéaient en mai, 50 millions en avril et 40 millions en mars, en tout 108 millions d'échéances en présence de 242 millions de ressources. Le semestre du 5 pour 100 qui échéait en mars était couvert, et au-delà, par l'excédant, sans rien demander aux recettes ordinaires de l'impôt, qui restaient disponibles pour toutes les autres dépenses, et sans rien attendre des renouvellemens des bons du trésor, qui étaient cependant abondans et approximativement égaux aux extinctions, puisqu'on en avait réduit l'intérêt à 4 pour 100. Il est donc évident pour tout homme de bonne foi que tous les services étaient parfaitement assurés pour ces trois mois, et, par suite, pour l'année entière, puisque ces trois mois étaient les plus chargés de l'exercice, à cause de l'échéance simultanée des bons du trésor et des rentes 5 pour 100.

M. Delessert ne se borne pas à réfuter victorieusement cette accusation de *banqueroute* jetée par M. Garnier-Pagès au gouvernement déchu avec une légèreté si coupable. Il retourne l'accusation contre M. Garnier-Pagès lui-même et contre le gouvernement provisoire, et c'est ici qu'il importe de suivre les chiffres de près. D'après M. Delessert, même après la révolution de février, quand les remboursemens des compagnies des chemins de fer et les versemens de l'em-

prunt étaient arrêtés, quand les demandes de remboursemens des caisses d'épargne se multipliaient, le trésor était encore en mesure de suffire, par ses seules ressources, à ses engagemens. L'encaisse du trésor était, en effet, il ne faut pas l'oublier, de 195 millions, et avec cette somme, accrue des rentrées de l'impôt, on pouvait faire face à tout, momentanément du moins, en attendant la réunion de l'assemblée nationale. Les caisses d'épargne avaient au trésor un compte courant de 60 millions, que M. le ministre des finances n'avait pas le droit de leur refuser; ces 60 millions auraient suffi et au-delà pour éteindre les premières demandes, et, au bout de bien peu de temps, on aurait vu ceux mêmes qui avaient retiré leur argent avec le plus d'empressement être les premiers à le replacer; c'est ce que prouve l'expérience de toutes les paniques de caisses d'épargne. Avec le reste, c'est-à-dire avec 135 millions, on aurait payé le semestre échéant en mars et les bons du trésor échéant en mars et avril, et, par la solidité de son attitude au milieu de la crise, le trésor aurait donné à la place les moyens et le temps de se rassurer.

Au lieu de cela, qu'a fait M. Garnier-Pagès? Il a suspendu sans nécessité les paiemens du trésor, il a porté le dernier coup à la confiance et à la circulation en interrompant les remboursemens des caisses d'épargne et des bons royaux, il a « déshonoré par une banqueroute inutile, suivant l'énergique expression de M. Benjamin Delessert, le berceau de la république, » et, ce qui est plus coupable encore, s'il est possible, il a dissipé en dépenses inconnues ces 200 millions d'encaisse qui appartenaient aux créanciers de l'état. Ici l'accusation devient si grave et en même temps si précise, qu'il est impossible que le gouvernement provisoire tout entier ne donne pas les explications les plus nettes et les plus détaillées. Que sont devenus ces 200 millions réalisés en sus des recettes ordinaires de l'impôt, qui devaient et pouvaient, suivant M. Delessert, parer aux dettes exigibles? Cette somme s'est même accrue des ressources extraordinaires créées par le gouvernement provisoire, comme l'emprunt de 50 millions à la Banque, l'impôt des 45 centimes, etc. M. Benjamin Delessert n'évalue pas à moins de 250 millions la somme dont il n'est pas rendu compte. Jamais plus lourde responsabilité n'a pesé sur une administration financière. M. Garnier-Pagès est un honnête homme, tout le monde le sait, mais la probité connue d'un ministre ne suffit pas : il faut des comptes. L'ancien gouvernement que M. Garnier-Pagès a si violemment accusé rendait compte, lui, de ses dépenses jusqu'au dernier centime.

Il serait à désirer que les écrits de MM. Lacave-Laplagne et Benjamin Delessert fussent lus par tous les Français. Ils rectifieraient bien des idées fausses et serviraient à guider l'avenir autant qu'à éclairer le passé. De leur côté, les rapports de M. Garnier-Pagès, les discours de M. Duclerc, resteront comme des monumens d'ignorance. Ils apprendront à nos successeurs, par une expérience funeste, quelles sont les erreurs qu'il faut éviter en matière de finances. Heureusement l'assemblée nationale nous a débarrassés de ces financiers de hasard qui, pour le malheur de notre pays, ont porté en quatre mois le désordre dans les plus belles finances du monde entier. Le nouveau ministre, M. Goudchaux, offre plus de garanties, et son apparition a été saluée par un retour éclatant de confiance et de crédit. Le mal n'est pas irréparable, quelque grand qu'il soit; la nation était très riche le 24 février, et, si on sort enfin de ce système de ruine

et de mort inventé par le mauvais génie de la république, pour reprendre autant que possible les traditions fécondes du passé, on peut encore espérer de voir la France guérir promptement ses plaies. Elle a supporté, lors des invasions de 1814 et de 1815, de plus grandes crises sans périr. Pourquoi faut-il que les premières mesures de M. Goudchaux n'aient pas complétement répondu aux espérances que sa nomination a fait naître? Le remboursement immédiat des caisses d'épargne et des bons du trésor en rentes au cours était un premier pas dans la bonne voie; le taux arbitraire et excessif fixé par l'assemblée, d'accord avec le ministre, a été un brusque retour en arrière qui a arrêté immédiatement l'élan renaissant du crédit public. Le maintien de l'impôt sur les créances hypothécaires, la proposition du nouveau tarif des droits de succession, sont des symptômes non moins inquiétans. Tant que le nouveau ministre des finances conservera quelque chose de commun avec son prédécesseur, les finances publiques et les affaires privées resteront dans l'état de compression où les avait laissées M. Duclerc. Rien ne serait plus fâcheux que de voir M. Goudchaux manquer ainsi à sa fortune, car le pays ne demande pas mieux que d'avoir pleine confiance en lui, il le lui a prouvé. Que M. Goudchaux se décide donc à être lui-même, qu'il repousse cette solidarité qui l'accable, et tout changera bien vite de face. Maintenant que l'ordre des rues paraît assuré, c'est le rétablissement de l'ordre financier qui est le premier intérêt de l'état. Que la France change son gouvernement tant qu'elle voudra, mais qu'elle maintienne ses finances.

AFFAIRES D'ITALIE.

Après bien des délais et des tergiversations, Venise s'est enfin prononcée pour l'union de l'Italie septentrionale, et a joint son adhésion à celle des provinces de terre ferme. On sait que les comitats de Trévise, Padoue, Vicence et Rovigo avaient, à la fin de mai, décrété, à l'unanimité des votes, leur réunion à la couronne de Savoie, peu de jours avant de retomber au pouvoir des Autrichiens. Plaise à Dieu qu'il n'en soit pas de même de la métropole, et que la tardive décision qu'elle vient de prendre ne soit pas également impuissante à la préserver du retour des étrangers! Les Vénitiens, en ce cas, n'en pourront accuser qu'eux-mêmes. Pendant trois mois, alors que le salut de la patrie commune ne réclamait rien moins que les efforts combinés de toutes les parties de l'Italie, tandis que le devoir de chaque citoyen était de prendre les armes, de se ranger sous les drapeaux du roi de Piémont, proclamé d'enthousiasme le champion de l'Italie, et de mettre de côté, au moins jusqu'après la victoire, toute autre préoccupation, toute autre pensée que celle de l'expulsion des étrangers, Venise, sur la foi de quelques lettrés, amateurs d'archaïsme et exhumant des souvenirs restés chers à la foule inintelligente, a joué nous ne savons plus quelle parade républicaine, dans laquelle une manière de doge, en frac et en chapeau rond, ô Véronèse! a dû s'étonner fort de se voir à la tête d'une république démocratique. Au lieu de lever des troupes, d'amasser de l'argent et des munitions, on s'est occupé à remettre sur ses pieds le vieux lion de Saint-Marc, et, par un mélange incohérent, la Sérénissime a décrété une assemblée nationale élue par le suffrage universel dans Venise et sa banlieue de lagunes sur le pied d'un député par quinze cents ames. Toutes ces pantalonnades, qui ne couvraient

que la résurrection de l'esprit municipal et les vieilles rivalités intestines de la péninsule, avaient pourtant ravi d'aise le parti républicain unitaire, qui, battu à Milan, plaça désormais à Venise son dernier espoir. Confiant aux flots de l'Adriatique le précieux germe de la république une et indivisible, M. Mazzini et ses amis proclamaient que le salut de l'Italie était à Venise, dernier rempart de la liberté, comme elle en avait été, au moyen-âge, le premier berceau. M. Mazzini, l'homme de l'avenir, qui répudie si dédaigneusement le passé et tient si peu de compte du présent, M. Mazzini applaudissait aux fantaisies rétrospectives de MM. Manin et Tommaseo, fantaisies qui n'auraient été que ridicules si elles n'avaient été dangereuses; mais, pendant que ces Grecs du Bas-Empire controversaient au lieu de combattre, l'ennemi est venu jusqu'aux portes. Profitant de leur inaction, il a écrasé successivement les divers corps d'armée épars dans la Vénétie, qu'à défaut de communication avec l'armée piémontaise la prudence la plus vulgaire conseillait de relier entre eux et de faire pivoter sur Venise, choisie comme base d'opérations. Durando à Vicence, Pepe à Padoue, Zucchi à Palmanova, abandonnés à eux-mêmes, ont dû céder l'un après l'autre devant les généraux autrichiens, et ceux-ci, maîtres de tout le pays entre la Piave et l'Adige, bloquent aujourd'hui étroitement Venise, qui a reconnu, mais un peu tard, l'immense faute politique qu'elle avait commise. Le bon sens populaire et l'instinct de la conservation ont été plus forts cette fois que l'obstination des meneurs et des chefs de la république. Le 2 juillet, la veille du jour où devait se réunir l'assemblée nationale, la garde civique a fait une imposante démonstration; elle s'est rassemblée aux cris de : *Vive Pie IX! vive Charles-Albert!* le président Manin a donné sa démission, et l'assemblée, le lendemain, a ratifié, à la majorité de 126 voix contre 6, cette première manifestation de la volonté publique. M. Tommaseo seul s'est abstenu de voter.

Voilà donc enfin le royaume de l'Italie septentrionale constitué en droit, sinon de fait; mais une bonne part en reste à conquérir à la pointe de l'épée. Si les Autrichiens semblent se résigner à la perte du Milanais, ils expriment sur la Vénétie une opinion tout-à-fait différente. En un mot, ils paraissent s'être arrêtés à la pensée d'un partage qui, établissant la frontière italienne aux bords de l'Adige, conserverait aux Allemands la partie située à l'est de ce fleuve, c'est-à-dire la Vénétie tout entière. Des ouvertures dans ce sens ont été faites au roi Charles-Albert par un envoyé autrichien, M. de Schnitzer. M. de Schnitzer est un diplomate fort au courant des affaires d'Italie : il a résidé long-temps à Florence, où il était récemment encore conseiller de légation; mais il est douteux que sa dextérité triomphe dans cette négociation, dont le succès ne dépend ni de lui, ni du roi de Piémont lui-même. Quelle que puisse être l'inclination secrète de Charles-Albert et de ses conseillers, ce prince s'est interdit par ses déclarations tout retour en arrière. Il a dit hautement, en tirant l'épée, qu'il ne s'arrêterait que lorsque le dernier Autrichien aurait repassé les Alpes; l'Italie a enregistré ces paroles comme elle avait enregistré son fameux *Italia farà da se*, et l'inquiétude qui s'est répandue partout au premier bruit d'une négociation entamée avec l'Autriche aura prouvé au roi de Piémont qu'on ne l'a accepté qu'à la condition qu'il réaliserait l'unité complète, absolue, pour laquelle le pays s'est levé et a pris les armes. L'opinion s'est montrée, jusque dans ces derniers temps, unanime sur ce point. Le besoin d'unité et d'indépendance est le seul réel en Italie; celui de liberté est à peu près factice. « Nous nous ferions gibelins avec Dante,

disait un journal italien, pour qu'un prince, quel qu'il soit, entreprît cette noble tâche; nous accepterions le grand khan de Tartarie, si le grand khan pouvait nous réunir en une seule nation. » Ces mots sont l'expression vraie de la situation Avant tout, la nation a besoin *d'être*. Le peuple, la masse, n'entendent pas pour le moment à autre chose : ils veulent être Italiens et n'être plus Autrichiens. Être ou n'être pas, toute la question est là. Plus tard, quand le corps national aura été formé, il sera temps de souffler en lui la liberté qui le doit animer, et, en ceci, le bon sens du gros de la nation se montre plus logique que les avocats, orateurs et faiseurs de journaux qui prêchent dans les parlemens, dans les clubs et au coin des carrefours, des idées pour lesquelles, il faut bien le dire, l'Italie n'est point mûre encore. Le scrutin par registres, qu'on a ouvert dans les paroisses et qui est allé consulter directement et sans intermédiaires la volonté populaire, offre une preuve manifeste de ce que nous avançons. A l'exception de Milan et de quelques villes populeuses où la minorité a recueilli un certain nombre de voix, les votes ont été unanimes pour l'annexion immédiate au Piémont. En Vénétie, les comitats et les campagnes se sont prononcés hautement, alors que la capitale, livrée à une poignée de factieux, ajournait de tous ses efforts la solution de cette question vitale, et là encore c'est en définitive la masse, la *garde nationale*, qui un beau jour l'a tranchée en dépit des sophistes et des rhéteurs.

L'adhésion des Vénitiens, faite deux mois plus tôt, eût tout sauvé en permettant à Zucchi et à Durando de combiner leurs opérations avec celles de l'aile droite de l'armée piémontaise; elle eût peut-être empêché ou atténué l'effet produit par la retraite des Napolitains. Aujourd'hui, et dans les circonstances au milieu desquelles il se produit, cet acte *in extremis* ne résout rien; bien plus, il est possible qu'il complique la situation, car les Autrichiens sont à présent trop fortement établis dans la Vénétie pour que l'armée piémontaise puisse espérer de porter secours à Venise, et la prise de cette ville ne manquerait pas de fournir un nouvel aliment aux accusations que l'opposition républicaine ne cesse de porter contre le roi de Sardaigne. Ainsi, grace à l'imprévoyance des Vénitiens, grace surtout à l'opposition du parti républicain, qui, tout en faisant sonner bien haut son patriotisme, entravait à Milan l'action du gouvernement provisoire, retardait de tous ses efforts l'adjonction des provinces vénitiennes, en un mot servait à souhait les desseins de l'Autriche, la cause de l'indépendance est aujourd'hui compromise, il serait inutile de se le dissimuler; la lenteur des opérations militaires sur l'Adige, les obstacles que rencontre l'armée piémontaise, l'allanguissement de l'esprit public, en sont la preuve. L'élan des premiers jours s'est ralenti, la lassitude a succédé à l'enthousiasme, et le découragement est entré dans ces populations, aussi promptes à se laisser abattre qu'elles s'étaient d'abord montrées présomptueuses. Un symptôme digne de remarque, et qui révèle suffisamment l'état des esprits, c'est l'opposition chaque jour moins vive que rencontre l'idée de l'intervention française. La possibilité d'un recours à la France est admise aujourd'hui par un grand nombre, et l'on sent qu'il ne faudrait pas un revers considérable pour amener bien des gens à ce parti extrême qu'on repoussait naguère avec une si fière confiance. Il semble pourtant que les Italiens, suivant leur habitude, se soient jetés d'une exagération dans une autre. Personne n'avait jamais cru que l'expulsion des Autrichiens fût une entreprise aussi aisée qu'ils semblaient tout d'abord se le figurer. On s'étonnerait à bon

droit d'un appel à la France, que rien, jusqu'à présent, ne motive sérieusement, et contre lequel leur amour-propre national s'est prononcé trop bruyamment pour qu'ils puissent y revenir sans quelque honte. Les différens corps qui manœuvraient sur les derrières de l'armée autrichienne ont, il est vrai, eu le dessous; mais l'armée principale, sous les ordres du roi de Sardaigne, a battu l'ennemi toutes les fois qu'elle s'est trouvée aux prises avec lui. Une levée de vingt mille hommes de la réserve, votée par le parlement de Turin, va porter à soixante-dix mille le chiffre de cette armée, qui est, après tout, la seule force véritable de l'Italie, et qui, à nombre égal, suffit, si elle est bien dirigée, à battre les Autrichiens. L'ardeur de ces troupes s'est constamment soutenue. Princes, officiers, soldats, ont en mainte rencontre prodigué plus de résolution et de bravoure qu'il n'en fallait pour remporter une victoire décisive. Qu'on donne à cette armée un chef; que Charles-Albert, obligé de pourvoir au soin de ses états et de fonder son nouveau royaume en même temps qu'il paie de sa personne sur le champ de bataille, mette à sa tête un général blanchi dans la guerre et dont l'expérience puisse lutter avec celle des vieux tacticiens de l'armée impériale : si la jeune armée piémontaise ne le fournit pas, la France ne sera nullement embarrassée pour en désigner un. C'est, à notre avis, le seul secours que l'Italie doive nous demander, c'est la seule manière pour elle d'éviter une intervention que les vrais amis de la cause italienne ne souhaitent nullement, quoi qu'on en puisse dire au-delà des Alpes.

A nos yeux, la gravité de la situation et le péril sont produits moins par les échecs partiels, qui ont si fort alarmé les Italiens, que par la tournure que prennent les affaires à l'intérieur et par cet état général des esprits que nous venons de signaler. Les chances de la guerre sont variables, et il ne serait nullement raisonnable de les calculer à distance, alors que sur les lieux il est si difficile de hasarder de simples conjectures; mais, ce qui nous paraît un symptôme alarmant, c'est cette espèce d'affaissement de patriotisme qui se manifeste depuis quelque temps au moment où un effort vigoureux serait nécessaire pour chasser l'ennemi et pour constituer une nationalité désormais inattaquable; c'est surtout la réapparition de ces vieux et incurables défauts du caractère national qu'on eût dû croire modifiés, sinon effacés, après tant de prédications et d'épreuves, et qui, en face du danger, sans attendre même qu'il y eût sécurité, renaissent, chez les Italiens, plus vivaces que jamais. La présomption, la jactance, la satisfaction d'eux-mêmes dans le succès, la défiance de tout ce qui les entoure dans les momens difficiles, et enfin l'abus de la parole et les grandes phrases, *sesquipedalia verba*, cette plaie invétérée que leur ont léguée leurs ancêtres, voilà ce qui constitue pour eux un péril imminent; voilà, sans avoir besoin de recourir aux accusations de trahison et d'incapacité, les véritables causes du temps d'arrêt qui s'est produit dans leurs affaires. Les Italiens avaient eu, au mois de mars, un beau mouvement. Ils avaient engagé la partie d'une manière brillante et avec une résolution qui promettait un dénouement rapide et un succès complet. Si les chefs eussent soutenu cet élan et continué la pensée nationale au nom de laquelle s'étaient levées les barricades de Milan, l'ennemi serait déjà chassé du sol italien. Tous les efforts devaient tendre à accroître, à resserrer ce faisceau des volontés et des forces nationales, en écartant avec soin les questions incidentes qui pouvaient introduire des germes de discussion. Le contraire, malheureusement, n'a pas manqué d'arriver. L'ennemi n'avait pas

dépassé le Mincio, que la discorde était déjà parmi les vainqueurs. Tout en proclamant bien haut la nécessité de l'union, chacun a pris sa part des querelles. Des questions intempestives de liberté publique et d'organisation intérieure sont venues se jeter à la traverse et détourner les esprits du seul but qu'on devait avoir en vue. Rome, sous ce rapport, n'a eu rien à envier à Florence, qui n'est point restée au-dessous de Turin. Un coup d'œil rapide sur ce qui s'est passé depuis quelque temps dans ces différentes parties de l'Italie suffira pour apprécier cet état, d'où peuvent sortir les plus grands dangers. Dans ces trois villes, les nouvelles assemblées législatives sont entrées en fonctions. Les premiers actes de ces réunions méritent d'être suivis. Ils sont une nouvelle révélation de l'esprit public, qui ne s'était encore manifesté en Italie que par la voie de la presse.

A Rome, la chambre des députés, convoquée pour le 5 juin, n'a pu se trouver en nombre et commencer ses délibérations que le 9. Ce jour-là, a eu lieu la première séance réelle, dans laquelle le comte Mamiani, ministre de l'intérieur, a lu le programme du cabinet. Si le gouvernement constitutionnel n'existait pas, a-t-il dit, c'est pour Rome qu'il faudrait l'inventer. Telle est aussi notre opinion. La question de la séparation des pouvoirs et de la sécularisation de l'administration est un problème difficile qui ne peut être résolu qu'avec l'aide du temps et avec beaucoup de patience; pendant bien des années encore, ce sera la pierre d'achoppement du gouvernement romain; mais le système constitutionnel est le seul qui, mettant à l'abri la personne du souverain, ici vraiment inviolable et sacrée, permette d'accomplir cette périlleuse transition. Les Italiens se sont plaints de dissentimens qui existeraient entre le pape et son ministère, sans songer que si, dans les autres états constitutionnels, l'identité de vues n'est point rigoureusement nécessaire entre le souverain qui règne et ses ministres qui gouvernent, elle doit l'être à Rome bien moins encore, et qu'ici le double caractère du souverain doit forcément le conduire à des actes qui n'impliquent pas une contradiction forcée avec lui-même ni un dissentiment réel avec ses ministres. Comme pape, Pie IX a publié cette encyclique dans laquelle le chef de la chrétienté, fidèle à son rôle, condamnait l'effusion du sang; comme souverain temporel, il a laissé agir ses ministres. Pouvait-on exiger de lui davantage? Le cabinet Mamiani et la chambre des députés ont voté comme il leur a plu la continuation de la guerre; ils ont décidé que de nouvelles troupes iraient à la frontière, que des volontaires seraient enrôlés et des subsides levés. Cela est bien, mais il y a peu d'argent dans les caisses de l'état, et les volontaires ne se présentent pas à l'enrôlement. Les *civici*, qui avaient pris les armes dans le principe et fait assez bravement leur devoir, sont rentrés et restent chez eux. Avant que le général Durando eût capitulé dans Vicence, ils s'étaient déjà dispersés, sous prétexte que l'encyclique du pape ne leur permettait plus de porter les armes. Aujourd'hui, ils préfèrent les causeries du Forum aux fatigues de la guerre, et, comme au temps de Cicéron, ils se plaisent surtout aux joutes de la tribune aux harangues, du haut de laquelle leurs orateurs soutiennent intrépidement la guerre contre l'oppresseur de la patrie et demandent avec indignation s'il est vrai que quelques-uns songent à invoquer un secours étranger alors que l'Italie doit se libérer elle-même. Quant au peuple, qui n'a d'autre croyance que le pape et qui soupçonne M. Mamiani et ses amis de vouloir la république, il se montre peu disposé à

marcher et pourrait bien plutôt témoigner quelque jour, d'une manière violente, sa répugnance à l'endroit des idées libérales trop avancées.

Les élections de Toscane n'ont pas amené à la chambre un seul républicain. Le peuple de ce pays, qu'on avait bien pu émouvoir par la haine de l'oppression étrangère, a montré une grande indifférence pour l'exercice de ses droits électoraux. Les Toscans, sauf les tracasseries d'une police à l'autrichienne, jouissaient avant la réforme d'une dose de liberté et de bien-être plus que suffisante pour qu'il ne leur semble pas maintenant superflu de faire défendre leurs droits par des mandataires. Leur mandataire, disent-ils, c'est Léopold, et la plupart, très satisfaits de la façon dont le grand-duc a défendu jusqu'ici ces droits, qu'ils ne comprennent pas, et protégé leurs doux loisirs, qu'ils comprennent beaucoup mieux, la plupart ont inscrit sur leurs bulletins le nom de ce prince, qui est en effet un modèle de bonte paternelle. On peut juger, d'après ce fait, de l'appui que trouveraient en Toscane les partisans de la république ou les albertistes, autre espèce d'unitaires qui prétendent à la réunion de toute la péninsule sous le sceptre de Charles-Albert. Les Toscans se sont battus pour la cause de l'indépendance, ils font en ce moment encore de nouveaux envois de troupes; mais ils ne veulent point changer de prince, ni être incorporés au Piémont. Il n'y a là aucune contradiction, et leurs prétentions ne sont nullement anti-nationales, quoi qu'en puissent dire les unitaires purs. Ceux-ci sont en petit nombre à Florence; leur quartier-général est à Livourne, ville de tout temps factieuse et amie des agitations politiques. Un journal nouveau, *le Conciliateur*, s'est fondé à Florence sous la direction du marquis Gino Capponi, dans la pensée avouée de combattre les tendances albertistes. Le patriotisme bien connu de M. Capponi et l'autorité de son nom sont une garantie suffisante pour qu'on ne soupçonne pas *le Conciliateur* d'être un organe réactionnaire Le journal répond, au contraire, à un sentiment national très prononcé. Les tentatives des albertistes et des républicains ont éveillé la méfiance dans les esprits. D'un autre côté, la prise de possession par les Piémontais d'un district de la Lunigiana, qui avait été distrait dernièrement de la Toscane pour être réuni au duché de Parme, a soulevé des mécontentemens contre ce qu'on a appelé l'insatiable ambition piémontaise. Ordre a été donné aux colonnes qui s'étaient mises en marche pour la Lombardie de ne pas dépasser Bologne, jusqu'à ce que le gouvernement toscan eût reçu des explications satisfaisantes. Avec un peu de prudence, il eût été facile de prévenir des différends qui, si légers qu'ils soient en eux-mêmes, prennent des proportions considérables et peuvent avoir de regrettables résultats au moment où il importerait de resserrer les liens relâchés de l'union italienne.

Mais c'est surtout en Piémont et sur le théâtre même des événemens que s'agitent des rivalités dangereuses et de compromettantes discussions La question de l'annexion de la Lombardie a été, dans la chambre des députés de Turin, l'occasion de débats orageux, au milieu desquels a succombé le ministère Balbo dans la séance du 25 juin dernier. La déclaration de l'adhésion des Lombards portait pour condition la convocation d'une assemblée constituante élue par le suffrage universel, laquelle devait discuter et poser les bases d'une nouvelle monarchie constitutionnelle sous le sceptre de la maison de Savoie. Le ministère, voyant dans cette rédaction une forme impérative dont l'adoption pouvait mettre en péril les droits héréditaires et actuels de la couronne piémontaise, l'a

combattue par divers amendemens qui ont été successivement rejetés par la chambre. A la suite de cet échec, MM. Balbo, Sclopis, Pareto, Ricci et leurs collègues ont déposé leurs portefeuilles. Leurs successeurs ne sont point encore officiellement désignés. Une liste dans laquelle entrerait le comte Casati, de Milan; le marquis de Brignole-Sales, ambassadeur de Sardaigne à Paris; le comte de Cavour, etc., a été présentée; mais, jusqu'à ce que les relations entre les nouvelles et les anciennes provinces de la monarchie soient réglées et que les Vénitiens et les Lombards puissent prendre part aux affaires avec les Piémontais, toute combinaison ministérielle sera transitoire. On a accusé le cabinet Balbo de manquer d'homogénéité; d'ici à long-temps ses successeurs seront probablement plus que lui en butte à ce reproche.

Le ministère Balbo, formé sous une inspiration libérale, ainsi que l'indiquait le choix de son chef, a eu le malheur d'être renversé par l'opposition libérale, et sur une question qui semblait ne devoir être que le couronnement de la politique soutenue par l'auteur des *Speranze d'Italia* long-temps avant qu'il espérât d'arriver au pouvoir. Il est évident qu'en combattant le mode d'annexion proposé par les Lombards, les ministres ne voulaient qu'assurer à la couronne de justes garanties contre les prétentions républicaines qui se sont produites à Milan et à Venise, et qui sans doute créeront de graves embarras, lorsque la présence des Autrichiens ne sera plus pour elles un frein. Malheureusement, à ces motifs dictes par une haute prudence se sont ajoutées des considérations d'un ordre moins élevé, et le cabinet a eu le tort de compliquer la question d'un incident dans lequel il a paru prendre en main la cause d'une coterie aristocratique et se faire le champion d'un intérêt de clocher. Turin veut rester capitale. Dans le petit état du Piémont, Turin, jusqu'à ce jour, offrait comme une réduction de Versailles. La constitution aristocratique, l'influence du clergé, y avaient conservé toutes les vieilles formes et les traditions disparues de la plupart des monarchies de l'Europe, et que la royauté de l'Italie septentrionale doit pour toujours abdiquer, si elle veut se mettre en accord avec l'esprit des institutions constitutionnelles et aussi avec les mœurs libérales de ses nouveaux sujets de Lombardie. Les Turinois, cependant, tiennent par-dessus tout à avoir chez eux la cour. Que Charles-Albert condescende au désir de ses sujets, qu'il fixe sa résidence personnelle à Turin, lorsque son gouvernement sera assis sur des bases solides, lorsqu'une centralisation vigoureuse aura relié les élémens encore bien désunis de son nouveau royaume, il n'y aura peut-être pas là d'inconvéniens graves : un roi constitutionnel peut bien ne pas résider; mais, outre que la prétention élevée par les Turinois est assez intempestive dans un moment où l'existence du royaume de l'Italie septentrionale n'est rien moins qu'assurée, elle est tout-à-fait inadmissible en ce qui concerne le siége effectif du gouvernement et le centre de l'administration. Milan seul peut, par sa position centrale, par son importance et ses richesses, tenir la balance égale entre Venise et Gênes, entre le Piémont et les grands duchés de la rive droite du Pô, désormais réunis. Les raisons qui militent en faveur de cette opinion sont trop évidentes pour n'avoir pas frappé les esprits même les plus prévenus; aussi la majorité du parlement piémontais leur a-t-elle donné gain de cause. Toutefois, il faut le reconnaître, la minorité s'appuyait sur un sentiment de jour en jour plus prononcé en Piémont, et que les événemens ne justifient que

trop : nous voulons parler du légitime mécontentement qu'inspire la conduite des Milanais et des Vénitiens depuis le commencement de la guerre. Le Piémont a seul, en réalité, mis sur pied des forces effectives; il en rassemble chaque jour de nouvelles. Pour subvenir à ces dépenses extraordinaires, il a mis à nu ses réserves, et le dernier ministère avait proposé, il y a peu de jours, divers expédiens, dont les principaux étaient : l'établissement d'un impôt locatif, une augmentation de 50 pour 100 sur la contribution directe, et enfin un impôt de 12 millions, garanti sur les biens de l'ordre de chevalerie de Saint-Maurice et Lazare. Or, tandis que le Piémont s'épuise d'hommes et d'argent, quels sont les efforts tentés par le Milanais, l'état vénitien et les autres provinces? Les populations de ces contrées ne sont point aguerries, il est vrai, et feraient en ligne de fort mauvais soldats. Le général La Marmora, envoyé à Venise par Charles-Albert, n'a pu, malgré les soins les plus assidus, parvenir à y rassembler et à organiser un corps de troupes; les Milanais ont su se défendre contre les Autrichiens derrière leurs barricades; depuis, ils se sont donné beaucoup de mouvement pour enrégimenter des volontaires, dont on n'a pas vu encore un seul bataillon; mais Venise, Milan et la Lombardie sont riches, plus riches que le Piémont : à défaut d'hommes, on peut y trouver de l'argent. Le gouvernement de Milan a décrété un emprunt que personne ne couvre. Est-ce là du patriotisme? En revanche, on crie bien fort à Milan, on veut déclarer la patrie en danger, on parle de levée en masse, de mesures révolutionnaires, on pérore, on déclame, et l'on n'agit pas. Le Piémont, seule force réelle et organisée de l'Italie, sur qui retombent tous les sacrifices, devra-t-il être absorbé par la Lombardie? En un mot, dans la réorganisation du nord de la péninsule, est-ce l'élément italien ou l'élément piémontais qui doit prédominer?

Là est le germe de dissensions profondes qui se continueront certainement dans l'assemblée constituante où doivent se réunir les représentans de l'Italie septentrionale. Les discordes que nous venons de constater sur plusieurs points de l'Italie, et qui n'ont point attendu pour se produire que l'indépendance du territoire fût assurée, sont peut-être encore plus menaçantes pour l'avenir qu'elles ne sont dangereuses dans le présent. A Rome, où l'activité des esprits tend de plus en plus à se concentrer dans une lutte périlleuse contre le pouvoir temporel de la papauté; à Florence, où un sentiment de patriotisme bien légitime refroidit la nation à l'endroit de la cause nationale; à Turin, à Milan, à Venise, qui seront autant de champs de bataille pour les rivalités provinciales, partout des symptômes identiques se produisent, et en vérité, devant l'indifférence bien prononcée des masses pour les questions de pure liberté, devant l'absence d'esprit politique, qui caractérise la plus grande partie de la couche bourgeoise, dans laquelle reste encore concentré le libéralisme italien, on est quelquefois en droit de se demander si, loin d'être mûre pour la république que certains utopistes ont la prétention de lui imposer, l'Italie est suffisamment préparée aux institutions parlementaires dont elle fait les premiers essais.

***

V DE MARS.